

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LISIÈRES
SUIVI DE
PASSAGES SECRETS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ALEXANDRE CÔTÉ-PERRAS

OCTOBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Cassie, alliée brillante, pour la confiance, la justesse inestimable et les projets à venir.

Merci à Manon, ma meilleure amie, pour l'amour et le soutien, l'humour et le discernement, pour tout.

Merci à mes proches : Alec pour les heures de marche et de réflexion, Charles-Élie, Samuel, Clément et Benjamin pour les récréations. Merci à Olivier et Noémie pour les exemples et les conseils, Simon, Rosy, Pierre-Marc, Mélanie, Antoine et Maude pour l'inspiration et la camaraderie.

Merci à mes parents d'avoir suivi mes aventures jusqu'ici.

Merci à Jonathan pour les pistes théoriques.

Merci aux bourses Guy-Marier-Bell et J.-A. DeSève pour le soutien financier.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
LISIÈRES	1
HANTER LE VIDE.....	3
AMIS D'ENFANCE.....	42
UNE MEILLEURE MAISON.....	60
PASSAGES SECRETS	94
PRÉAMBULE.....	95
LE CAS DE PROUST	96
LE SENS DU MYSTÈRE	98
LE CONTE DES TROIS CLOCHERS	101
SUR LA QUESTION D'UNE VITALITÉ.....	103
« A CARNIVAL SENSE OF THE WORLD ».....	104
L'ENCHANTEMENT.....	106
LE SUJET QUI N'EST PAS	110
FACETTES SPIRITUELLES	113
AU DÉTOUR DE LA ROUTINE	119
UN FERMENT POUR L'IMAGINAIRE	124
À L'HEURE DE PROCHAINS RENDEZ-VOUS	130
BIBLIOGRAPHIE.....	134

RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-crédation a pour but de penser nos rapports affectifs avec l'environnement, en s'intéressant plus spécifiquement aux pôles de l'enchantement et de la peur. Le volet création, sous la forme d'un roman, montre Montréal envahie par des figures folkloriques qui représentent les facettes de notre crise écologique. Des récits s'établissent autour de ces apparitions, par lesquels la communauté arrive à faire sens de la menace environnementale. Les diverses sections de l'essai explorent, quant à elles, une sélection de médiations littéraires et philosophiques de l'environnement. Ce faisant, elles cherchent à esquisser un imaginaire ontologique qui, d'une part, provoquerait un dialogue entre les formes du vivant, et d'autre part, cultiverait une disposition affective écologique.

Mots clés : crise écologique, imaginaire, enchantement, peur, fiction spéculative, nouveaux matérialismes, folklore, spiritualité.

LISIÈRES

(roman)

Il ne m'en vient pas de tranquillité, ni même le sentiment rassurant d'une permanence, mais plutôt le malaise soucieux qui nous gagne devant un massif d'arbres marqués pour la coupe, une bâtisse familière qu'on va démolir ; la Terre a perdu sa solidité et son assise, cette colline, aujourd'hui, on peut la raser à volonté, ce fleuve l'assécher, ces nuages les dissoudre. Le moment approche où l'homme n'aura plus sérieusement en face de lui que lui-même, et plus qu'un monde entièrement refait de sa main à *son idée* — et je doute qu'à ce moment il puisse se reposer pour jouir de son œuvre, et juger que cette œuvre était bonne.

JULIEN GRACQ

HANTER LE VIDE

Mes longues marches à travers Montréal, au cours desquelles je la sillonne comme on sillonnerait n'importe quel parc, n'importe quelle montagne, me ramènent souvent à l'église abandonnée aux larges murs, à la galerie parsemée de vignes de Saint-Eusèbe-de-Verceil. À sa végétation, qui s'insinue par les carreaux brisés, les dalles fendues, et ressort par les cheminées. Belle église clôturée de grillages, oubliée par tous sauf quelques paroissiens, têtes blanches endeuillées.

Mes longues marches m'y ramènent ; peut-être parce que, pour une raison tout autre que celle des têtes blanches, cette église est pour moi devenue sacrée. La providence aura voulu qu'en placardant les fenêtres, une issue soit laissée, accessible grâce à une petite escalade. À moins que cette ouverture ait été pratiquée par des squatteurs, qui, depuis, ont été forcés hors des lieux, laissant des piles d'ordures sur lesquelles dans la pénombre du soir je trébuche. Me voilà en souvenir, triomphant d'avoir vaincu ma peur, ayant craint d'y trouver un gardien ou une rencontre malchanceuse. Triomphant, car dans l'autre, les quelques fuites d'eau n'invalident pas le fait qu'il y a un toit contre la pluie ; et les trous divers qui laissent la brise entrer cependant filtrent les vents trop grands.

En souvenir, à l'abri pour une nuit, quelques nuits, une semaine de nuits ; et de nuits parfois blanches à contempler la ville du haut du clocher. Ma décision d'y loger ne dépend pas de la nécessité, mais d'une envie d'occulte qu'inspirent les vieilles pierres. Un besoin secret d'être habité par un lieu. Le solennel des nefs de mon enfance, à la messe avec ma parenté, cette impression d'immensité ; ce solennel passé n'était

rien comparativement à celui que j'éprouve seul me levant au matin de cette nef-ci, claire obscure, dont les parois noircies confirment mon intuition nocturne qu'il y a jadis eu un incendie ici. Alors, dans ma vision, se superposent les flammes au décor, et mes sens sont comme transfigurés.

Je me déclare d'abord roi du château, mais la majestuosité intrinsèque des lieux inhibe rapidement cette fièvre, me rappelle que je ne suis, ne pouvais être qu'un humble visiteur. Et je ne suis pas le seul. Au creux de la nuit, un bruit m'éveille ; sa cause n'est pas grande, mais l'écho des murs... Un homme fatigué a lui aussi trouvé l'issue, fait usage de ses dernières forces pour négocier l'escalade. J'ai à dessein devancé ce genre de surprises, installant mon lit de fortune à l'écart, dans un creux qui n'attire pas le regard. Au pied de la grande croix, l'homme s'écroule, son sac pour oreiller, et je referme l'œil ; nulle rencontre au premier soleil, il a disparu.

En me levant, je réalise heureux, quoique surpris, que la faim ne vient pas m'importuner. J'en profite pour investir l'église, passer la journée dans sa sécurité, sans même d'un seul orteil sortir, ne plus rien chercher. Dans ses objets perdus je trouve un livre, comme passe-temps je lis, à voix haute, en longeant les murs.

Et la rotation de la Terre.

Une nouvelle nuit arrive si vite, avec d'autres visiteurs. Des adolescents, une chimie dans leur sang, viennent rire ivres dans l'église, y allumer un feu de vieux papiers, de planches, de meubles brisés, du livre dont j'ai entamé la lecture. J'essaie de les effrayer, de me faire passer pour plus grand que moi ; ils ne m'entendent pas, ils ne me voient pas. M'ignorent-ils, je ne le sais pas, alors que leurs gestes désordonnés m'alarment. Il me faut les désamorcer, et c'est en voulant piétiner la flamme naissante que je suis pris d'une soudaine léthargie.

Ma posture de plus en plus molle, sur un banc je tombe assis. J'assiste entre mes paupières mi-closes au spectacle : la perte de contrôle des pyromanes, le feu qui se

répand, leur fuite ; et la fumée dans sa vive invasion achève mon endormissement. Le lendemain, il ne reste aucune trace des adolescents, aucune nouvelle couche de suie ; que les parois calcinées qui étaient déjà là la veille et l'avant-veille. Comme si rien ne s'était passé. Or en cherchant mon livre pour me changer les idées, je reconnais le coin de sa couverture sur un amas de pages noircies. Ainsi, hier à minuit, une parcelle du passé semble avoir été réactivée, une réminiscence vive de l'église. Malgré le retour de la faim, je ne sors pas ce jour-là non plus, ne voulant pas vexer les murs en me sauvant aussitôt après qu'ils m'ont fait leur première confiance.

Mon livre brûlé, je m'adonne maintenant à une autre sorte de lecture. Je déambule, je tourne en rond, je reviens sur mes pas et change subitement ma trajectoire, attentif. Espérant une résurgence, une autre image ; surprendre quelque chose de caché. Je guette surtout les ombres, et la poussière flottant devant les vitres, dans les faisceaux du soleil. Pourtant, ce sont d'abord mes oreilles qui m'offrent de nouveaux mystères.

Mes tympanes reçoivent le chant lointain d'oiseaux énigmatiques. J'écoute plus attentivement. Je surprends, comme s'ils provenaient de l'intérieur de l'un des piliers de l'église, des secrets chuchotés dans une langue que je ne connais pas. Debout sur l'un des bancs, j'inventorie, en suspens, d'autres bruits étouffés : des chants de barytons, puis, l'oreille au sol, ceux d'un bal, d'un vieux moteur, et un son, vite envahissant, qui semble être — qui est sûrement — la plainte d'une centaine de baleines. La peine de géantes, entrecoupée par les sanglots de chiens abandonnés.

Là entre deux bancs, par où je suis déjà maintes fois passé, se dresse maintenant une patère. Le vieux manteau qui y est accroché sent bon, sent la pipe en bois de chêne et un reste de tabac, sent la pluie qui s'évapore devant le foyer ; je l'enfile.

Puis un effroi inexplicable monte en moi, tel un pressentiment ancestral, qui me fait me retourner d'un bond : un cougar frôle la grande croix. Le fait qu'il boite, sa patte éraflée et brisée, ne me rassure en rien ; mais en me rendant à l'évidence que,

comme les pyromanes de cette nuit, il ne me voit pas, mon rythme cardiaque s'apaise. Qui plus est, les filles et les garçons orphelins jouant à cache-cache sous les bancs ne semblent pas s'en inquiéter, davantage préoccupés par les remontrances de leur institutrice. S'élève et s'élançe autour d'eux un orignal au flanc en sang, la victime évidente d'un chasseur qui ne sait pas viser, ou qui ne sait pas aimer.

À leur suite, tant d'autres mammifères blessés se réunissent ici en communauté.

Et la beauté : du sol poussent des plantes, des arbres, des espèces que nul ne connaît plus, que nul ne connaîtra plus — les ayant rasées, contaminées, incendiées. Je ramasse un bouquet de fleurs fanées. Au barrissement de l'éléphant, il me tombe des mains pour s'échouer dans une mare où flottent les confettis d'une fête d'enfants. L'éléphant, ses défenses sectionnées. De l'eau comme fontaine fuse du grand orgue, et elle est pure, ne porte aucune souillure.

Je comprends que bien que condamnée, la grande église offre encore asile. Le refuge de ce qui, comme elle, a été laissé de côté.

C'est dans le sillage de cette prise de conscience que les apparitions, une à une, s'estompent, que je retourne dans l'instant précis de mon propre abri, pour quelques nuits encore, moi aussi mis de côté.

Le soir suivant, alors que je reviens de mes errances du jour, me vient l'impression d'une tout autre présence dans l'église. Je semble seul, et pourtant, je sens autrement. Je devine une magie distincte du tremblement sourd dans la matière, dans le vide de la salle, qui n'est, lui, que la rumeur commune des autres occupants que j'ai rencontrés hier. Je fouille prudemment, effectue ma ronde, mais ne trouve pas de corps, pas de visage. Quelque chose, peut-être, a subsisté de la résorption des merveilles et est resté de mon côté, a choisi ma compagnie. Quelque chose qui ne m'est encore perceptible

que par cette impression — un sentiment diffus dans l'air —, que je dirais parente de la tristesse, que l'on pourrait nommer tristesse.

Cette présence est sans forme ; cela me donne l'idée d'un passe-temps insolite. Je me dis que je pourrais tenter de lui en façonner une, digne d'elle ; de l'aider à trouver forme.

Je la côtoie d'abord seulement dans le silence, dans le but de la comprendre dans son état actuel, et espérant, sans pouvoir le vérifier, qu'elle aussi prenne ce temps pour m'appivoiser. Est-elle la maîtresse des lieux, ou comme les autres, une réfugiée ? Est-elle vieille, est-elle jeune ? Je ne reçois aucune réponse.

Sans doute est-ce parce que j'ai découvert cette présence dans un lieu de culte, mais je décide, faute de protocole, de débiter ma relation avec elle en lui faisant des offrandes. Ainsi, il y aura autre chose que ma seule curiosité pour l'appâter ; alors, au matin, il me faut m'absenter de l'église, partir à la chasse au trésor. Bien qu'une quête de nourriture serait plus sage, ma fébrilité est souveraine, et mon idée fixe. Je laisse mes quelques effets sous sa garde, comme gage de mon retour.

Je marche longtemps et loin, les yeux au sol, cherchant à accumuler les plus jolis cailloux, et les yeux au ciel, cueillant une feuille par essence d'arbre que je croise : érable argenté, de Norvège, frêne de Pennsylvanie, épinette du Colorado, chicot, tilleul, pommier, chêne, orme de Sibérie... C'est cela que je place en premier, en spirale, sur l'autel. Une électricité, dans la poussière en suspens autour de moi, m'accueille, un appétit ambiant. Cailloux et feuilles, morceaux d'écorce, me servent de base pour le reste de mes trouvailles.

J'allume un bâton cassé d'encens avec un briquet (que j'offre également), et vient la suite, cérémonieusement puisée de mon sac : ma gourde remplie par l'eau du fleuve, des amandes et des noisettes, quelques feuilles de thé, du lichen, un petit format de whisky canadien (je me permets une rapide gorgée), un sept de pique, un pinceau et un couteau de poche, une vieille encyclopédie illustrée des montagnes du monde, un jeu de dames usagé (chaque pièce placée dans la position initiale) et, finalement, une figurine, taillée dans du bois de pin, d'un chien de montagne des Pyrénées. Je laisse seule la présence assimiler ces cadeaux, cette matière ; la laisse seule délibérer si elle

accepte le tribut ; je monte au clocher, y contemple la métamorphose des couleurs du ciel, la houle conquise du coucher.

Un baume pour mes courbatures. Me délassant au ras du ciel, je n'assiste pas à ce qui se passe au même moment sous la nef, à la présence qui se familiarise avec toutes ces choses présentées devant elle. Ne la vois pas tenter déjà son incarnation en suivant l'influence de la matière. Ne la vois pas s'enraciner en érable, en chêne, puis en frêne dans les fissures du sol de la salle, mais ultimement échouer à contenir tout son dynamisme dans la stabilité de l'arbre. Ainsi l'arbre se déracine, son tronc cogne la pierre et s'épand en fleuve, soulage et lave les plaies calcinées de l'église, imbibe mes vêtements, mon bagage. Je ne vois pas que le flot se résorbe dans la flamme du briquet, pour ne pas se perdre dans les conduits, dans les trous, et sous les grandes portes de l'entrée ; puis s'éteint en coup de vent et tourne les pages de l'encyclopédie, freine à temps son élan, juste avant d'ouvrir la terre et de s'élever en sommets enneigés à travers le toit de l'église, juste avant de causer l'écroulement du clocher et d'entraîner ma chute.

Elle freine à temps, car je perçois plutôt un jappement, réverbéré contre les parois de l'étroite cage d'escalier ; la présence s'est sculptée jusqu'à devenir elle aussi chien des Pyrénées, en bois comme en chair ; elle se promène entre les bancs, renifle les cendres du bâton d'encens, mange les amandes et les noisettes, se saoule au goulot du whisky. Mais ultimement, elle ne se reconnaît pas non plus dans le pelage du chien. Devient lichen, se greffe à une dalle, et, toujours insatisfaite, sèche et s'effrite, se dématérialise, et en prenant brièvement l'aspect de l'un des nuages sur la couverture de l'encyclopédie, elle retourne, intangible et invisible, hanter la poussière.

Lorsque mes paupières m'indiquent, fatiguées, que j'en ai assez vu du ciel, et que l'air se rafraîchit, mes pas prennent le dessus, se posent sur la marche, l'autre marche, m'éveillent malgré eux, en me rappelant le mal de mes jambes, l'inflammation de mes ligaments ; conséquence d'avoir voulu, la journée durant, marcher trop loin.

Cependant, plus je descends, plus je sens que l'on me porte. Le vide entre ma semelle et la marche devient plus épais, matelassé. Ai-je donc trouvé ici une amie ? Me voilà presque en glissade dans une étoffe d'escalier ; et le doux atterrissage tout au bas m'endort.

Au réveil, la grande salle est toujours vide, mais donne une impression de plénitude, et sur l'autel, un objet nouveau — une offrande en retour. Je comprends qu'il existe une sorte de conduit de communication entre mon amie et moi, car son cadeau m'a habité l'esprit toute la journée d'hier, mes muscles l'imploraient : un bâton de randonnée à belle écorce, en bois de noisetier, duquel je ne me séparerai plus. D'apparence classique ; je sens pourtant, en l'empoignant, que sa fabrication a gardé un soupçon de la force qui l'a conjuré. Je marche de long en large dans l'église. Soudainement sorti des murs, un grand vent s'abat sur moi, mais comme si j'étais une statue bien assise sur son socle, je garde l'équilibre grâce au bâton.

À l'entrée, je me retourne vers cette nébuleuse ceinte par l'église, et devant elle me prosterne, pour la remercier. Puis, me redressant, mon regard passe sur le jeu de dames à l'autre bout de la salle, que j'ai installé hier sur l'autel. Quelque chose dans sa configuration me semble différent. Je m'approche, me rends compte que l'une des pièces blanches a été avancée d'une case, je deviens fébrile.

Mais la faim, trop longtemps ignorée, freine la main que je tends pour riposter. J'entends aussitôt le débat de la pluie sur les vitraux ; or il me faut sortir et trouver à manger. Je soupire pour signifier à la présence ma déception ; je touche explicitement mon ventre, une motion circulaire. Et je mets mon sac sur mon épaule, tape le sol de mon bâton...

Je cherche le trou dans l'église.

Là où, dans le couloir, était la fenêtre brisée, il n'y en a aucune – elle n'est plus là ouvrant le mur, mais bien au-dessus de moi, au plafond. Comme un puits de lumière que je n'ai jamais remarqué, par où tombe maintenant une pluie sur mon front. En vérité, je me rends bien compte que le couloir entier a été tourné sur son flanc. J'ai les pieds posés sur un mur, et le plancher est là où l'issue aurait dû être, et l'issue est en hauteur, hors d'atteinte. Je saute, mais même si j'étais en mesure de m'agripper aux dalles, mes bras n'auraient pas la force de me hisser.

Comment interpréter cette étrange interdiction de sortie ? Je me garde prudemment de montrer ma frustration à la présence. Omission inutile, peut-être, ne sachant pas non plus jusqu'où — jusque dans mes pensées ? — peut voir son œil. Plus affamé encore, je me traîne mollement jusqu'à l'autre bout du couloir qui, je le pressens, débouchera dans la grande salle ; il me semble avancer selon l'évolution insensible d'une spirale, celle d'un couloir tordu comme un torchon, recrachant toute l'eau de la pluie.

Me recrachant jusqu'à la planche du jeu de dames.

La présence et moi ne sommes plus seuls. À l'avant de la salle, la table est mise, avec chandelier et convives. Les orphelins et leur institutrice, que je ne croyais plus revoir, s'apprêtent à manger. Puissante présence. Capable de fendre les frontières secrètes de l'église pour que même confiné ici, je ne manque pas l'heure du dîner. Et moi, incapable de deviner si je suis son invité ou son prisonnier, je fige.

L'institutrice se lève d'un bond et se précipite pour me tirer par le collet, enragée par mon retard. Étais-je encore en train de tourmenter les grenouilles de l'étang ? Je n'ai lugubrement aucune force pour lui opposer résistance, devenu petit. Même uniforme que les autres enfants déjà assis. Un tâtement inquiet de mon visage me rassure : je suis toujours dans mon propre corps, seulement plus jeune, plus léger. Ce dépouillement me plait.

Mon voisin de chaise est d'évidence mon ami, puisqu'il me sourit complice. Il y a une subtile odeur de tabac sur son chandail. Indiquant des yeux l'institutrice, tremblotante comme en sevrage, il me dévoile sous la table un paquet de cigarettes. Il m'en glisse quelques-unes dans la poche — merci, compagnon. S'il me faut, on ne sait jamais, passer long feu avec eux, je ne me gênerai pas non plus pour dénicher la réserve d'alcool de la dame.

Et je remarque que celle-ci me fixe maintenant, avec un air qui semble dire : « Est-ce que je connais vraiment cet enfant ? » Mais heureusement, la cuisinière, plats plein les bras, interrompt le soupçon. L'on se sert chacun son tour, et déçu, je vois chacun être rationné bien davantage que ce qu'espérait mon estomac, alors que l'on me somme de retirer mes coudes de la table. Mais je ne suis pas à plaindre ; les boulettes de viande et la purée de patates ont une odeur délicieuse. Je lève le bras pour prendre ma part, quand la cuisinière présente une assiette différente, un plat végétarien : salade de pommes de terre, verdure et haricots de Lima. Curieuse chose ; je me mets à dévorer mon assiette sans y penser.

Les autres enfants mangent lentement, par petites bouchées. Leur teint laisse deviner une faim de longue durée, m'avertit qu'ils ne mangent peut-être pas chaque jour autant. Je ralentis, marmonne des remerciements. Je n'oserai pas leur demander, mais je pense à leurs parents. À leur absence. Pour ma part, j'ai été chanceux dans ma malchance : j'étais déjà majeur quand j'ai perdu les miens.

En passant en revue les visages doux amers, silencieux, je découvre une étrangeté sur celui de l'enfant assis vis-à-vis de moi. Espiègle. Ses traits ont cette particularité : ils sont la somme exacte, l'amalgame parfait, des traits des autres orphelins. N'ont rien d'unique ; que des emprunts. Devant lui, sur la table, ce n'est pas une assiette, mais un jeu de dames. L'une des pièces blanches est avancée.

Et j'avance la première pièce noire.

Même si l'institutrice ne voit de toute évidence rien de la partie qui s'entame à sa table, je lui demande quelques précisions sur les règles du jeu. Je crois l'énerver, d'abord ; or elle est charmée par ma curiosité d'apprendre, me rafraîchit la mémoire davantage que je le lui en demande. Les autres, attentifs, hochent la tête. Je m'aperçois, en esquissant mes premiers gestes sur la planche, que leurs yeux passent de l'institutrice, à moi, puis à mon adversaire, un peu d'inquiétude dans leur expression. Une magie cachée à l'esprit de l'adulte, mais pas à celui de l'enfant.

Et la partie se corse. Peut-être déçue que je me taise, l'institutrice dépose sa fourchette et brise le silence, pour m'instruire par quelques considérations sur l'histoire du jeu, et des parallèles de son cru avec les échecs. N'est-il pas vrai de dire que le jeu de dames est simplement le jeu d'échecs après la chute du roi, l'anarchie — n'est-ce pas, les sujets qui se mangent entre eux ? Puis, elle fait une allusion timide, nostalgique, à ses belles matinées d'enfance à jouer avec sa sœur, et, ajoute-t-elle avec émotion, marmonnant vite, ces enfances d'avant la guerre ; elle regarde son assiette comme si elle y voyait là le désastre, celui d'une guerre de faim. J'interromps le jeu pour lui faire un sourire sincère ; ma compassion, qu'elle accueille et retourne en reprenant son repas.

Bien que je me sente mal de m'attarder sur un sujet douloureux, je lui demande à mi-voix de me rappeler en quelle année a débuté la guerre. Je cache avec difficulté ma confusion : dans le présent de mon séjour dans cette église, la guerre n'est pas encore advenue. Non, mais elle est pour bientôt.

La mélancolie me prend. Pendant des périodes intermittentes de ma vie, mes parents devenaient absents ; absorbés par leurs dossiers, œuvrant en droit de l'environnement pour donner poids à leur engagement militant. Si j'ai raison de présumer que cette guerre en est une de ressources, cela m'abat de penser qu'au final leurs efforts — ce temps compté où je ne les ai pas eus près de moi — n'ont peut-être servi qu'à retarder l'inévitable. Et, tout de même, je ressens une grande culpabilité. De

ne pas avoir suivi leur exemple, de ne rien faire de mes jours autre que flâner de quartier en quartier.

J'essaie sans succès de me réconforter d'être ici, orphelin parmi les miens. Cependant, cette saynète ne pouvait pas durer. Il me reste encore quelques bouchées quand, plus futé que moi, mon voisin de droite profite du tour de mon adversaire pour me chuchoter quelques conseils stratégiques, m'incitant de grâce à... Et un coup de tonnerre retentit, fort comme si les nuages de pluie s'étaient frottés tout près sous le toit.

Compétitive présence.

Mon voisin, par sa chute au bas de sa chaise, a visiblement horreur des orages — et pas seulement lui. Dans la tête de chacun, le souvenir de détonations. L'institutrice, en pleine course, prend la fillette la plus près dans ses bras, pressant le reste du groupe vers le dortoir, les sommant de vite aller se cacher sous les lits. Et je sais que cela ne s'adresse pas à moi, que je ne peux pas les suivre. Alors qu'ils s'éloignent, je me sens vieillir, fatiguer, en quelques secondes de retour à l'âge adulte, dans mon grand corps courbaturé.

Avant de disparaître en direction des dortoirs, mon voisin reste quelques secondes en arrière, pour balayer la salle du regard, me cherchant sans doute. Il est trop tard, il ne me voit plus ; et ne tarde pas davantage à rejoindre ses véritables amis. Brave garçon ; pour prolonger notre temps ensemble, je fume l'une de ses cigarettes. La présence, qui s'est à nouveau dissipée dans l'air, n'apprécie pas ma boucane venant l'intoxiquer. Je ne termine pas ma cigarette, car une brise bien ciblée menace ma main d'engelures. Je sonde sévèrement le vide, mais ne lui en tiens pas rigueur, et en vérité, mes poumons non plus.

En usant d'une vieille botte abandonnée dans un coin comme cendrier, je lance à la présence que, par sa faute, je ne serai jamais adopté. Sans pouvoir être sûr qu'elle

comprenne ma blague, je sens tout de même quelque chose autour de moi s'égayer. Réconcilié, je retrouve la planche de jeu laissée au sol, là où était la table à manger. Je m'assois, les jambes croisées. Merci à l'orphelin, car stimulé par son tabac, me voilà un peu moins distrait. Jouant ma pièce comme il me l'a conseillé, j'ai une idée pour rendre les choses plus intéressantes. Je propose à la présence cette entente : chaque fois que je gagne, je lui choisis une forme pour nous rapprocher de celle, ultime, qu'elle pourra élire comme sienne. En contrepartie, chaque fois qu'elle gagnera, elle choisira l'incarnation qu'elle voudra le plus essayer ; et je lui ouvrirai sans résistance ma mémoire si jamais il lui plaît d'aller la puiser là ; or, sachant maintenant qu'elle peut également me métamorphoser moi, je lui propose de la suivre concrètement à chacun de nos essais — je serai ce qu'elle sera — dans l'espoir de rendre ce jeu plus amusant pour elle.

Elle ne me répond bien sûr pas de vive voix, mais puisque la partie continue — l'une de ses dames engouffre l'une des miennes —, je perçois là, dans la résolution et l'efficacité du geste, son accord tacite. Et je signe notre contrat en faisant de même, éliminant la dame qui a éliminé la mienne.

Alors qu'elle prépare sa riposte, je me dérobe pour aller dénicher un tourne-disque que j'ai aperçu dans l'arrière-salle. Je le branche au système de son de l'église au lieu du microphone du prêtre, espérant que la présence, par une quelconque électricité secrète, saura l'alimenter. Au côté de mon sac, un vinyle que, dans ma quête d'offrandes, j'ai trouvé dans une bibliothèque itinérante, mais ai finalement décidé de garder pour moi. Je le fais donc jouer, mettant sur lui l'aiguille — les *Variations fantômes* de Philippe B —, constamment recommencé dès que terminé ; la pointe replacée par un mouvement invisible, ces chansons feront la trame de notre tournoi.

Et le premier, je gagne. Coup de chance ? Je ne le sais pas. Je cherche d'abord à surprendre par la mécanique : marmonnant des précisions, je m'efforce de construire l'image mentale la plus détaillée d'un robot, quoique, selon ma fantaisie, plutôt rustique. Mais je fais aussi ce choix esthétique parce que je soupçonne la présence d'avoir le goût simple. Bras et jambes de fer, rectilignes, pivots en leurs milieux ; torse carré, prépondérant, arborant sous son capot le moteur où seraient nos cœurs, réservoirs d'essence et d'huile au lieu des poumons ; et tous les engrenages et conduits d'huile, fils électriques, qui partent et s'emmêlent dans toutes les directions, soutenant les autres membres, montent autour du levier du cou et entrent par l'arrière dans la boîte du crâne ; une tête en trapèze, comme une fourmi, montée d'une antenne et de voyants lumineux affichant l'état du système ; en son centre, l'ordinateur principal, l'intelligence artificielle de nos véhicules respectifs, dans lequel nos esprits sont téléchargés, convertis dans un nouveau format de données, de pensée.

En choisissant cette forme, j'ai craint de dépayser la présence. Il n'en est rien ; là où mon imagination a fait défaut, notamment pour la conception de la cervelle électronique, cet architecte invisible a ingénieusement complété la fabrication, selon un raffinement qui me semble devancer de quelques décennies la science humaine.

J'ai eu, par contraste, la pulsion gamine de prévoir une augmentation armée de nos mains : lames ou scies, mitraillettes ou lance-roquettes. Mais maintenant la transformation achevée, ces appendices manquent à l'appel, ce qui me laisse croire que la présence désapprouve ce genre d'excentricités. Et pourtant, son premier geste en tant

que robot est de tester sa force : elle tente de porter la grande croix sur son dos et, abandonnant, lève plutôt l'un des bancs au-dessus de sa tête, se cambre et le projette au loin. Je pense l'imiter, mais quelque chose me dit que sa curiosité satisfaite, cela ne l'intéresserait pas d'assister une seconde fois à une inutile violence. Je me contente donc de courir, de bondir, des bruissements robotiques à chaque inflexion et extension. Un choc de ferraille à toutes les chutes.

Sans douleur.

Notre forme a en effet comme avantage une certaine robustesse. Qu'importe maintenant le défilement des années, notre obsolescence n'est pas programmée. Et si à chacune de ces années, le mercure montait en flèche droite, et si les nuits en contrecoup se faisaient si froides, impossibles — malgré tout, nos engrenages continueraient de tourner, au même rythme que les aiguilles de l'horloge.

Mais nous sommes lourds, et si sous la pluie l'église cédait, si l'île était engloutie par la mer, et que, par les vitraux, en grand fracas, un déluge faisait son entrée, nous coulerions, court-circuités, incapables de nous propulser jusqu'à la surface et de nous accrocher, comme à une bouée, à la flèche du clocher. Et sans doute est-il sûr qu'au prochain grand bombardement, même si nous réussissions par calculs à prévoir les points de chute des obus, à les éviter, la poussière et les cendres de Montréal, flottant entre les ruines, sauraient déjouer notre ventilation. Sauraient s'immiscer dans nos articulations, enrayer notre mécanique, surchauffer notre moteur.

J'ai craint de dépayser la présence par le choix de cette forme, mais je comprends maintenant que cette présence, en dépit de son caractère élusif, est une créature de ce monde et que, comme moi, comme toute chose, elle en fait partie selon une certaine logique de fluidité. La mécanique n'est qu'un écoulement parmi d'autres de l'ordre naturel ; elle est donc pour mon amie aussi convenue que l'éclosion d'une fleur. Je me rends compte que cet écoulement précis ne la passionne d'ailleurs pas plus qu'un autre ;

qu'assise près de l'autel, me regardant faire tant de pirouettes sans m'essouffler, elle s'ennuie. Nous pourrions sans doute, par notre antenne, communiquer, mais elle reste cloîtrée dans le silence, cette parole radiophonique manquant pour elle de justesse.

Moi-même, pendant ce court épisode de ma vie où j'ai la chance d'être robot, il me semble être privé de quelque chose d'essentiel, et ce malgré l'expansion de mon intelligence (soudainement davantage dirigée par un principe utilitaire d'analyse) : une part plus grande d'humanité qui me permettrait de réellement apprécier l'expérience. Me voilà donc dépaysé, en m'étant précipité dans l'extrême robotique plutôt que de préférer un devenir cyborg. Je suis ainsi un autre dont les possibles m'impressionnent sans m'émerveiller : une neutralité. Ce n'est pas la seule faille de l'expérience : la machine simule l'ouïe et la vue, mais ni l'odorat ni le toucher. Ces manques que — je l'admets — je n'aurais pas cru critiques, me permettront, lorsque je serais de retour dans ma chair, d'apprécier toute l'étendue et la nécessité de mes sens.

Mais avant de retourner à notre partie de dames, il me faut tirer profit d'une dernière particularité de notre création — car je bénéficie d'un stockage plus fiable que la mémoire humaine. Ma compagne me permet un temps d'arrêt au cours duquel, immobile, je revisite en accéléré les archives vidéo d'événements révolus de ma vie ; des souvenirs que je ne retrouve d'ordinaire que fragmentés, d'époques tellement enfouies dans les creux de ma matière grise que j'avais cru tout bonnement oubliées. Je peux ainsi confirmer que, contrairement à ce qu'a toujours affirmé mon amie Nicole, ce n'est pas moi mais elle qui aurait dû être punie pour avoir cassé la fenêtre du chalet. Mais je peux aussi revoir, rejouer avec des amis d'enfance, en plein milieu de cet été d'avant les grandes canicules — et si ce retour en arrière n'était pas permis que par cette immersion dans la mécanique, les larmes que je verserais...

Notre ordinateur capte de loin n'importe quel réseau ; j'accède à la toile pour rechercher de prochaines idées de formes. En parcourant le vaste savoir encyclopédique du vivant, j'ai au passage, grâce à l'intelligence supérieure du robot, la

possibilité d'enfin saisir des nombres incommensurables, d'appréhender des réalités auxquelles de coutume mon cerveau n'a pas accès, et ainsi de comprendre, concrètement, ce que cela est de perdre quatre cent vingt millions hectares de forêt en trente ans, ce que cela sera d'éteindre encore un autre million d'espèces végétales et animales en quelques décennies, par notre faute, ce que cela fait, et encore, ce que cela fera.

Je reprends anatomie humaine comme une seconde naissance, redécouvrant le creux de mes poumons. Me sentant plein de vie, mon corps tendre étalé au sol, haletant. J'ouvre les yeux et trouve belles les couleurs mornes du plafond ; j'aime comment la lumière ruisselle jusqu'aux creux de mes yeux, et au-delà. Et je trouve juste de déceler un début d'ecchymoses sur mes membres, que de mes pirouettes robotiques reste la trace, et je trouve bon d'avoir mal.

La misère heureuse de me lever, de me remettre devant la planche de jeu. Un corps étranger dans ma mémoire, les moments qui précèdent y sont inscrits dans une autre langue que je déchiffre grossièrement, ce qui me distrait de la partie ; contrairement à mon adversaire. Elle est, traîtreusement, restée robot : me voilà face à une défaite à chaque coup plus certaine, dressé contre un ordinateur. L'armature de son visage complètement indéchiffrable, me paraissant plus impassible encore que sa forme invisible.

Mes pions bloqués de tous côtés. Je suis le mammifère qui se débat dans les cerceaux du boa.

À elle d'élire la prochaine forme.

Et elle me surprend. Je la regarde droit dans les objectifs froids de sa tête de robot ; rien ne se passe. Puis, une douleur dans mon bras qui, montant jusqu'à mon cou, semble provenir de ma poitrine. Le manque d'air, la défaillance de mes jambes. Je m'appuie à l'une des hautes colonnes avec l'impression soudaine d'être très creux ; au contact de

la pierre le mal cesse abruptement. Je suis seul. Nulle métamorphose, mon corps reste le même. Au sol. Mon corps, à mes pieds. Je demande, en un cri inquiet, une explication. Alors qu'une telle plainte aurait dû se réverbérer sur les murs, cette fois pas d'écho. Pas de chaleur dans ma gorge.

Chercher de l'aide. La fenêtre brisée est enfin à sa juste place, et je me précipite à l'extérieur. À la limite de la cour de l'église, des passants ignorent mes appels. Je fais un geste de la main à la voiture qui s'en vient ; elle ne ralentit pas. J'ai l'idée brève de la défier en me plaçant sur son chemin, et cette visualisation suffit pour que je sois transporté, me voilà au milieu de la route. Trop tard pour que l'on puisse m'éviter. Or, le conducteur ne me voit et ne me verra pas. La voiture passe à travers moi. Je me retourne et je vois ses lumières s'éteindre, entends sa radio se taire, brusquement ses roues se barrent, puis en un instant le système se réactive, la voiture repart, à peine son conducteur remis de cette panne surprise.

J'essaie alors de reproduire ce phénomène de téléportation par la pensée, de visiter l'un ou l'autre de mes amis qui aurait peut-être l'égard ou la patience d'entendre la voix d'un fantôme. Or, un grincement soudain m'empêche de me concentrer, brouille la fréquence. Je secoue la tête et mes yeux croient voir s'élever, d'entre les toits des logements, une dizaine de clochers, de hauts clochers identiques à celui de l'église, et le long de la route qui descend, parmi les bâtiments en contrebas, une centaine de clochers, chacun dans l'ombre de celui, originel, dont la flèche au-dessus de moi perce le soir ; clochers qui, malgré ma volonté, redirigent ma pensée vers l'église, vers l'intérieur de ses pierres, me ramènent entier aux côtés de mon cadavre, me forcent à rester là, à le regarder. À le fixer jusqu'à ce que la noirceur finisse par tomber et que je me surprenne à éprouver une grande inquiétude, paradoxale, à observer ses traits, ses contours, petit à petit, s'obscurcir, et enfin une grande angoisse de ne plus du tout le voir, de ne plus pouvoir le toucher, de ne plus le retrouver.

Et cette nuit est la plus longue des nuits. Mais n'est pas encore éternelle. Dans une transe hébétée, je constate que mon environnement retrouve ses contours ; une grisaille de matin. De faibles rayons de soleil s'acheminent, de l'horizon jusqu'à moi, tamisés par quantité d'arbres. Mon toit n'est plus nef : c'est un ciel bleuté au-dessus d'une clairière. Et au centre de celle-ci, dans les herbes, le revoilà, mon cadavre.

Je ne comprends pas. À nouveau, ne pas savoir si je suis invité ou prisonnier. Je me doute bien qu'en cas de fuite, les branches me ramèneraient, comme des aiguilles de boussole, constamment autour de mon corps. Je soupçonne que peu importe la direction, je ne pourrais jamais aller bien loin. De toute manière, mon regard s'apprête à être cloué à un spectacle effarant ; il ne tardera pas à commencer. Déjà je perçois les pas feutrés du coyote.

La bête s'arrête, la patte sur le torse de mon corps, mais dirige son museau, ses iris jaunes vers mon spectre. Elle renifle, curieuse. Finalement s'en fiche de ce qu'elle sent peut-être ou pas, là devant. À chaque charogne son charognard. Le coyote mord et tire dans la peau du ventre, goûte le sang. Sans doute vomirais-je si mon estomac n'était pas à portée de dents du coyote. Sans doute pleurerais-je si mes yeux n'étaient pas ouverts au sol, si je n'étais pas forcé de soutenir leur regard sans vie — jusqu'à la descente du premier vautour, qui les arrache de leurs orbites. Le coyote, sous la menace des ailes d'un deuxième rapace, recule, n'ayant finalement servi qu'à préparer, en l'ouvrant de ses crocs, la carcasse convoitée par un autre, pour que, grâce à lui, puissent s'y enfoncer les becs des urubus.

Je ne les avais pas vus cercler le ciel, tant il m'était impossible de lever les yeux de mon corps, tant à la fois morbide et horrifiée était ma curiosité. J'éprouve une grande tristesse à imaginer ma seule amie, chère Nicole, assister à tout cela ; j'éprouve en fait une grande solitude à être ainsi déconnecté de tout, immobile dans l'apitoiement de mon sort, de mon corps.

Et où est passée mon adversaire de dames ? Était-elle là, sous le pelage du coyote ? Est-elle maintenant déguisée en vautour ? Il me semble que ces animaux sont véritables, se comportent comme tels. Affamés.

Cela déchire et cela dépèce.

Me voilà privilégié de connaître mon corps de fond en comble, la forme et la couleur de mes organes. Somme toute, ils donnent l'impression de s'être éteints en bonne santé ; je me jure de ne plus oublier de signer pour les offrir à la science ou au prochain, dans l'espoir d'une deuxième mort lointaine, si jamais un miracle me les fait retrouver. Pour l'heure, cinq paires d'ailes battent le vent autour de ma dépouille, chaque oiseau pressé par l'autre. Passent quelques corbeaux, ils se perchent aux arbres.

Les teintes du ciel se succèdent pendant que je nourris le règne de la forêt. Le temps prend une texture de partition, qui passe sous silence la durée, ne garde de notes que les instants pleins — ils s'enchaînent maintenant.

On me morcelle, on me répand. Mes molécules, leurs nutriments.

Les vautours s'envolent, m'emmènent loin et diffus ; de petites bêtes viennent ronger mes os, et ce qui reste de chair autour du squelette appartient aux insectes et aux champignons, aux organismes miniatures qui me transforment et me retournent à la terre. Dissipent l'illusion : ai-je déjà été autre chose que pitance et engrais ? En découle la jouissance inattendue de ne plus être soi. De nourrir ces animaux qui à ma suite se décomposeront ; céder le pas à autrui, ne plus jamais devenir fardeau. Mais dans la végétation, croître à nouveau, avec et par elle. Car ces frontières que vivant j'avais l'ignorance de respecter se sont, dans la mort, révélées illusoire. Par la dispersion de mes molécules je me joins à la somme des derniers échos, c'est-à-dire à tout ce qui ne vit plus mais influence le souvenir, aux ruines organiques qui perdurent, imbriquées, dans la matière de ce qui vit encore. Cela est vaste et indicible, cela n'est pas un purgatoire.

Non, le temps ici n'a plus la même texture. S'emmêlent à mes sillons maintes nuances de museaux et de visages, une congrégation de fantômes ; ici et là je zyeute quelques allures d'aïeux et de parenté, hors d'atteinte parmi les mues de scarabée. Mille instantanées de vies défuntes orbitent autour de moi, s'arrachent des parts de moi, me font voyager loin dans une grande eau sans rives. Un tourbillon qui, pour moi, prend nœud où j'ai été festin de charognards : il y a quelque chose là semé dans le sol qui me rappelle épisodiquement.

La douceur d'être mort. Autour de ma sépulture, j'observe sans jugement ces bois prospérer, je ressens dans son sol la poussée des terriers, chaudes tanières même en hiver ; cet hiver qui vient et qui passe, déjà il est passé, laissant à nouveau les petites bêtes plus aisément circuler. Parmi elles, il y a des lièvres que parfois le renard attrape, et sans jugement, je vois le renard vivre de cela lui aussi, se laver du sang en buvant au cours d'eau. M'en distraient les chatouillements des fourmis, leurs mille gestes concentrés sous l'herbe où l'on m'a semé ; elles se dispersent pour récolter sur les arbres le miellat des pucerons qu'elles y élèvent. Je me pose le long de l'un des arbres et je constate les variations de son écorce au gré des assauts, ceux du champignon comme ceux du pic-bois ; au gré des éléments, et au gré du temps porté par ceux-ci : des générations d'êtres miniatures se succèdent dans les crevasses de l'écorce.

La douceur d'être mort ; état moins solitaire qu'escompté, cela est plein de vie. Cette vérité doit être, différemment, aussi observable en ville qu'ici, pour ces morts de ville qui veillent sur leurs voisins, qui veillent sur leurs amis lointains.

Et la ville, rapidement, se fait reconnaître dans la forêt. Son souffle trouble jusqu'à l'air d'ici : elle chauffe et sèche les herbes et les sols ; sa bouche s'abreuve aux branches des arbres. Dans l'ombre fraîche d'une plante, j'ai d'abord voulu nier que la température montait ; pourtant, contre l'épiderme de la faune, dans la gorge de la flore, je la sens monter. Et la durée, elle se fait rare de pluies. Mais la foudre vient toujours,

vient davantage. Appelée par la chaleur. Celle d'un ciel qui absorbe l'eau sans la redistribuer.

Je suis un témoin sans témoignage : mes cordes vocales ne sont plus miennes, elles sont maintenant tendues parmi toutes les autres racines qui ancrent ces cimes prêtes à s'embraser. Survient l'ignition, bien avant que puisse l'accueillir la forêt, que puisse en bénéficier sa végétation.

Je suis l'une des mailles d'un large filet couvert de suie, filet qui courbe, toujours plus, vers l'abîme, sous le poids ajouté de chaque dépouille animale qui s'y échoue. Une catacombe suspendue, déjà trop lourde, où par milliers l'on vient mourir en vain.

Un vautour affolé se brise l'aile contre une cage de branches, la gravité le prend, une fumée l'étrangle — je le vois convulser et il me vient aussitôt la certitude de l'avoir connu, de l'avoir nourri. Je me laisse tomber à ses côtés, dans les débris ardents qui, même fantôme, lèsent mes genoux. Je passe mon bras sous le cou de l'oiseau, je soutiens sa tête rouge de l'autre main, je caresse son front de mon pouce. Et l'œil noir me regarde. Et l'œil noir m'accuse.

Mon ciel est rouge et mon air est cendres. J'erre entre les arbres au moment même de leur mort ; léger, mon spectre se fait brimbaler, telle une nacelle, par la bourrade chaude des flammes. Des animaux courent encore autour de moi, mais ces animaux courent un peu trop tard. Toutes leurs tanières sont maintenant des fours, et je me retiens, n'ai pas la force de regarder à l'intérieur d'elles. Un réseau souterrain de petites vies disparues. Et je sais que l'unique chose que j'apporte au décor est une expression de tristesse, je ne suis plus que tristesse, qui se couche où jadis mon corps a laissé sa trace, tristesse qui, immatérielle, s'enfonce légèrement dans la terre ; et mes yeux sans paupières voient s'accumuler, virevoltantes, les cendres, voient tomber, jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, la fumée.

Un paysage d'après-guerre. Une fatigue autre, une fatigue lourde m'immobilise. Le silence. Seul le silence, comme le plus grand des froids. Les arbres sont gris du feu qui les a maintenant quittés, qui est allé avec le vent souffler plus loin — le ciel de là-bas a encore cette teinte mauvaise de rouge. Le feu est déjà ailleurs, et pourtant je le regrette : son bruit fournaise était plus facile à supporter que ce silence. Pendant qu'il brûlait la forêt, l'espoir absurde que ses flammes soient éteintes à temps subsistait. Elles sont maintenant éteintes, mais tout s'est éteint avec elles.

Il ne reste que mon fantôme. Je ne suis plus capable de rejoindre le réseau de toutes ces existences passées de l'autre côté ; j'en suis coupé. J'ai pour la mort, je crois, épuisé mon utilité ; et dans sa plainte, sans doute, la faune dit-elle que les miens ont toujours été une nuisance. Il est bon qu'elle me répudie.

Je contemple un semblant de vide, un gris calciné – et c'est justement par lui que je comprends ce que je fais ici. Je reconnais la présence. Elle aura voulu, par un léger ploïement de notre entente, que je sache ce que c'est d'être mort, et que je sache à quoi cela sert de mourir. C'est-à-dire : de transférer. Des cadavres, des piles de cadavres, forment les piliers au-dessus desquels les générations se succèdent et prospèrent. Et mourir ne sert à rien si rien ne nous survit.

Un avenir à hanter le vide.

Je caresse la blessure des arbres. Ce n'était donc pas ici qu'était ma propre fin, la partie de dames n'est pas terminée. L'espoir revient : peut-être ai-je eu tort, peut-être que cette forêt non plus n'est pas condamnée. De fait, je sens quelque chose en dessous de moi gronder. Je découvre une première repousse, verte de vie, où mon corps jadis s'est décomposé. Les insectes affluent, l'écorce n'est plus grise, les branches ne sont plus frêles ni désertes. Et dans la renaissance des arbres, je sens progressivement le sol froid de l'église se raffermir sous mon dos, je vois le soleil passer à la fois au travers des vitraux et des feuilles nouvelles. C'est dans cet entre-deux, juste avant de quitter

tout à fait la forêt, que je souffre de la semelle d'une botte, venue écraser l'herbe au-dessus de ma tombe, et que j'entends le lointain vacarme des scies à chaînes. Aussitôt l'air réintègre mes poumons, et sous la nef, tel un nouveau-né, mon premier geste est celui de pleurer.

Notre dernière partie. Je l'entame appréhensif d'une nouvelle victoire de la présence. Cependant, sans plus la voir, je ressens sa fatigue ; l'avancée molle de ses pièces, les écueils de sa stratégie. La lenteur du jeu achève de me raccorder aux souvenirs et pensées qui ont précédé ma mort. Je me rappelle la métamorphose que j'aurais aimé demander si j'avais encore gagné. La fièvre me revient et avec elle, la concentration. La présence se déplace un instant pour replacer la pointe du tourne-disque ; elle ne retrouve pas le même adversaire. Je défais sa défense ; avec ce plaisir que donnent les petites vengeances, je capture ses dernières dames.

L'église n'est que désert ; soudain, un bourdonnement. Une abeille descend de la nef, se pose sur l'une des cases du jeu. D'autres abeilles surgissent, l'une se pose sur mon index, ne me piquera pas. Je caresse son dos. Elle reprend son envol avec de nouvelles abeilles, car ma main devient essaim, puis mon bras ; les abeilles se multiplient jusqu'à obstruer ma vue, leur bourdonnement s'intensifie jusqu'à m'assourdir, et n'existe plus pour moi qu'une senteur de nectar, une folle envie de nectar. L'église est pour nous une ruche mauvaise, ses creux plus séants aux cartonneries des guêpes et aux brindilles des oiseaux. J'en prends congé dans la multiplicité de mes ailes. Quelque part au-dessus du fleuve Saint-Laurent, mon essaim, cette intelligence collective, s'amalgame à l'essaim frère qu'est devenue la présence, et puis nous nous redivisons en deux essaims paritaires, dorénavant chacun la moitié de l'autre, qui ne se séparera plus.

Je connais par mes ailes le vent comme j'ai pu connaître de mes pieds le relief du sol. Mes abeilles, nous investissons la surface d'un embranchement de pruche, circulant parmi les aiguilles, dans l'attente de nos éclaireuses, parties en quête d'un nid ; ces éclaireuses qui me tirent avec elles dans la recherche d'une cavité assez grande pour nous y voir croître. Elles nous reviennent pour danser, en gestes codifiés, leurs trouvailles. Chacune, frétilante, varie la durée de ses tours selon les distances ; l'angle du circuit s'altère selon la course du soleil, et dans les nuances de la chorégraphie se décèle la probabilité d'infortunes et d'envahisseurs. Puis de la pruche, mes abeilles décollent enfin, afin de trouver la crevasse fraîche du rocher qu'une congénère a soigneusement sélectionnée.

Mes ouvrières entament leur labeur. Elles tapissent les parois de la cavité de propolis, douce médecine. Admirables travailleuses, puissiez-vous ne jamais vous étioler. Notre nid sera hermétique et sain : puisse-t-il demeurer ici. Et moi, j'ai toujours été tant paresseux. Qu'il est donc étrange, maintenant, d'exister là où la paresse est impossible. Là où je suis à chaque instant dizaines de milliers. Et je constate, fier, que j'ai eu raison : la présence s'épanouit dans cette complexe vitalité. Contente, elle s'y reconnaît. Les alvéoles se modèlent par la poussée des appendices et des antennes ; elles s'érigent, puis s'emplissent grâce aux mêmes ouvrières, qui s'épandent dans les champs environnants, guidées par des signaux de couleurs. Les rayonnements ultraviolets infusant le tissu des fleurs forment des cartes dont les lignes nous orientent vers le nectar — nous sommes gastronomes, nous ne nous trompons jamais. Nous nous couvrons de pollen, le récoltons dans les corbeilles de nos pattes. Au même rythme que nos alvéoles s'érigent les tiges et fleurs prochaines. Nous butinons, et butinons, et les champs et les bois se pollinisent par le frottement de nos atterrissages répétés.

Ma volonté ne règne sur aucune parmi les abeilles. Toutes décisions, nous les prenons ensemble, selon un principe vivant d'utilité. Et toi, reine des abeilles. Reine n'est qu'un

mot ; la colonie dont tu es mère ne connaît pas cette hiérarchie. Ainsi quand nous te savons vieille, nous commençons la formation royale de tes derniers œufs, les nourrissant de la gelée qui t'était jusqu'alors réservée. Cela n'est pas personnel, cela est nécessaire, et nous te laissons dire au revoir à notre chaleur, en te suffoquant collectivement sous elle. Puis éclosent les œufs de tes héritières, cependant que la première née assassine vite ses sœurs.

Voici notre nouvelle reine. Elle s'absente pour son vol nuptial et nous revient fécondée par les mâles d'autres colonies. Ceux qui, après l'avoir quittée, ont aussitôt cessé leur vol, se sont écrasés morts sur les feuilles, sur le sol. C'était pour eux une vie accomplie. Même après de nombreuses saisons, leurs enfants seront encore pondus dans les alvéoles de notre nid. Par dizaines de milliers.

L'hiver se passe à chauffer nos corps de miel, dans l'attente d'un doux retour aux champs. Il arrive comme arrivera sa fin ; pour l'heure nous butinons le printemps. Notre ruche en est plus que florissante et il est temps pour elle de répandre son empire. La reine pond celles qui se feront la guerre pour la remplacer dans la colonie mère, puis les ouvrières cessent de la nourrir pour l'alléger en préparation au vol. La moitié de la colonie, comme elle, rajeunit, prête à réédifier un nouveau nid. Nous avons décidé quelles abeilles demeureraient, lesquelles essaieraient. Il n'y a pas de déchirure ; nous nous recroiserons toutes entre les fleurs, couvertes du même pollen, embaumées des mêmes parfums – et peut-être qu'aux crépuscules à venir, durable étant l'habitude, d'aucunes se tromperont encore de maison.

Voyez l'essaim, en plein vol, filtrer les rayons du soleil — ils arrivent aux herbes atténués par notre ombre —, mais au passage, leur lumière m'ensommeille. Les rayons infiltrent nos exosquelettes, m'y entraînent avec eux, me noient dans la chair sous nos

carapaces. Épinglés entre les strates des cerveaux, je trébuche contre des débris d'autres lieux, des poussières mémorielles de générations d'abeilles passées — je les réunis pour récupérer une image cohérente des origines de ma colonie. Crever, et puis retrousser, le temps.

Ces débris me substituent à eux, me font rebrousser chemin jusqu'à leur source ancienne. Je suis expédié dans un essaim d'ancêtres. Je suis expédié dans le nœud du sablier, d'où découle tout ce qui m'est encore permis de visiter, les futurs millions d'années d'abeilles, alors que tout ce qui remonte à plus loin s'effrite au toucher comme un papyrus trop ancien. Me voilà donc en terres d'Asie, avant même la naissance de ma propre espèce, des premiers humains ; pourtant me voilà, pollinisant toutes les plantes que ceux-ci n'ont jamais pu nommer, faute d'exister. D'essaim en essaim, j'aurai déjà beaucoup voyagé, quand ils commenceront à marcher ; d'essaim en essaim, j'aurai déjà beaucoup évolué, quand ils commenceront à parler.

Ils ne se font pas longtemps attendre. Pour éviter de teinter le miel du goût de notre venin, les humains viennent par la fumée, encore la fumée, qui nous force à quitter le nid – puis, de loin, on l'entend craquer, le nid, et l'arbre qui l'abrite se fend. Ils demandent davantage que les autres mammifères : nous survolons les ruines vidées de notre cire. Nous apprenons à craindre le bourdonnement des prières ; ils les adressent à leurs dieux pour les préserver d'une chasse mauvaise. Elles annoncent la mise à feu de plantes, soigneusement sélectionnées pour l'opacité de leur fumée, sous nos colonies.

Et encore une fois, la fumée monte, enserme nos antennes, inhibe la réception des alertes, empêche l'organisation d'une défense. Je me répands chaos dans les branches, comme intoxiqué, engourdi et souffrant, et je me surprends à souhaiter une vengeance contre ma véritable espèce, à m'imaginer en tant qu'abeilles darder l'humain par

milliers, sans que celui-ci ne puisse jamais soupçonner avoir trouvé la mort par la main secrète de son frère, par la rancœur de sa descendance. Et voilà qu'à la prochaine ronde, un chasseur impatient, qui s'est cru libre d'écraser l'une de mes abeilles sans sonner alarme, ne me voit pas, ne voit pas ma nuée de sœurs descendre vers lui et compromettre sa prise sur la corde...

De rapt en rapt, de génération en génération, les humains deviennent de plus en plus rusés, car notre miel est une nourriture bonne, et sa richesse, comme la viande, je le vois, permet le développement de leurs cerveaux, et son énergie leur fonctionnement ; une évolution qui les fera se réclamer indépendants du règne animal, leurs estomacs pourtant pleins de lui. Ils ne pourront jamais en faire fi. Même à l'abri dans les anfractuosités ensoleillées des flancs des plus hautes montagnes, leurs échelles de corde tombent autour de nous. Tant de leurs vies risquées pour notre médecine, tant de nos châteaux profanés pour ce doux miel, cette douce ambrosie. Pour lui, ils font de nous des oracles, des déesses et des dieux, ils nous tressent des nids artificiels, ils nous gardent auprès d'eux. Ils prennent l'habitude de nous murmurer leurs secrets, lient leur avenir au nôtre, et superstitieux, ils se mettent à croire fermement que la maladie de la ruche présage la maladie de l'apiculteur.

Du creuset de l'humanité jusqu'au Nouveau Monde, notre absence est inimaginable : ils portent des ruchers sur les navires, afin de nous élever là où il n'y a jusqu'alors jamais eu d'abeilles à miel. Nous faisons le plus étrange des voyages, dans le mal de mer. Mais à l'arrivée en terres d'Amérique, quelques-uns de nos essaims s'échappent ; notre colonisation du territoire se fait plus rapide et efficace que celle d'Europe. Tant et si bien qu'à la vue d'une première abeille à miel sur leurs territoires, les nations autochtones savaient redouter l'arrivée prochaine de colons, entendaient déjà le retentissement de fusils. Là en Amérique, nous nous couvrons de pollen comme mes ancêtres blancs se couvrent les doigts de poudre à canon.

Notre épopée américaine nous laisse rencontrer toutes ces espèces voisines de pollinisateurs qui étaient ici avant nous. Espèces qui sont nées de ce sol-ci, en symbiose avec cette végétation-ci, qui faisaient vivre ces fleurs dont le goût nous était jusqu'à tout récemment inconnu. Mes abeilles ne savent pas adéquatement vibrer comme le font les bourdons pour tirer le pollen des bleuets. Leurs journées commencent trop tard, après la courte floraison des cucurbitacées, après que nos cousines les Eucerini solitaires s'y soient heureusement frottées. Ce continent n'a nul besoin de nous. Il n'attendait nullement notre arrivée ; guêpes et bombyles, papillons de jour et de nuit, chauve-souris et colibris, visitaient les gamètes des fleurs de ces pays déjà. Mais nous prospérons en impossible compétition, prenons de tout sans le redistribuer équitablement. Je réintègre le corps de mes abeilles présentes, surpris que plusieurs d'entre elles aient été tirées de la vie sauvage, ayant été assimilées aux colonies commerciales. Nous vivons dans les cabanes attirantes des apiculteurs, affaiblies, pour le bien de monocultures démesurées — une mauvaise diète —, transportées en camion de long en large de l'Amérique pour le bien seul de l'industrie. Nous répandons nos maladies et nos parasites, contaminons les espèces autochtones, décimons le bourdon. Pourtant, il me semble me souvenir de tant d'incitations médiatisées à ne sauver que nous, les abeilles à miel, pour ainsi assurer la pollinisation de la végétation, alors même que nous ne servons ici qu'à soutenir l'économie.

Nous avons été appelées à venir ici servir l'humain autant qu'à mourir de sa main ; car parmi les pesticides il y en a qui dépassent les frontières des fermes et inoculent les terres sauvages, toutes nos sources empoisonnées. Nos cités fantômes. Quel effroi que ces alvéoles pleines de nourriture mais désertées de leurs ouvrières, et la reine qui seule agonise au milieu d'une progéniture mort-née. Dans le creux de saisons elles aussi mort-nées, avortées par le changement du climat, devenues pluies et inondations,

éclosions désynchronisées. Mes ouvrières s'étiolent, fatiguées au combat, décimées par des prédateurs qui, le siècle passé, n'auraient jamais osé migrer si loin au nord.

L'autre part des abeilles, celle de la présence, reprend les rênes. La présence réachemine chacune de nos faibles bestioles dans l'église, juste à temps pour les y voir mourir une à une ; et ce n'est qu'à ce moment que je réalise à quel point, au-delà de leur science collective, chacune d'entre elles était uniquement intelligente, combien coûte chaque perte. Certaines tombent et cependant ne s'écrasent pas comme les autres ; en un tourbillon de vent, elles sont prises et s'amalgament en mon squelette. De retour dans mon corps, je me sens malade, comme si tous les micro-organismes le constituant souffraient de disette. Dans mon corps à regarder les dernières abeilles tomber inertes au sol. Ne vole bientôt que la dernière reine, au centre de l'église. La présence, pleine d'une intarissable colère. Son infinie déception.

Le retour des merveilles, et leur fin. L'église n'a plus sa grande croix : là où elle trônait oscille maintenant le pendule d'une haute horloge grand-père ; il bat tant qu'il cogne et résonne contre les parois. S'obscurcit le soleil derrière les vitraux. L'ombre descend le long des murs. Tinte une cloche, une petite cloche. Pendue au cou de cette gueule qui s'avance : un taureau rachitique marche vers moi. Des bras et des cordes se tendent, le ramènent sec et mugissant au creux de l'ombre. Bondit le cougar qui était sur sa piste ; il manque sa proie de près. Mon cœur tombe quand l'animal tourne sa tête vers moi, mais sa volonté se révèle morcelée par le bruit incessant de l'horloge, il n'est pas libre de m'attaquer. Ce bruit comme pour moi lui est insupportable. Tel un bélier, il heurte de sa tête le bois, tente de faire basculer l'ancien meuble ; il pousse, et la balle d'un fusil le frappe. Le cougar s'affaisse sans vie loin du balcon où l'homme le tenait en joue. Cet homme, je n'ai pas le temps de le voir. Aussitôt mes yeux levés vers le balcon, la part du mur le soutenant éclate au passage d'un obus. Du trou fumeux entre un aigle, volant mollement, vieil oiseau à l'œil fatigué. Plein d'espoir, il plonge sur la reine des abeilles, mais, pris d'une faiblesse, il manque sa cible, culbute au sol, le bec ouvert. Il épuise son souffle au milieu des pas pressés des orphelins, affolés par l'artillerie, par le cuisant souvenir des bombardements ayant tué leurs parents.

Ces tristes orphelins, tristes réfugiés d'une guerre qui m'est étrangère. Celle d'un autre temps. Parmi eux, mon complice pourvoyeur de cigarettes fait un pas vers moi. Cette fois il peut me rencontrer, me voir avec mon véritable visage, plus vieux. Mais quand les lèvres de l'enfant se mettent à trembler de peur, j'ai un indésirable présage ;

et je détourne les yeux, faute de pouvoir l'aider. Gronde à nouveau le tonnerre, forçant ses camarades et lui à disparaître sous les bancs.

Je tends mon regard et mes questions vers l'abeille, mais elle n'est plus. La présence s'est encore renouvelée, elle se meut maintenant sous le plafond en un sillon de couleurs étincelantes. Et au même rythme que le pendule dans sa course, elle se cogne contre le sol, les murs et le plafond, et s'ouvre à son flanc un peu plus à chaque coup comme une plaie, une lézarde blanche de laquelle jaillissent des fusées écarlates ; et je vois toute surface éclaboussée par ce sang faire naître des plantes flétries et des vignes mortes, aux fruits et aux céréales gâtés, des arbres gris et déracinés. Je comprends intimement que la présence n'est rien de plus qu'un animal blessé comme les autres.

Sous sa lumière, autour de moi, se manifestent les êtres ayant hier, aujourd'hui et demain trouvé dans cette église un asile. Tant de mammifères et de reptiles, d'oiseaux aux ailes brisées. Par la lente inondation du sol, se devinent aussi les nageoires. Tous nous sommes effrayés, tous nous regardons la tempête que fait naître la présence juste sous la nef. Les éclairs claquent au-dessus des cris, et je dois encore supporter l'ignition, la vue des flammes, embrasant ce qu'il y a de charpente et de menuiserie. Dans le tumulte je tente de rapatrier les orphelins, mais je n'arrive pas à les repérer, ne sais pas s'ils ont su fuir. Voilà qu'une masse noire de pétrole se répand du trou de l'obus, se mêle à l'eau et aux pattes des animaux, vient à son tour chercher le feu sur les charpentes, et dans quelques secondes le prendra. Je me démène pour attirer les animaux en haut des marches menant à l'autel, mais aussitôt qu'ils approchent de trop près, le bruit d'une dizaine de mitraillettes m'assourdit et me jette à terre. J'ai beau tourner sur moi-même, je ne vois aucun humain autre que moi, alors que devant s'écroule la faune. Fusillée. Cela me donne l'insoutenable impression que c'est de moi que proviennent les balles, qu'elles ne peuvent venir que de moi, seul en sécurité quand le pétrole prend feu. Dans l'instant de leur mort, j'entends les créatures demander

quand viendra le temps de la destruction pour ceux qui détruisent la terre. Les nuages de pluie crèvent, mais l'averse n'éteint rien, ne lave rien.

Tremble la terre. Une partie du plafond, du toit s'écroule et substitue à la pluie une avalanche de poussière. Le terrain glisse sous l'église, le plancher s'affaisse, emmène avec lui les cadavres dans les profondeurs. Je ne me suis pas réfugié, je suis resté immobile, ma pensée assourdie. Quand se calment les secousses et se déposent les débris, je reviens à moi, pour m'approcher du précipice. Contre toute attente, je ne vois là aucun tombeau, aucune caverne. Qu'un ciel, des kilomètres de ciel, comme vu d'avion, et tout en bas, un vaste pays côtier, ses banlieues et ses tours balayées de grands vents. Ici et là, dans les cendres, se déclenchent d'autres feux, d'autres explosions. Je vois impuissant les vagues arriver de l'océan, anéantir les vies et les maisons. Et au-dessus de moi, contre ma nuque, brûle un soleil devenu hostile à l'humain. Or quelque chose s'élève et me fait ombrage, quelque chose vers quoi je dois me tourner. Entre le soleil et moi, en contre-jour dans l'église, un gigantesque vautour bat lentement des ailes, me darde de ses yeux noirs. La présence. Ainsi menace-t-elle de laver la terre des miens comme on a nettoyé la forêt de ma charogne. Je la baptise Urubu ; immense vautour qui constate, sévère, que j'ai compris son message. Aussitôt se reforment le plafond, le sol et les murs de l'église. L'immense vautour plonge derrière moi et se fond à l'entrée de l'église en un monstre de broussailles et d'écorces, arborant un front de branches ramifiées tels des bois de cerf, ses yeux blancs semblables à deux lucioles. Accroupi comme un loup-garou, le monstre me jette un sinistre regard. Il aura finalement décidé seul de sa forme ultime. La seule forme par laquelle il peut espérer que mon cerveau humain puisse la comprendre ; c'est-à-dire celle de la peur. En s'éclipsant de l'église, Urubu laisse la grande porte entrouverte.

AMIS D'ENFANCE

Plus je vieillis, plus je reçois des secousses d'années passées, comme si tout mon corps devenait mémoire. Seulement pour quelques secondes, mais quelques secondes suffisent. Lorsque je t'ai ouvert la porte du dépanneur, le son du carillon m'a replongé dans ces printemps d'école où, dès le retentissement de la cloche, mes parents m'emmenaient visiter ta famille dans les Cantons-de-l'Est. Mes fins de semaine avec toi, écoulées à boire du chocolat chaud, à sauter de roche en roche, de bord en bord du ruisseau détachant votre terrain de la forêt, bâtissant notre courage. Et les dimanches soir, au moment exact où nous pouvions être sûrs que mes parents m'appelleraient pour quitter, nous nous aventurons au-delà de la lisière. Au dépanneur, c'est cette souvenance vive qui m'a fait dédaigner le réfrigérateur à bière pour la machine à chocolat chaud, et je suis passé à la caisse enthousiaste de voir que tu m'imitais. Plus je vieillis, plus j'aime ces soirées en belles parenthèses, en communauté avec toi, chère Nicole.

C'est en ta compagnie que je me comprends à jamais changé par ma séance dans l'église. En étant à deux, par la nécessité de sortir de ma tête, je m'imprègne et m'attache davantage aux phénomènes qui m'entourent. Je prends enfin au pied de la lettre ce que me disent mes sens. Je deviens le bénéficiaire de multiples moments de clarté qui ne sont pas plus complexes que ceci : un escalier en fer forgé subjugué mon regard par sa manière de scinder une façade d'appartement. Des instants qui détonnent. À la fois comme si quelque chose de majestueux se cachait juste là et à l'inverse comme si rien n'était plus évident et plein. Des instants qui s'accumulent et me guident ensuite par la constellation qu'ils forment au plafond de mon crâne.

J'ai hésité à te suivre jusqu'à cette fête en l'honneur de ton retour. Heureusement, j'ai pu m'y sentir en sécurité dans ton ombre, alors que tu me présentais à tes amis, aux amis de tes amis. Chère Nicole, tu es partie longtemps. Tu m'as toujours connu si réservé, mais j'avais ce soir-là toute une histoire à te raconter. Néanmoins, il m'a été meilleur qu'escompté de faire rire tes amis, de rire avec tes amis, et de te voir me sourire comme si tu me l'avais bien dit. Fatigué par les bières qu'ils m'ont offertes, j'ai été heureux que tu aies voulu retourner jusqu'à nos logements à pied ; marcher le tiers de la ligne verte avec toi, sous les lampadaires souvent brûlés où je t'ai raconté l'église. Ton silence attentif. Tu me croyais. J'avais bien fait d'être patient avant de trouver une oreille pour ce récit.

À travers les semaines, j'ai eu à réaliser que la fréquentation de cette présence m'a mordu creux. J'avais l'habitude de parer les trop grandes émotions pour me laisser indifférent face à ce qui sinon me déchirerait. J'avais une volonté de croire qui empêchait l'étonnement. Cependant, alors que je me croyais intouché, j'étais vidé. Alors que je croyais être resté le même, c'était déjà un autre qui se dévisageait. J'ai quitté l'église dépouillé, ne faisant plus rien sinon la marche, toujours la marche. Pris de mutisme comme si je me préparais à entrer en religion, comme si j'arrivais aux portes d'un monastère, prêt à m'épuiser en quête de traces du divin. Car je n'ai plus qu'un seul désir, celui d'être une seconde fois regardé par Urubu. Depuis son départ, je suis entier dans l'attente.

Malgré tout, rien n'aurait pu m'empêcher, alors même que j'évite la compagnie des autres, de provoquer nos retrouvailles, chère Nicole, quand je t'ai vue avec Élise sortir vos valises de la camionnette. Et la chaleur de ton accueil m'a ramené une part de moi. Chère Nicole, je sais que tu n'es pas ma sœur, mais quelque chose dans ma poitrine t'a aussitôt reconnue comme telle.

Et en sortant mes valises de la camionnette, quand tu m'as fait sursauter, me tendant la main pour m'aider, j'ai été heureuse de retrouver enfin mon frère.

Il m'en fallait peu pour te croire. Peu pour accepter le présage de cette église. Si j'ai pu être préservée du moindre doute, c'est que tes mots sont venus corroborer un événement qu'on m'a raconté en voyage. La mésaventure d'un braconnier. Il m'est maintenant clair qu'elle est survenue à la suite, ou même en conséquence, de tes adieux à cette présence. Élise et moi avons loué une chambre aménagée dans le grenier d'une maison centenaire de Chicoutimi, au coin d'une rue qui descend jusqu'au port. Dehors, une impossible tempête. L'occasion de profiter de l'intérieur joliment orné de la maison. Nous n'y étions pas seules ; il y avait un autre occupant. Par la porte fermée de sa chambre provenaient une odeur de tabac et des notes émoussées d'harmonica. En bordure de la rue, sa voiture cabossée, comme en convalescence.

Puis, l'escalier a grincé. Dans la cuisine, Élise et moi préparions du café pour nous égayer, dans l'attente futile d'une accalmie. Nous avons aperçu la manche de la veste de l'homme au bout du couloir, il a jeté un timide coup d'œil, pour ensuite battre en retraite. Je l'ai rejoint au bas de l'escalier, lui ai demandé si l'on préparait une troisième tasse. Il m'a souri : pour me réchauffer un peu, pourquoi pas. Son sourire était triste, mais il souriait sincèrement. Et il a levé la tête une dernière fois vers la pénombre de l'étage. La pluie tapait fort, a-t-il dit, tapait fort sur ma fenêtre.

Installé avec nous sur les divans antiques du salon, son esprit ne restait que très peu de notre côté, dans le passage usuel du temps, il nous quittait. Je lui ai demandé ce qui l'avait mené ici. Espérant non pas interrompre son train de pensée, mais y ouvrir une brèche, par laquelle Élise et moi pourrions nous infiltrer. Il m'a répondu par une question : êtes-vous allées plus au nord, déjà? Sans nous écouter dire non, il a dit qu'il en revenait tout juste, et en un sens, de peut-être plus loin.

Le long du fleuve jusqu'à son embouchure, il avait pris des vacances avec son père et leur vieil épagneul. Ils avaient bifurqué pour s'enfoncer trois cents kilomètres dans les arbres, où ils allaient conquérir les monts Uapishka.

Son père cheminait en sondant la végétation. Plusieurs de ses copains de chasse l'avaient appelé, affirmant, de leurs terrains, se sentir observés depuis les bois. D'ordinaire jovial, le père rassurait chacun, mais la simultanéité des appels le travaillait. Même en cette journée de temps idéal, propice à gratter le territoire de ses bottes... Ils n'y étaient pas disposés, car la détresse rongait également le fils. Un remords qu'il repoussait en fumant cigarette sur cigarette, jalonnant les sentiers de ses mégots écrasés. Il nous a dit : c'est comme cela qu'ils ont pu nous traquer.

Frigorifié sur le divan antique, il vacillait vers d'autres lieux, dans la nature toujours avec son père et les amis de son père. Des souvenirs de carcasses animales, quantité de carcasses. Il parlait de lièvres, d'originaux et de cerfs, d'ours noirs, de loups. De coups de feu éclairant le plus creux de la nuit et de coups de feu tirés en une saison où la chasse était interdite. Il se rappelle avoir vu tomber le caribou, là où son troupeau était en voie de disparaître, l'avoir vu tomber au moment même où il recevait une tape dans le dos de la part de son père. D'autres vacances dont il ne chérissait que les veillées au campement, où il jouait de son harmonica pour les braconniers enivrés. Il nous a dit, ne croyez surtout pas que mon père était une mauvaise personne, je l'aimais tant ; j'étais devenu sa fierté, il ne m'a plus jamais fait mal. Et cet été-ci, il avait eu le soulagement

de convaincre son père de ne pas chasser. Pour une fois, de profiter de la faune et de la flore autrement.

Le père et le fils ont gravi ensemble l'un des sommets des monts Uapishka, où, préoccupés, ils ont été aveugles à la beauté. Le panorama leur présentait la superficie exacte de la canopée qu'il leur faudrait franchir avant d'atteindre la rive du lac Manicouagan. C'est en raison de cela, une fois au cœur de ces arbres depuis un bon moment déjà, que leur inconfort s'est aggravé — ils auraient déjà dû avoir atteint l'eau.

Et l'épagneul, leur éternel compagnon de chasse, a quitté le sentier. Sous les sapins où ils l'ont rattrapé, ils n'ont pas retrouvé sa fidélité. Le chien jappait, grognait, leur montrait les crocs et le blanc de ses yeux. Le père n'en a pas fait grand cas, habitué de taper la bête quand elle se faisait capricieuse. Il s'est avancé avec sévérité. Le chien s'est jeté sur son genou, a déchiré de ses dents les ligaments. Plus le fils affolé tirait vers lui le chien, plus la gueule s'enracinait dans la chair. Mais encore, le fils refusait de taper la bête. Son père, s'étant saisi d'une roche, s'en est chargé seul et a tué l'animal. Or ni aide ni répit ne viendraient ; et ils n'allaient pas tarder à se rendre compte qu'il n'avait pas été question d'une bête devenue folle, mais d'une bête ayant changé d'allégeance.

Alors qu'il scrutait les alentours en quête d'aide, son père a cessé de crier au secours, geignant plutôt. En se retournant, le fils l'a vu pleurer dans la boue, et la roche avec laquelle le père avait tué le chien était fermement enfoncée dans sa bouche, sa langue écrasée contre le sang de l'animal. Puis un mouvement, ambiant. Lièvres, orignaux, cerfs, ours noirs et loups les encerclaient. Un caribou portait une carabine dans ses bois, l'a abaissée devant le fils, pour que celui-ci puisse la saisir, et les yeux de toutes les bêtes étaient fixés sur le père.

Il nous a dit : ils voulaient me voir mettre en joue mon père, mais je n'aurais jamais pu. Il n'a pris le fusil que pour le lever contre les animaux, changeant frénétiquement

de cible, dans le peu d'espoir d'effrayer et de disperser l'ancien gibier. Une alliance avait été proposée au fils ; il n'en a pas voulu. Il a perdu pied en faisant feu sur l'orignal qui chargeait vers lui. La balle est passée à travers l'animal sans qu'il défaille. De son panache il a propulsé le fils contre le tronc d'un arbre. Assommé, le fils a encore vu, avant de perdre connaissance, la patte de l'orignal, de tout son poids, marteler la gorge paternelle. Son père aura jusqu'à sa mort juré qu'il était le plus grand amoureux de la nature.

Le fils est revenu à lui, avachi dans l'herbe tapissant le haut d'une falaise. Le long de la crête, une ligne d'hommes à genoux lui faisait dos. Chacun avait les mains liées, la tête recouverte d'un sac, habillé d'une veste de chasse. Certains avaient une alliance au doigt et le fils savait qu'ils étaient les amis de son père. Ils n'étaient pas seuls. Quelque chose était debout derrière eux, qu'il n'a pas voulu nous décrire. Il a dit, par la jambe de ce monstre, les braconniers ont été poussés un à un, en chute libre jusqu'au bas de la falaise.

Pour un instant, il a voulu les suivre. La créature, de ses griffes, de ses branches, l'a soulevé par le collet, comme si elle avait deviné sa pensée. Et elle lui a tendu un harmonica. Celui dont il jouait dans les campements, à portée d'oreille des carcasses suspendues, éviscérées, mortes dans l'injustice ; seulement apaisées, depuis, par ce peu de musique. Les revenants de ces animaux tués, insistants, s'étendaient maintenant sur le sol autour du musicien. Sous la menace de la créature inconnue qui rôdait à l'écart, il a enchaîné toutes les mélodies qu'il connaissait, en a inventé de nouvelles. Il n'aurait pas pu s'arrêter plus d'une minute sans offrir son cou.

Non loin de son supplice, au bas des monts Uapishka, se dressait jadis une municipalité minière, qui avait ici trouvé le fer. Quand le minerai s'est épuisé, les habitants ont dû s'exiler ; leur ville démolie et enterrée. La nature a repris ses droits sur ce lieu où elle avait été exploitée, et maintenant, sur le fils, là aussi reprenait-elle ses

droits. Éventuellement, la créature s'est évaporée, désintéressée de lui. Il a fui quand le dernier loup, assoupi, a laissé tomber sa lèvre sur ses crocs.

Brusquement, dans le salon, une toux l'a freiné, du sang sur sa manche. Il a ouvert la bouche pour nous dire quelque chose, mais il n'en sortait plus qu'un grincement. Nous avons vu l'effroi dans ses yeux. Il les a levés vers le plafond, où était sa chambre, et est aussitôt monté. Nous sommes restées assises, silencieuses, tendant l'oreille vers l'étage, d'où descendaient des notes d'harmonica.

Le lendemain, nous partions rejoindre quelques amis au lac Saint-Jean. Alors qu'Élise faisait son sac, j'ai traversé l'étage pour écouter à sa porte. Rien. Dehors, sa voiture disparue, mais son harmonica, je l'ai vu scintiller ; il avait été jeté dans les fleurs du jardin. En quittant Chicoutimi, nous avons croisé un policier arrêté au bord de la route. Une voiture gisait dans le fossé. Élise sommeillait, elle n'a rien vu. Moi, j'ai reconnu l'automobile, aperçu la silhouette immobile du conducteur, avant de regarder ailleurs.

J'ai, chère Nicole, depuis le départ d'Urubu, comme un pressentiment de lui. Je le sens partir loin, je le sens approcher. D'abord diffus dans les étendues de ce pays, peut-être s'est-il rebâti ; ignoré par tous, il réintègre maintenant la ville. Des pièges comme celui ayant mis fin aux braconniers, il a dû en poser mille, et si tu tends l'oreille, sans doute constateras-tu que celui-là n'est pas le seul à s'être déjà refermé.

Je ne t'ai pas tout raconté.

À force de rester au lit jour et nuit, immobile à digérer ce que j'ai vécu, s'est accumulée une énergie latente. Je ne réussissais plus à dormir et j'ai dû me résigner à enfin ressortir pour épuiser mon insomnie. J'espérais trouver le sommeil en abîmant mes forces de coin de rue en coin de rue. Or cette escapade m'a énergisé comme je ne l'avais pas été depuis des semaines. Car mes sens étaient soulevés par les jeux d'ombre des lampadaires, les senteurs et les sons d'humains menant à terme leurs journalières ripailles. J'ai vécu comme une joie, et j'ai pensé que dès lors ma chance serait différente. Je me suis même, naïvement, laissé porter vers l'appartement de cette fille que je voyais, Chloé, celle que j'aurais tant aimé te présenter. Mais à mi-chemin, j'ai réalisé, à errer ainsi dans la ville, après n'avoir longtemps rien fait, que si mon oisiveté, mon isolement, avaient motivé notre rupture quelques mois avant l'église, je n'allais pas l'impressionner davantage ce soir-là.

Le ciel s'assombrissait. Je me sentais pourtant comme dans ce rêve d'une nuit d'enfance où il faisait soleil à minuit. J'ai été surpris, en cette douce soirée, de ressentir

que ce vide au creux de ma poitrine était un heureux hasard. Il me permettait de mieux m'imprégner des plaisirs subtils de ces scènes urbaines et crépusculaires ; il laissait plus d'espace à mes poumons, à l'air frais les guérissant.

Et je ne voulais plus dormir. Les quartiers ont cédé leurs frontières. Les rues se sont multipliées. Toujours trouverais-je secours dans la marche ; avec toi, elle est ma plus vieille amie. Seulement, je m'étais trompé, ma chance était inchangée. Égaré, abruti par les longues rues courbes de Westmount, j'ai reconnu l'odeur familière du feu. Une âcreté est venue se faufiler dans mes narines et croître dans ma gorge. L'écho encore lointain de sirènes. Un cul-de-sac s'ouvrait devant, et une maison luxueuse en son centre, en train de brûler.

Chaque fois que j'entends crier, je repousse l'intervention, espérant qu'il ne s'agit que d'une fête ou d'un jeu. Mais en provenance de la maison en flammes, les cris ne pouvaient être qu'une semonce. En moi, il n'y a d'ordinaire rien d'héroïque ni d'imbécile, mais l'éveil, qui au fil de cette soirée était venu se substituer à mon ennui, m'a laissé croire que de mes mains je pouvais saisir la vie et le monde tout entiers. Je me suis redonné à l'incendie, convaincu que contre le retard des pompiers, cette bêtise pouvait faire la différence.

Me voilà, en souvenir, au cœur de la fin d'un monde, ne respirant que par à-coups sous le col de mon chandail, tout mon corps courbé. Aucun cri n'émane plus du feu, mais provenant de l'autre extrémité du rez-de-chaussée, je crois entendre un rire, et vers le fond, délaissant mon bâton de marche, je m'élançai en toute hâte. J'y arrive, le temps de voir un homme au bras amputé sortir calmement par la porte de derrière, comme s'il n'allait que fumer une cigarette sur la terrasse. Entre lui et moi, dans la cuisine, reposent sur la table les bouteilles et la vaisselle d'un dernier souper ; et sur le sol, assis face à face, une femme et son époux. J'ai beau crier et gesticuler, au sol ils demeurent. Je les lève par leurs bras et, lourds, ils retombent. Comme s'ils étaient ensorcelés, chacun me sourit. Ils refusent de bouger, même qu'ils me tirent vers eux,

de leurs mains insistantes, s'agrippent à mes manches. Je comprends que j'ai eu tort d'entrer, qu'encore, ce qui se produit ici me dépasse. Je me surprends par la fermeté avec laquelle je me dégage des deux condamnés. Et ce n'est que dehors, après m'être enfui dans un sentier, après avoir vu derrière moi le couple se relever et se diriger dans leur salon en flammes, que par une fenêtre ouverte à l'étage j'entends l'enfant pleurer — et se taire sous l'écroulement du toit.

Je presse le pas pour ne pas croiser les pompiers. Pour éviter qu'ils me remarquent : je crains d'être blâmé. Devant moi, plus loin, quelqu'un d'autre avance, il ne se retourne pas pour contempler les flammes. Je reconnais de dos l'homme qui est passé par la maison avant moi, qui l'a quittée en suspect. Le voilà, fumant nonchalamment une cigarette.

Chère Nicole, je le prends en filature sans alerter quiconque : cet incendie est la première chose incompréhensible qui m'a été donné de vivre depuis l'église. Je soupçonne que ces deux événements sont liés, que l'assassin me ramènera à Urubu. Sa cigarette me fait penser qu'il n'en est pas une manifestation, mais peut-être son servant. À cette idée, une certaine jalousie vient se greffer à ma peur. Et le filant avec la résignation du prisonnier qui presse le pas vers l'échafaud, je le vois disparaître dans un parc.

Assis sur les tables, de tardifs fêtards fument leurs joints. Ils rient repus sous l'empire de leurs amitiés, et, dans l'herbe, adossés contre les murets de pierre, parfois se frôlent les mains. Comme est douce la lumière d'un lampadaire aux yeux plissés des saouls. L'homme scrute, balaie les quatre coins du parc ; contrairement à moi, il a un groupe à rejoindre. En direction de la fontaine au centre du parc, il va vers ceux qui le saluent.

Intimidé par leur nombre, je pense laisser tomber — mais sans que j'accélère ou qu'il ralentisse — je cligne des yeux : la distance entre lui et moi se réduit de plusieurs

mètres. Un deuxième clignement, elle se réduit davantage, et une troisième fois : à quelques pas de la fontaine, je lui fais face. Avec effroi, je le reconnais enfin. L'orphelin aux cigarettes, mon seul ami dans l'église, vieilli en quelques semaines, malmené par un avenir mauvais. Eux tous, autour de lui : je reconnais les orphelins qui se souviennent peut-être seulement de moi comme d'un figurant dans un vieux cauchemar. Ils me regardent avec animosité. Je ne comprends pas : sont-ils des fantômes, ont-ils échoué ici parce que plus rien ne vit d'où ils proviennent ? De son seul bras, mon ami me saisit et se joignent les mains des autres pour me plaquer contre le bord du bassin, me plonger la tête dans l'eau.

Mon cerveau n'enregistre pas la durée de l'immersion. Tous mes nerfs affolés dans l'impératif de sortir mon nez de l'eau. Ces orphelins devenus cruels : ils me laissent sans résistance remonter un peu, et à la seconde où je m'apprête à prendre une inspiration, ils s'unissent dans une douce mais profonde poussée. Mais enfin les passants semblent s'inquiéter de me voir noyé parmi eux. J'entends ce que je prends pour des protestations, et je sens une à une les mains m'asphyxiant être retirées, alors qu'une à une mes lumières s'éteignent ; et dans la noirceur grandissante je vois le bassin comme s'il n'avait plus de fond. Des profondeurs une créature indiscernable avance vers moi, quand enfin l'on m'arrache à l'eau. J'inspire en panique et m'essuie les yeux : plus personne ne m'encercle, je suis seul ; même le parc n'est plus. Ne reste qu'une flaque de boue où la fontaine était, au centre d'un chemin de terre battue longé par d'anciennes maisons.

Je suis en cette nuit à Westmount, je suis dans son insoupçonné village d'antan. Victime, à mon tour, d'un mésusage du temps. Pas encore d'immeubles, pas encore de tours bordant l'horizon. Dans les hauteurs, que des montées boisées dont je devine le relief à l'ombre qu'elles élèvent contre la clarté de la lune. Je m'y aventure. Bien que j'aie peur, je ne crie pas, je n'implore pas mon camarade de mettre fin à ses jeux. Par ses portes entrouvertes, ses débris épars et sa végétation, ce village, dont l'essor est

pourtant déjà promis, m'a l'air fantôme, et je crains d'alerter la faune de minuit — un hurlement confirme mes intuitions. J'évite les branches du bout des pieds, espérant n'en entendre aucune casser. Je ramasse l'une de ces branches ; particulièrement solide, contondante — elle s'apparente curieusement à mon bâton de marche perdu dans l'incendie. J'erre un moment, je jette parfois un coup d'œil dans les carreaux brisés.

Je me découvre orgueilleux : m'efforçant de ne pas laisser transparaître à ceux qui m'observent que cela me coûte de tolérer ce suspense. Ma soirée m'avait au départ été si douce. Et ce regret m'incite — cela paraît idiot — à profiter du mieux que je le peux d'être ailleurs qu'entre les boulevards, d'inspirer l'air de campagne. En me reposant contre une clôture, je vois, à quelques mètres, sortir d'une grange un animal qui ne devrait pas se rencontrer si loin des Rocheuses : un imposant grizzli qui avance vers moi. Feignant le calme alors que lui rugit, je dépose mon bâton, et me couche face contre sol, espérant échapper au conflit, qu'il se désintéresse de moi. Mes paupières closes, chatouillées par l'herbe, j'entends rire.

Tu sens la boucane, qu'on me dit.

Je vais t'appeler Boucane.

Et quand je me relève, après une longue hésitation, je suis à nouveau seul. Reprenant mes pas, je suppose qu'il doit y avoir une limite au sort. Je me résous, pour passer le temps, à enquêter sur ce village. Je fouille l'herbe et les lattes de bois rompues. Ici des cartouches de fusil ; là, coincée, une petite amulette taillée de bois, avec de la fourrure, comme une petite patte. Je passe les doigts sur le cadre de porte d'une cabane et décèle des balles incrustées. Une faux dont la lame, suspendue, creuse le côté d'une remise. Ailleurs, les traces de grandes griffes. Progressant ainsi de terrain en terrain, en ces lieux désertés, une certaine témérité s'installe, me protège — s'il ne s'agit pas plutôt d'une incapacité à assimiler des mystères trop immenses. Ici, le vent me frôle avec la

densité exacte que j'imagine être celle des fantômes ; mais je refuse de m'exposer transi.

Près d'un champ envahi d'herbes, mon cœur s'arrête : je me vois avancer avec mon bâton. Je vois la meute qui sourdement encercle mon double et la louve à trois pattes qui monte sur lui par surprise et rompt de ses crocs sa jugulaire. Et aussitôt je me tourne, juste à temps pour ficher le bâton dans la gueule d'une louve en plein saut. Par la force de sa mâchoire, elle me désarme, puis se métamorphose en homme sans aucune transition entre les formes, si ce n'est qu'au moment où il me frappe avec le bâton, il n'a pas encore retrouvé son visage. Il dit : au sol, Boucane ! Et je tombe. Boucane ! Boucane ! Une bande d'enfants se joint à lui. Je ne les vois pas très bien, protégeant ma tête de leurs coups de pied. Ils se relayent la branche d'arbre ; chacun leur tour, me battent le flanc. Te souviens-tu, chère Nicole, quand nous nous imaginions être victimes d'un voleur de ruelle, nous nous disions qu'il serait valable d'au moins essayer de le désarçonner ? Alors je crie à cette bande d'enfants : n'êtes-vous pas censés être en classe, n'êtes-vous pas censés être au lit ! Et je ris nerveusement de mon idiotie, puis je force ce rire à devenir plus fort pour les défier ; eux ne rient plus.

Plus aucun bruit, mais je sens encore leur présence autour de moi. Face contre sol, j'entrouvre l'œil, et je vois que leurs ombres se sont allongées, qu'ils ont repris leur âge adulte. Mais quand l'attente devient intenable, mes nerfs prêts à rompre, j'ai cette pulsion irréfléchie de me lever d'un bond, et je m'élance ; ils se volatilisent avant que je les atteigne. Mes yeux embrouillés voient enfin une lumière dans ce village, là-bas. Curieux malgré moi ; je boite et gémis vers elle, maintenant sans arme, inutile. Non loin d'une chapelle, voilà la lueur, celle d'une torche. J'approche d'une maison en chantier, à peine entamée, mais dont l'étendue sera impressionnante. Et je devine aussitôt dans quel lieu je suis : cette maison sera celle que je verrai brûler des siècles plus tard. Celle que j'ai vue. Elle est entourée par les orphelins, plus nombreux encore que dans l'église. Une sorte d'illusion me les montre à la fois adultes et enfants, leurs

visages masqués et découverts. Leurs masques, faits d'écorce, m'effraient ; je me concentre sur les traits. Une femme porte une torche, s'apprête à l'utiliser. Car au centre des fondations, une part du bois destiné à la construction a été usurpé pour former un bûcher, et à son sommet, ligoté, l'homme que j'ai voulu sauver de l'incendie, seul sans son épouse. Comme si les orphelins m'attendaient, la femme ne penche la torche vers la base du bûcher que quand j'entre, amorphe et étourdi, dans leur cercle. Le vacarme de l'ignition rompt leur silence solennel.

L'homme est revenu à lui, il ne sourit plus. Et je me rends compte que, sous cet air sévère, j'ai déjà vu cette personne. Un ministre ayant fait les nouvelles pour avoir facilité une levée de restrictions quant à l'exploitation d'eaux protégées, ultime geste d'une carrière de corruption. Il se consume ici, aux origines de sa propriété familiale, celle que de riches colons, ses illustres ancêtres, ont fait bâtir en espérant s'enrichir davantage, prospérer sur un nouveau territoire. Je baisse les yeux, vois la haine dans les yeux des orphelins, vois le blâme qu'ils portent aux hommes de ce genre. Et en périphérie de la zone éclairée, j'aperçois son épouse fondre en larmes, recroquevillée. L'orpheline qui portait la torche brise le cercle et lui tend son bébé. Ses cris se tempèrent. Surprise, comme moi, de le voir sain et sauf. Et en pointant le ministre en feu, l'orpheline met en garde la mère quant à ce que l'enfant décidera de faire de l'héritage du ministre : s'il suit l'exemple de son père, il connaîtra le même destin.

Je m'assois sur l'herbe rougie et contemple la lueur, hypnotisé par les flammes. Des mains mettent une couverture autour de mes épaules, et dès lors je ne sens plus les contusions de mon corps, que la chaleur. Machinalement, je jette une brindille dans le brasier. Boucane, Boucane.

Dans le silence, tu m'as manqué, chère Nicole, j'aurais aimé que tu sois là. J'ai patienté jusqu'au départ des autres, jusqu'à l'étouffement des braises. Laisse à nouveau à moi-même, sous le ciel d'un village fantôme que l'aube transmutait du noir au gris. Usant de ma couverture comme linceul, j'ai monté le monticule et récolté ce

qui restait du ministre, ses os. Dans les environs du chantier, j'ai déniché une pelle ; j'ai enterré les morceaux près d'un arbre, c'est-à-dire sous la voûte d'un saule que je trouvais particulièrement beau, auquel je reconnaissais des airs de sépulture. Dans la cave d'une maison proche, j'ai découvert un fond de scotch. J'en ai versé sur la terre fraîchement retournée, mais brusquement, j'ai relevé la bouteille. Interrompu par le souvenir de mes parents. C'était pour s'opposer à des hommes comme ce ministre qu'ils étaient devenus avocats.

Voilà que je rendais hommage à un homme qu'ils auraient détesté, qu'ils détestaient sans doute. Que tes parents détestent. Toi, chère Nicole, toujours impliquée dans chaque cause, toujours à l'heure, tu as toujours su vivre à la hauteur de ceux qui t'ont élevée. Alors que moi, je me laisse paresseusement supporter par un legs que je ne mérite pas, honorant d'un peu de scotch la tombe d'un salaud plutôt que celles de mon père, de ma mère. J'ai bu ce qui restait d'une traite. Et puis je me suis couché sur la terre au-dessus du ministre, souhaitant prendre sa place, son repos. J'ai pleuré longtemps. À bout de forces, j'ai eu l'impression qu'on en avait fini de moi, que je pouvais à mon tour disposer. Pour ne plus rien faire, je suis entré et sorti à répétition de la chapelle voisine, j'ai ouvert et refermé sa porte, jusqu'à en sécher mes larmes, jusqu'à ce qu'une transition se fasse, jusqu'à ce que son dehors devienne celui du parc. À ma dernière tentative, en refermant la porte, j'ai entrevu, sur le chemin de terre battue, un monstre de broussailles et d'écorces.

Mais rouvrant la porte, il n'y avait devant moi qu'un parc empli de tardifs fêtards, leurs cidres et leurs bières ; je n'avais plus qu'à rentrer chez moi. La porte de mon logement était entrouverte ; d'un écart assez large pour que je m'y glisse sans faire de bruit. La raison disait d'appeler du secours avant d'entrer ; ma soirée me faisait plutôt dire à quoi bon maintenant. Toutes les lumières étaient allumées, même celles dont les ampoules étaient depuis longtemps brûlées. Tous les vêtements sales, qui étaient au sol à mon départ, lavés et pliés ; la vaisselle accumulée depuis plusieurs jours, brossée et

déjà séchée. L'aspirateur avait été passé et les lattes du plancher, cirées — tout était plus en ordre que je l'avais laissé, tout était plus propre qu'il ne l'avait jamais été. Et une soupe mijotait sur le feu. La patte de ma table de salon réparée, les livres qui la soutenaient, reclassés, et sur la table, mes cartes et papiers d'identité éparpillés avec mon nom raturé, remplacé, Boucane était-il écrit, Boucane dès maintenant. Je me suis senti sale. J'ai réveillé mes voisins en jetant tout par terre, puis, parmi le désordre, je me suis rendormi bien avant eux, et j'ai dormi des jours.

Je suis devenu de plus en plus hanté par ce qui était là, déjà et toujours, mais que je ne voyais pas, que personne d'autre ne voyait. Je me suis remis à entendre une rumeur, un bruissement. À voir des spectres d'animaux dans les quartiers, renards et castors se pourchassant, orignaux et bisons égarés courant dans les rues sans jamais se faire frapper, voilà ce que j'ai vu. Animaux que je connaissais, animaux que je ne connaissais pas, quantité d'ossements sous les pavés, ossements griffés et fracturés par le plomb et l'acier. Au pied du mont Royal, des millénaires d'*Haudenosaunee*, de ceux que l'on dit Iroquois, dont les terres ont été souillées par l'asphalte ; millénaires de fantômes devant lesquels je courbe l'échine et baisse ma tête. Je suis passé par le quartier Ville-Marie qui a vu naître ma mère ; j'ai vu ma grand-mère dans la maison où elle a vécu et où elle est morte le cœur brisé. Je l'ai vue à sa fenêtre fatiguée d'attendre une fille et une époque qui ne reviendront pas.

Car comme l'église, l'obscur sorcellerie du village est restée en moi. Dans mon logement, des courants d'air nient l'été. Dans mes miroirs, d'inquiétants reflets, fragiles comme des toiles d'araignée, disparaissent aussitôt que mon attention les croise, que mes yeux tentent de les capturer. En me lavant les mains, j'évite de lever la tête vers le miroir de ma salle de bain, car ma vision périphérique me laisse deviner que mes lèvres bougent, et je ne veux pas lire ce que mes lèvres y écrivent. Je suis habité. Mes nuits courtes et saccadées. D'une progression en dents-de-scie, elles échouent à évaporer la pression de mes jours. Parfois, me réveillant subitement, je sens le poids d'un autre sur

mon matelas, une chaleur contre mon épiderme. En tendant ma main fatiguée, je ne trouve que du vide et du froid – mais je sais qu’il y a eu *quelque chose* là. Je suis visité. Je regarde rituellement sous et derrière mes meubles, sous mon divan, sous mon lit ; de mon lit dans le noir j’inspecte mon placard ; et les rares fois où il est bel et bien vide, je m’y précipite, m’y cache. Je deviens le monstre du placard, guettant de l’oreille le moindre bruit, attendant le prochain incendie.

UNE MEILLEURE MAISON

Depuis nos retrouvailles en août, où tu m'as quitté dans la détresse d'être hanté, je ressasse, comme envoutée, les souvenirs de ton église, de ton village. Plus les semaines passaient, plus vifs me venaient-ils en rêve. Plus angoissée Élise devenait-elle de me voir chaque nuit somnambule. Tes souvenirs, Boucane, je les ai vécus à tes côtés jusqu'à en oublier ton véritable nom.

Et après que nous nous soyons séparés, chère Nicole, ma propre insomnie s'est atténuée. Ma mémoire n'a plus pesé de tout son poids sur ma nuque, et mes transes passagères me traversaient et me laissaient moins torturé qu'avant, me procuraient davantage de paix. Ainsi, m'est venue cette intuition étrange : tout ce qu'Urubu m'a permis de vivre et de voir, tout cela a été permis pour que mes récits arrivent ultimement à tes oreilles. Je crois, en te disant cela, ne pas faire fausse route, et que, par tes gestes, tu me donneras raison.

Tu ne m'as pas seulement transmis ta hantise, Boucane, tu as aussi rétabli ma capacité d'émerveillement. Elle était là encore quand j'ai décidé de devenir intervenante, mais les études, les heures de stage difficiles, puis les quarts de nuit à la maison de transition l'ont enfouie quelque part. Elle a été supplantée par une empathie douloureuse, l'émerveillement étouffé par l'indéniable misère des gens. Tes récits m'ont troublée, mais ce trouble différent a été pour moi, d'une certaine manière, une nourriture bonne.

Grâce à toi, j'ai enfin retrouvé l'innocence fascinée de ces veillées de mon enfance, où, en famille, au chaud sous le manteau de ma mère, là-bas dans notre maison de campagne, la nuit tombait. J'entendais monter, derrière la voix forte de notre conteur attiré, le vent secouant la cime des sapins, les troncs tout autour, immenses, les branches, englobantes. Et dehors, quand je suivais ma mère cueillir du bois, mes yeux dans l'obscurité semblaient s'ouvrir pour la première fois. Devant mes pupilles dilatées se réveillaient les peurs ancestrales, car le vent trahissait le mouvement d'étrangers. Des visages se formaient dans le feuillage des grands arbres, rictus de gobelins et têtes de géants ; des silhouettes changeantes au gré du vent — et toujours cette ombre dans le coin de mon œil qui faisait sursauter tout mon regard.

L'innocence fascinée de ces bravades enfantines pour jeter de nouvelles bûches dans la gueule du foyer, pour pouvoir admirer la spirale de feu en découdre avec les parois de sa prison. Un combat qu'elle gagnait à chaque ronde, par lequel elle réchauffait de courage les récits de notre grand-père ; ceux-là mêmes, folkloriques, qui m'éblouissaient. Parfois, un vacarme d'apocalypse survenait, quand les plaques de

neige se fendaient et glissaient sur la surface du toit cathédrale de notre chalet. Et si le Diable était venu cogner à la porte pour danser, cela n'aurait pas rompu avec le ton de ces douces souvenirs de réveillons enchantés qui nous éclaboussaient chaque fois qu'une autre bûche était jetée dans le foyer. Les paupières basses et les flammes hautes, minuit sonne, et même si mes parents se demandaient si les contes allaient suffire à m'endormir malgré ma peur du noir, je redécouvrais bien blottie ce sommeil vrai qui émane de la nature en ses plus bas degrés, tout juste avant que les légendes familiales reviennent me bercer en rêve.

De la même étoffe, tes récits. Tes visions qui se sont avérées être comme tu les avais déjà comprises : des présages. Les premières lueurs d'un feu à venir, et il brûle maintenant. Boucane, Boucane. Je suis contente de te voir aujourd'hui, le sais-tu ? Laisse-moi te dire ces derniers temps comme je les ai vécus ; j'ai manqué d'énergie pour les vivre plus longtemps. Sais-tu comme j'apprécie la sécurité d'une énième marche avec toi, sais-tu comme j'apprécie ce répit qu'elle me promet. Ainsi les légendes de mon enfance sont devenues réalité ; nous n'avons jamais que la compagnie des autres pour faire face à ce qui nous dépasse.

Au tout début de septembre. Où étais-tu parti cette fois-ci, Boucane ? Dans quel lieu secret t'aurais-je trouvé ? Élise et moi revenions de l'épicerie au moment du « premier jour », comme tous le qualifient entre eux. Le jour du premier phénomène inexplicable dont la majorité a pu être témoin ; mais nous savons, toi et moi, que ce jour-là n'était ni le premier ni le déclenchement, mais une conséquence. Il ne peut être dit le « premier » qu'en cela que Montréal, enfin, s'est sentie regardée.

C'était en rétrospective peu événementiel, mais d'une très grande beauté. Un ciel si clair. Les lignes électriques longeant la rue, les corniches et les rambardes n'avaient d'abord comme visite que leurs pigeons. Puis, d'un bruit semblable à l'averse, des milliers d'ailes. Entre les lampadaires, entre Élise et moi, passaient des mésanges, des cardinaux, des geais bleus. Partout atterrisaient les parulines azurées,

les bécasseaux, les merles et les pics à tête rouge. De familles menacées qui resurgissaient ici par centaines, qui gonflaient le ciel, entremêlées : les pluviers avec les pies-grièches, les faucons pèlerins avec les grives, dans l'oubli de leurs bannières. Certains avaient même déjà au bec quelque brindille, prêts à établir de nouveaux nids. Ils sont tombés sur nous avec tant d'éclat que la transition entre leur absence et leur apparition ne s'est pas imprimée dans ma mémoire. Par la même brutalité, il y avait la cacophonie de leurs vols, de leurs chants rassemblés, et soudainement, tout oiseau perché sur les capots, les escaliers et les clôtures : leur silence. Chacun d'eux venu assister au spectacle qui ne tarderait pas à commencer.

Je voyais toutes ces espèces d'oiseaux, celles dont ma mère m'a tendrement transmis les noms au cours de vacances passées, et je n'avais en tête que le vautour, qui pourtant ne s'est pas montré. Pas encore, attendant sans doute le moment juste. Pour l'heure, les automobilistes s'arrêtaient estomaqués en bordure de la chaussée et éteignaient leurs radios. Il était dès lors inutile d'écouter les nouvelles, puisque rien n'était plus important que ce qui s'attisait devant nous dans les rues ; les plus avertis des experts s'admettraient fascinés. Il était l'heure d'écouter, un moment, ce silence.

Mais Élise et moi, il nous fallait bien rentrer avec nos sacs d'épicerie ; et pareillement, les voitures, les passants, un à un se sont remis en marche, et par-ci par-là venait la sonnerie des téléphones. Je t'ai moi-même appelé, mais tu ne répondais pas, et aux coins de rues, je t'ai cherché du regard.

C'est en route vers notre appartement que s'est produit le second miracle : comme si l'insectarium avait éclaté, s'ébruitaient les criquets, les cigales et les grillons, s'entassaient les sauterelles. Une mosaïque de papillons et de libellules se déployait en mille couleurs. L'on pouvait voir se mêler à eux quelques-uns des oiseaux, ayant brisé leur inertie pour gober une mouche, un moustique. Alors que j'insérais ma clé dans la serrure, un monarque s'est posé sur ma phalange. Ouvrant doucement la porte, je ne l'ai pas chassé.

Cependant, je savais d'intuition que tous ces petits soldats ailés n'étaient que la face visible de l'invasion des insectes. Car, déjà infiltrées dans cette ville depuis des siècles, les colonies de fourmis charpentières recevaient maintenant le renfort de reines nombreuses, et bientôt, avant que la plupart des citoyens se rendent compte de la gravité du ravinement, l'ossature des logements se mettrait aléatoirement à céder, les adresses effacées sous l'engrais des copeaux de bois.

Élise et moi, muettes et en pleurs — sans savoir précisément pourquoi nous pleurions, comme si un deuil commençait —, avons préparé notre repas. Les maisons n'étaient plus étanches. En entrant, d'autres insectes volants se sont joints au papillon, quelques oiseaux. Je trouvais déjà cela inutile de résister, et pour aérer l'appartement, j'ai ouvert grand les fenêtres, enlevé les moustiquaires. En m'arrêtant une seconde devant elles, j'ai cru voir à l'horizon le clocher de ton église. Sans doute n'aurai-je pas eu le même sang-froid sans ce que j'ai puisé dans tes récits. Car j'entendais derrière le bruit des bêtes une commotion chez mes voisins ; nul doute qu'ils n'ont pas eu le même réflexe, ils s'époumonaient à maintenir stables les arêtes du château de cartes que devenait leur propriété. Élise et moi sommes sorties sur notre balcon comme si de rien n'était, et j'ai été tout de même surprise de voir que ce qui se perchait autour, et les écureuils, regardaient nos assiettes sans les attaquer. J'ai pris la main d'Élise pour l'inciter à rester calme et ainsi, peut-être, conserver ce respect. Et ne la laissant qu'un instant se familiariser seule avec ces nouvelles petites présences, je suis allée sortir au hasard quelques boîtes de notre garde-manger.

Les heures ont passé sur le balcon. Sont venus le vent et le noir, mais nous n'avons pas eu le temps de rentrer et d'allumer les lumières que débutait la première d'une longue série de pannes d'électricité. Les lignes et les piliers fléchissant sous les grands vents, et martelés d'éclairs. Dans la noirceur des prochaines nuits, où Montréal effrayée recevrait chez elle parfois la chauve-souris, parfois le fantôme.

Je me demande, chère Nicole, s'il y a quelque part, dans un lieu reclus, dans un coin inconnu d'un vieux pays, un registre tenu par une main immortelle, un archiviste dont le savoir est aussi colossal qu'il est secret. Parmi tous les conduits insoupçonnés que l'on découvre enfin au monde, j'en imagine un par lequel il serait possible de prendre le pouls de l'humanité entière et de voir défiler tout ce qu'elle a d'histoire ; rapatrier ainsi l'ensemble de ses souvenirs de villes assiégées, enterrées et déterrées ; voir l'humanité maintes fois conquise et maintes fois conquérante, dans le mutisme millénaire de la nature qui récolte les braises de ses guerres. Maintenant, cette main immortelle retranscrit tes paroles, celles des prémices d'un siège pour une première fois livré à l'humain par une autre armée que la sienne. Une offensive qui rompt le silence monastique du dehors. Car longtemps ses forêts ont été rasées pour ériger nos bastions, car longtemps ses minerais ont nourri les canons servant à abattre nos remparts, souillant la terre de nos ruines.

Nos pays de ruines, la panse pleine de maléfices. Juste après notre dernière rencontre, dans un moment de faiblesse, je me suis lâchement résolu à me cloîtrer de nouveau, en grève de marche, puisque je trouvais les rues étrangères, mauvaises, et je craignais ce qu'à nouveau je pourrais y apercevoir. Assis sur le bois franc de mon salon, pour ne pas rien faire, je méditais. Je tentais de cerner par la pensée ces forces inconnues qui semblaient se rire de moi. J'espérais trouver de la magie en moi, me sentir à niveau, apte à négocier sur la même fréquence que mes bourreaux orphelins. Ces efforts me faisaient glisser vers un grand vide, me ramenaient aussitôt à mon propre corps, à mon angoisse. Pour ne pas m'étioler, j'ai bien dû ressortir, reprendre la marche.

Sache, chère Nicole, que cet été m'a fait éprouver en permanence une immense culpabilité. Celle d'avoir toute ma vie durant eu connaissance des coups dont la nature écopait, celle de n'avoir jamais rien fait pour les amortir, celle d'en avoir moi-même asséné quelques-uns. J'aimerais croire que je supporte cette culpabilité sans qu'elle m'appartienne, qu'elle n'est pas la mienne. Je la porte sans être prêt à véritablement l'endosser. Elle n'en est que plus lourde. J'ai de la misère à me regarder en face. C'est sans doute pour cela que l'on m'a imposé la vue de mon père pour compléter mes tourments.

C'était peut-être une semaine, deux, avant le premier jour. Je passais dans le parc Baldwin, espérant te trouver chez toi. Soudain, un sentiment de chute dans mon torse, c'était comme si j'allais m'évanouir au moment où j'ai aperçu mon père. Il était plus jeune ; j'ai su qu'il avait mon âge, car tes parents avaient raison, il me ressemblait tel un double. Tes parents étaient là avec lui, jeunes aussi. Mon père, parmi ses amis de l'époque où il était militant. De nombreux amis, comme je n'en ai jamais eu. Et j'ai gardé mes distances, ne sachant pas si j'étais devant son fantôme, comme toi et le braconnier, ou si quelque chose d'autre avait pris sa forme.

Cet été m'aura fait savoir à quel point petit je suis et pour cela, ce n'était pas la moindre des façons de me montrer comment j'aurais pu être et ne serai pas. Il parlait comme je ne sais pas parler, riait comme je ne sais pas rire. Au sein de son groupe, il se mélangeait avec un naturel inusité et je jalousais à la fois son appartenance et ses amis pour qui il n'était jamais mort. Mon père, il avait la joie qui maintenant me fuyait. Je remarquais la force de ses bras quand il serrait et relâchait les épaules des siens, ses mains puissantes qui aisément me briseraient, me défigureraient.

Je les ai suivis jusqu'à l'avenue, me suis assis à la table d'à côté ; à quoi bon éviter qu'il me voie, il n'allait pas me regarder. Je buvais à son rythme, beaucoup, choisissant chaque fois ce qu'il choisissait, ce que j'aurais choisi sans lui. Ils débattaient sur la suite, sur quelles mesures prendre pour faire avancer leurs luttes, et mon père

mentionnait, au passage, l'idée de devenir avocat. Les autres se sont tus, craignant de perdre de vue leur camarade. Il n'en serait rien. Et j'ai eu un serrement de cœur quand, pour mettre fin au silence, on a trinqué en l'honneur de l'une de ses amies, car ils étaient réunis pour sa fête. Je me suis rappelé que moi aussi, c'était mon anniversaire. Plus tard, mon téléphone n'a vibré qu'une seule fois, chère Nicole, et j'aurais dû te répondre, demander ton aide. Les paupières chargées, j'ai pensé que j'aurais bien aimé me joindre à leur table. À travers une larme passagère, j'ai croisé les yeux de la fêtée, qui m'a jeté un coup d'œil en souriant.

Et je me suis senti ivre, en colère.

Enfin il est tard, enfin ils se sont levés. J'ai subi la vue de leurs accolades, de leurs mains chaleureusement empoignées. On a dit au revoir à mon père, on l'a appelé par le prénom qu'il m'a légué. Et dans la direction qu'il a prise seul, je l'ai suivi. Il sifflait, avançait sans jamais se retourner. Dans son ombre, je le détestais. Je détestais avant toute chose sa prétention, ma tête ayant été remplie de présages de morts et de fins des temps, il avait tort, toute sa vie ne servirait à rien. Il a coupé par le chemin de fer ; il se dirigeait de toute évidence vers mon logement, vers notre maison familiale. Mon œil mauvais, fixé sur sa nuque. Qu'importe si j'accélérais, il m'ignorait — jusqu'à ce que j'arrive à distance de bras, jusqu'à ce qu'il puisse sentir derrière lui l'odeur de la boucane sur mes vêtements. Il s'est arrêté, sa cheville a pivoté, un mot est monté à sa gorge ; mais il n'a pas eu le temps de le prononcer que je l'ai saisi par derrière et me suis jeté avec lui contre le sol. Un bruit mat a résonné. Sa tête contre le rail.

Hésitant, j'ai passé la main derrière son crâne. Sur mes doigts, ma paume, dans le sang noirci par la lumière de la lune, j'ai vu Urubu et Urubu m'a vu. Moi, incrédule, là à vouloir m'éveiller, mais je ne dormais pas, et le cadavre à mes pieds était réel. Ne sachant que faire, m'est venu malgré moi le souhait de voir mon père brûler, disparaître, et avant même que je m'avise de la violence de ce souhait, Urubu me l'a accordé. Une ignition spontanée se fait à ses pieds ; rapidement, le sacrifié a presque été recouvert

du feu de son immolation. Mais je me suis mis à paniquer quand la brûlure a menacé le visage de mon père, ce visage identique au mien, et, pris d'un instinct de survie, j'ai tendu les mains pour le préserver. Ce visage s'est décollé comme une toile, et sans penser, je me le suis mis comme l'on porte un masque. Sans plus pouvoir l'enlever. Je me suis senti dégriser, abattu par une immense tristesse. Des vautours se posaient sur les lignes électriques. Je n'ai pas traîné pour voir, avec eux, se consumer ce qui restait de mon père, de mon double. En allant me coucher, tenant à peine sur mes jambes, je me suis lavé la face devant le miroir, sans plus la trouver complètement mienne. Et la nuit, j'ai revu en rêve ces rares fois où j'étais malade et que ma mère réussissait à libérer sa journée. Je n'ai rêvé que de ma mère, qui me manquait terriblement.

Les jours qui ont suivi ont été suspicieusement calmes ; cependant, j'ai fait une découverte. Le matin, ce visage paternel devient pâte molle, changeable. Je place mes paumes sur mes joues et j'étire horizontalement mes traits, en laissant échapper des gémissements de souffrance. Comme une sorte d'ostéopathe, je disloque mes pommettes, déforme mes arcades, tire la langue, me dévisage ; et de matin en matin, j'éprouve de plus en plus de difficulté à retrouver mon apparence initiale. Quand je sors l'après-midi, mes voisins, ou les quelques autres connaissances que je croise ne me reconnaissent plus, et je résiste à leur faire entendre ma voix, à causer leur confusion. Ces légères métamorphoses, compulsives, je ne me les explique pas, mais elles me réconfortent, me font sentir comme ceux qui taillent le bois, ceux qui modèlent l'argile. Je me plais d'abord à ne plus me voir, à ne plus reconnaître aucun trait de famille. Or, je suis très vite forcé d'admettre que je ne mènerai plus jamais d'autre vie, je resterai Boucane. J'ai beau fondre ma peau et la souffler comme du verre, je n'arriverai plus jamais à me quitter, à absolument me transfigurer. J'essuie des défaites répétées en me mentant sur l'étendue de mon nouveau talent. Je me mets à quatre pattes sur les carreaux de ma salle de bain, et j'essaie très fort de me relever chimpanzé, canidé ou félin ; d'être un pelage sans nom. Je ne vivrai jamais deux fois l'église. Je me relève

dans ma peau ; il est inévitable en découvrant sa puissance d'aussitôt rencontrer sa limite.

Comme un enfant enjambe un vieux jouet dont il s'est tanné, j'ai cessé de modifier mes traits chaque fois que je buvais mon café. Et de matin en matin, ils ont d'eux-mêmes retrouvé leur forme initiale, celle d'avant la rencontre avec mon père. L'on a recommencé à me saluer, de loin, pendant mes promenades. Mon reflet, comme il est, ne me dérange plus, si bien qu'il ne fait plus écran à ma culpabilité. Je l'ai volontairement accueillie dans mon torse. C'était, comme il se devait, devant mon miroir, et quand je suis sorti de ma salle de bain, un visiteur m'attendait dans mon salon. Narquois, il me tend le bâton de marche que j'ai égaré. Mon ami orphelin, dépêché chez moi pour me transmettre un message : Urubu veut reprendre le jeu.

Ainsi que les étoiles tracent le chemin des navigateurs, les oiseaux avaient été les guides des espèces mammifères, parmi elles les orignaux et les bisons, qui dans la première semaine sont arrivées par vagues, comme si elles étaient nées du sol, obstruant les ponts et les routes, resserrant l'étau. Qu'elles croissent, se multiplient, et remplissent la Terre. Bien que l'instinct premier de nombreuses familles et citoyens a été la fuite, ceux qui ont tardé l'ont trouvée de moins en moins aisée. Je l'ai su d'un ami mécanicien : les égouts ont recraché sous les châssis ce qu'ils avaient contenu de rongeurs, les petites dents partout sont allées chercher les circuits électriques. Dangereux de s'entêter à démarrer : survenait vite une odeur de plastique brûlé et la fumée obstruait le pare-brise.

Cette semaine-là, je me suis réveillée avec le soulagement de ne plus connaître de lieux où l'on m'attendait, un horaire déblayé, une trêve de comptes à rendre. Je me suis réveillée avec l'énergie pour faire beaucoup plus que j'avais fait jusqu'alors. C'était de savoir que je pouvais agir pour atténuer notre sort, c'était de savoir que personne ne me le demandait, ni ne le saurait si je m'effaçais. Tes mots, Boucane, les mots du braconnier — et de tous ceux qui n'ont pas eu l'occasion de raconter —, traversaient mon corps à son éveil. Ces mises en garde qui m'habitaient, qui pouvaient être transmises avant qu'il n'ait plus d'oreilles pour les entendre. Nul doute que ce matin-là, Montréal se levait avec méfiance et appréhension, nul doute qu'elle risquait de rejoindre les mauvais rangs. Je me suis levée avec la ferme intention de rencontrer amis et connaissances pour m'assurer qu'ils ne manqueraient de rien dans les jours à venir, et pour trouver à qui demander de l'aide au nom de celui ou celle qui n'aurait pas assez.

Il fallait écrire pour que tous me lisent dans ces derniers intervalles où étaient encore accessibles les médias sociaux. Il fallait sortir pour parler de l'urgence d'accueillir, d'encaisser le retour de la faune, de la flore ; la nécessité de ne plus riposter, de ne plus vouloir contrôler. Ainsi j'espérais donner le premier coup avant qu'un nombre inévitable de personnes soient convaincues autrement, cherchent plutôt à se braquer. Et j'ai trouvé une compréhension insoupçonnée au sein des maisons de transition où j'ai longtemps travaillé, là où les résidents étaient avides de piétiner sans regret une époque mourante qui les avait laissés de côté. Ces dissidents heureux que le siècle fasse table rase ; heureux d'avoir la possibilité de jouer un rôle collectif dans l'ouverture des frontières de la ville. Élise est partie de son côté, pour faire de même, avant que les rues ne soient plus sûres pour une personne seule. Élise qui, comme moi, a demandé à ceux qu'elle rencontrait de rencontrer encore, d'offrir à d'autres le même soutien, dans les balbutiements d'une communauté nouvelle. À tout cela, je n'aurais peut-être pas su prendre part, si ce n'était de ce qui t'a été donné de voir sous la nef d'une église désuète.

Au coin de la rue Franchère et de l'avenue Mont-Royal, il y a une parcelle de terrain plus sauvage, très petite, que cela soit parce qu'un bâtiment y a été démoli ou qu'il n'y a pas encore été construit. Une parcelle de vivaces et de pieds carrés d'herbe à vendre comme toutes les autres. Je venais de reconduire en sûreté des amies et j'entamais l'avenue seule alors que j'aurais dû m'assurer d'être à mon tour reconduite. Car partout se terraient les carnassiers, les prédateurs de petit chemin et les humains fourbes. Sans groupe on ne pouvait plus miser que sur le sang-froid de sa posture pour les dissuader de quitter leurs cachettes. Et bien que les maisonnées avoisinantes n'étaient pas toutes désertées, la méfiance partagée limitait les chances de secours. Je me suis sentie rassurée en apercevant les quelques cervidés qui broutaient là, sur ce petit carré de terre indomptée. J'aurais aimé me joindre à eux et me contenter de peu. Mais régnait dans les cours arrière de ce quartier le cougar. Surgissant de plein saut au-dessus de la clôture d'un terrain voisin, le félin a pris le plus jeune parmi les ruminants et a fait fuir le reste. Sa mâchoire enserrée sur le cou de la bête jusqu'à ce qu'elle

s'éteigne suffoquée. Je n'ai pas été choquée de voir se manifester l'ordre naturel. Je n'ai été que reconnaissante de ne pas avoir été la proie. Comme hypnotisée, figée, je l'ai observé alors qu'il apaisait sa faim. Il a levé sa gueule rougie vers moi qui tentais un pas en arrière, a croisé mes yeux sans broncher, m'accordant passage sur son territoire. Ainsi j'ai pris Franchère en gardant toujours une distance respectable de lui et de son repas, quand, d'un tir raté, une balle est venue traverser ses hanches, une autre son épaule. Un quidam tremblait d'adrénaline de l'autre côté de l'avenue. Il a relevé son fusil pour tenter une troisième fois d'abattre. Il n'aurait pas touché la même cible.

Je m'interpose d'abord dans sa ligne de mire, sans bien réfléchir. Il ne comprend pas. Il s'élançait vers la gauche, vers la droite, pour retrouver une aire libre pour le tir. À chacun de ses pas, je fais barrage. Il gueule, il approche avec colère pour me dégager physiquement du chemin. Je recule, un peu trop : en roulant sur le sol, la bête affolée me lacère le mollet du bout de ses griffes, va juste assez creux pour me faire sauter plus près de l'homme. Il crie après moi, tend la main pour me tirer hors du chemin. Il m'est tout aussi effrayant que le cougar. L'anxiété engourdit mes pensées. Et engagée par mon geste, au lieu de me résigner, je me précipite contre le flanc de l'animal courroucé, à la fois pour le couvrir et contraindre ses mouvements. La bête est jeune, n'est pas encore de pleine taille. Elle se débat, mais je dois l'enserrer de toutes mes forces pour pouvoir lui offrir mon corps comme bouclier, m'efforçant du coude de ne donner aucun jeu à sa mâchoire. Ne pouvant savoir si elle comprend mes intentions, je suis chanceuse que ses pattes soient blessées, que sa seule valide soit maintenue par moi sous son propre poids. L'homme me menace de son canon. J'ai la tête tournée vers les yeux vides du cerf mort et je me demande ce que j'essaie d'accomplir. Les gestes lancés dans le feu de l'action n'ont derrière eux aucune certitude.

L'homme finit par reculer, la peur de l'animal le fait hésiter. Je sens les muscles du félin se tordre sous mon ventre et j'ai l'impression d'être couchée sur une mine. Nous ne sommes plus seuls dans son rayon d'action. Qu'ils nous aient vus dehors de

loin, qu'ils nous aient vus de leurs fenêtres, certains se sont approchés pour assister à la scène, pour jouer dans cette scène.

Voici les médiateurs, et ceux qui, témoins, raconteront. À leur arrivée, j'ai l'impression que la force du nombre s'oppose à moi. J'entends le père dont les enfants sont terrorisés par le cougar et je me sens mal que ceux-ci ne puissent plus s'amuser dehors insouciant. Le père qui, lui aussi, aurait voulu une arme, me somme de déguerpir. Je ne réplique pas, tout occupée à calmer le cougar en chuchotant. Et puis j'entends un avertissement, non pas dirigé vers moi, mais contre ceux qui souhaitent tuer, car les histoires comme celles du braconnier courent maintenant les rues, nombreux sont ceux qui constatent à leurs dépens que les règles ont changé. Celui-là avait entendu parler d'un Rosemontois se démenant avec des pelles et des ciseaux autour de sa maison de la Cité-Jardin. Il souhaitait contenir l'envahissement de jeunes arbres et fougères venus défigurer le portrait de sa cour toute ordonnée. Il est devenu le premier propriétaire du quartier à perdre l'abri de ses murs, fléchis par le poids des vignes et des branches. Et cet autre avait vu un conducteur accélérer dans un essaim de corbeaux, les oiseaux se gavant des kiosques abandonnés d'un marché de rue. Par malice ou pour effrayer, il en a frappé quelques-uns ; en revanche, des dizaines sont descendus obstruer et fendre son pare-brise de leurs corps, le faisant dérapier et éclater sa voiture contre un muret de briques.

Hors de mon champ de vision, un homme a rejoint notre attroupement, je l'entends constater les dégâts : de toute manière, le mal est fait, dit-il, regardez comme Nicole est imbibée du sang du monstre, il n'en a plus pour longtemps. Cessez de vous battre, ces grands félins venus des montagnes n'attaquent que très rarement les humains, même sur leur propre territoire, et celui-ci particulièrement, car il ne risque plus de se relever. Le tireur se propose donc de l'achever. Et l'homme lui répond non, la bête n'a rien à faire de sa miséricorde, laissez-la : et tu mens, tu veux seulement la tuer pour porter le trophée, avoir vaincu le plus féroce parmi les prédateurs. Le père secoue la

tête, met sa main sur l'épaule du tireur déconcerté par l'injure, et ils quittent ensemble en maugréant que les gens ont perdu la raison : qu'ils se fassent tous manger s'ils y tiennent tant. Les quelques témoins qui ont pris mon parti s'approchent prudemment et tendent les bras : vite, n'hésite pas, viens-t'en. Et je me redresse précipitamment en poussant sur la bête pour ne pas prendre de chance. Je me fais emmener à une distance sûre par les autres. Elle grogne, se démène contre le sol, mais elle y est clouée, ne peut plus se lever que pour tituber.

Je ne sais pas si j'ai servi à quoi que ce soit ou si, en fin de compte, il serait en effet mieux de l'achever plutôt que de la laisser mourir dans les herbes. Quelqu'un propose sans conviction d'essayer de contacter un ami vétérinaire ; cependant il doute qu'il y ait un lieu où on soignerait, où on laisserait lentement guérir le prédateur. Et s'il survit, comme les autres créatures, sans doute va-t-il se venger. Stupéfaite, mes yeux trouvent le visage de cet homme qui parle avec tant d'autorité, et il me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il va rester auprès de lui, qu'il va s'en occuper. Il tourne son regard vers les quelques témoins et leur demande de me raccompagner chez moi. Les autres sont rassurés d'être, grâce à lui, déresponsabilisés et se dispersent. Ceux qui viennent avec moi sont soulagés qu'on leur ait dit quoi faire, comment agir. Bien que superficielle, la blessure de ma jambe est cuisante, j'ai besoin d'être épaulée. Il faut bien rentrer, désinfecter la plaie, expliquer à Élise paniquée, inquiétée déjà par mon retard, d'où vient tout ce sang sur mes vêtements, lui annoncer que j'ai été sauvée par un revenant. Descendant Franchère, je regarde une dernière fois derrière, l'animal. L'homme agenouillé devant lui, c'est le braconnier qu'elle et moi avons rencontré en voyage. Au contact de sa main, je vois le cougar se relever en bâillant, comme si aucune balle ne l'avait jamais touché. L'homme ne cesse de me sourire. Puis, pendant un instant, le cougar l'éclipse entièrement par son corps musclé ; le braconnier n'est plus là quand l'animal reprend la traque.

Prendre la ville, lui faire perdre son équilibre ; la retourner contre elle-même et ouvrir ses frontières : Urubu aurait pu le faire seul, avec splendeur. Mais il lui importe de pouvoir compter quelques humains dans son camp, les savoir capables de joindre leur volonté à la sienne. Et il corrompt ses instruments d'un peu de sa puissance, prête à être dépensée selon un dessein de purification.

Nous étions l'aube du premier jour. L'orphelin marche devant moi, préfère les ruelles lorsqu'il le peut, me soustrait progressivement aux passants. Et lorsqu'il est nécessaire de suivre la rue pour continuer, dans l'incertitude face à la suite, j'ai ce scrupule superstitieux d'éviter de mettre le pied sur une ligne de trottoir. Ayant surpris mon geste, l'orphelin s'assure de poser le sien sur chaque ligne. Le pas affecté qu'il emploie d'abord devient un saut ; il prend son élan et atterrit rythmiquement, avec éclat, entre les dalles. Sur la piste cyclable, Élise s'avance vers nous. Elle me voit et cesse de pédaler ; l'orphelin balaie l'air d'une main : Élise tourne aussitôt sa tête et dévie, elle ne me connaît plus. Je l'appelle, elle ne se retourne pas. Et à contrecœur, je rattrape l'orphelin qui a emprunté la prochaine ruelle. Il semble bien me mener dans une direction précise, mais nous oscillons entre détours et raccourcis, selon sa fantaisie ou sa manigance – et je devine que, contrairement à ce que j'espérais, nous n'allons pas retrouver Urubu.

Il réussit encore à me perdre. Nous échouons dans un quartier industriel que je ne connais pas, derrière une usine. Des cheminées tout autour, une fumée abreuve les nuages de pluie qui se formaient déjà, opacifie le ciel là où il était encore clair. Sous ce

smog, comme par ironie, l'orphelin sort une cigarette de sa poche et la met dans sa bouche. Il saisit brusquement ma main et la tient ouverte, baisse sa tête pour y frotter le bout de sa cigarette. Comme une allumette, contre ma paume, elle s'enflamme. Alors qu'il inspire avec précipitation la fumée, je fixe ma main, hagard. Deux ou trois bouffées plus tard, l'orphelin me sourit, s'assure d'avoir mon attention. Il fait courir sa cigarette contre le grillage de la haute clôture ceignant l'usine, jetant la cendre de l'autre côté. Il répète le mouvement jusqu'à ce que je me mette à l'imiter. Je passe ma main sur la grille. À mon contact, le fer se chauffe à blanc, il fond. L'orphelin hoche la tête en signe d'approbation, m'invite à traverser. En écartant le treillis pour nous frayer un passage, la manche de ma chemise prend feu — elle est rescapée par un opportun début d'averse.

Le long du mur de l'usine, mon guide descend un escalier de ciment, donnant sur le sous-sol. Il s'accoude contre une porte à la fenêtre complètement souillée et lui assène trois lourds coups de pied. Après une ou deux minutes, un employé de maintien, vêtu d'une combinaison de travail, en sort avec du fil de fer, sans nous voir. L'orphelin rattrape la porte juste avant qu'elle se referme. Nous nous introduisons dans le bâtiment alors que l'homme s'accroupit pour réparer la clôture.

J'ai parlé de volonté. L'alliage de ma volonté à celle d'Urubu, voilà la source de ce pouvoir duquel je suis investi, par lequel les orphelins mettent à genoux ceux qui sont contraires aux réclamations de la créature. Je suis laissé seul dans le souterrain d'une usine, mon compagnon disparu, retourné à son devoir, à son propre rôle dans ce qui commence maintenant. Pour que l'humanité cesse de vicier la Terre, il faut usurper son autorité, il faut déclencher sa crise. Je souhaite voir les assises de l'usine rompre sous mes pieds, et le béton rompt. Des fissures, je souhaite voir remonter la terre fertile, et les grondements du sol s'intensifient. Je souhaite voir mon bâton de marche revivre et prendre racine, faire semence, ici : il bourgeonne, offre les fruits d'espèces nombreuses, je les répands dans les crevasses. La tuyauterie au plafond rouille selon

mon désir, laisse bientôt s'échapper l'eau qui gavera la végétation nouvelle. Que l'usine au-dessus fasse ombrage, qu'importe, ce qui pousse ici poussera dans le noir, à l'heure juste ses branches trouveront leur soleil à la crevée des toits.

Il était impossible d'avoir par soi-même une vue d'ensemble des événements, tant chacun était obnubilé par les manifestations précises dont il était témoin, incapable d'en faire sens individuellement. Il fallait partager pour comprendre. L'accès aux réseaux de communication électronique était si intermittent — la plupart du temps impossible ; les installations vandalisées et parasitées par les éléments —, il nous fallait trouver d'autres formes de réseaux. Il fallait chacun, en respect des animaux, reprendre les rues et s'y rencontrer. Un filet social nouveau et commun s'est déployé, de jour en jour tissé par ceux et celles qui ont eu la force de s'adapter, pour ceux et celles qui avaient besoin d'aide et savaient dépister le meilleur de l'humanité.

Il était beau de voir les épiceries locales qui ont fermé leurs caisses et ouvert leurs portes, là où d'autres, sans s'allier, restaient dans la croyance de pouvoir faire fructifier leurs profits. Je ne regrette que l'effroi qui les a paralysés quand nous les avons pillés jusqu'au dernier, dans le but seul de ne plus rien garder pour soi.

Il était beau de voir les astucieuses, les astucieux prendre parole ; les bricoleuses, les bricoleurs, de bouche à oreille, partager leurs sciences pour soulager, réparer, laver, fabriquer, substituer et repenser le nécessaire. Je ne serais pas là, personne ne serait là, s'il n'y avait pas eu ces quelques visionnaires qui ont aussitôt encouragé leurs camarades à reprendre leurs masques, car dans l'arrivée massive d'animaux, ils ont su prévenir la transmission de leurs maladies. Élise insiste : personne ne serait là, si je n'avais pas d'abord rassemblé ces gens, mais je crois que tous choisissaient d'eux-mêmes leur parti. Alors que sur les collines des parcs nous distribuions les tissus, les

aiguilles et les fils, que sur la pelouse nous animions ces ateliers de confection de masques artisanaux, certains convois de fuyards s'organisaient encore, qui allaient parfois tous mourir par la contagion d'une unique morsure.

Bien sûr, cela ne pouvait pas éternellement rester entre eux et nous. Le Parlement a simulé des délibérations, puis a réagi simplement. La loi martiale a été déclarée ; la ville dorénavant occupée par des forces tout autres. Le silence lacéré par les lames des hélicoptères. La chair animale déchirée par les armes qui souhaitaient une dernière fois contrôler leur expansion. En vérité, le contraire se produisait. Et la violence leur était retournée. Une pléthore de maléfices frappait aléatoirement ceux qui tuaient ; plus l'armée accumulait les trophées de bonne chasse, plus cher devait-elle les payer. Cette guerre-ci ne pouvait être vaincue. Aucune trêve ne serait accordée à ceux qui la mènent selon les mêmes habitudes qui ont contribué à la causer.

Quelque temps après leur arrivée, j'ai été surprise de remarquer que certains soldats, par instinct, contournaient les ordres de leurs supérieurs, faisant semblant de livrer bataille à la faune par crainte qu'elle les ensorcelle. Ils visaient en direction de quelque taureau, quelque cerf, pour la forme, puis tiraient expressément à côté. Comme s'ils ne se rendaient pas compte qu'ils avaient manqué, ils visaient une autre bête, répétaient leur manège. Or, sous la pression d'un sergent qui n'était plus dupe, l'un d'eux a été forcé d'abattre un loup : à l'instant où l'animal s'écroulait, l'homme s'est courbé en grognant et a chargé son supérieur. L'agrippant par les épaules, il a mordu son cou ; ses canines humaines ont suffi à faire couler le sang. Cette fois, ses camarades effrayés n'ont pas eu le luxe d'hésiter en mettant leur cible en joue. Touché au flanc, le soldat a fui en glapissant. La nuit venue, je l'ai vu patrouiller désormais avec les carnassiers. Mais quand l'on entendait un loup lointain hurler, lui ne pouvait répondre à l'appel que par une longue plainte gutturale, impuissante et infiniment triste.

Et d'autres maléfices encore trouvaient ses anciens frères d'armes marchant seuls. Il suffisait d'être distrait une fraction de seconde pour ne plus voir personne où il y

avait l'instant d'auparavant une silhouette. Les quelques qui resurgissaient étaient délirants ; ils semaient la peur dans leur régiment en ne parlant plus que d'obscurs villages fantômes où était tenu le sabbat des sorciers.

Rien ici ne leur aura réussi, même pas la nécessité de nous garder contrôlés, isolés dans la décrépitude de nos logements, nous tasser du chemin pour laisser libre cours à leur hécatombe. Le terrain, la situation, étaient tellement houleux et glissants que l'armée s'est vite gardée de déranger même la population humaine, familière, car les bêtes s'interposaient soudainement, en menaçant ou en attaquant à leur tour. Comme les grands criminels, elles protégeaient, avaient besoin de leurs otages. Ainsi faiblissait la morale, et tant d'hommes auraient sans doute déserté s'ils n'étaient pas comme nous tous déjà prisonniers. Les coups de feu se sont raréfiés. Et dans l'attente d'idées nouvelles, l'armée est tombée dans la complaisance, ne servant plus qu'à s'assurer que les ressources nécessaires soient acheminées au peuple, pour que tous soient correctement nourris, hydratés et médicamentés. Malgré cet apaisement, le fait que je puisse progressivement dialoguer avec eux, je n'ai pas su retrouver le sentiment de sécurité que j'avais, enfant, près des militaires, tant s'enlaidissaient les témoignages de femmes, de personnes racisées, depuis leur présence dans la ville.

La véritable sécurité, nous la trouvions à échanger, à parler entre nous, assis par centaines, par milliers, à l'intersection de Beaubien et de Christophe-Colomb, d'Ontario et de Valois, de Sherbrooke et de McGill College. Les nuits plus froides : une masse de gens pointillée de feux de camp. Et ceux qui restaient prudents, sédentaires et au chaud, chez eux ou dans des refuges, étaient visités, pris en compte. Parmi les citoyens, se propageait avec une fascination renouvelée le récit de ton séjour dans l'église ; j'ai été surprise du nombre croissant de gens qui venaient l'écouter de ma bouche ; surtout surprise de l'entendre revenir à mes oreilles altéré. Le peuple s'appropriait tes mots, Boucane, les augmentait de péripéties, remplaçait celles que tu as réellement vécues. Cet exercice les aidait à trouver leur clé personnelle à l'énigme

ambiante. Pour certains, tu n'es pas devenu colonie d'abeilles, mais de fourmis. Pour d'autres, Boucane n'est pas un homme, elle est une femme. Mais toutes variations, malgré les hypothèses informelles qui circulent, conservent avec respect l'inaltérable mystère de la présence ; de celle qu'ils acceptent comme étant à la source de toutes ces épreuves — quelque part entre la bienveillance et la malveillance.

Pour avoir été celle qui a d'abord relayé ce savoir, mais surtout, me dirait Élise, pour avoir été l'une des premières, le lendemain du premier jour, à m'activer, j'ai eu à m'admettre que l'on me regardait différemment des autres, avec déférence, comme par allégeance, même au sein de regroupements autonomes auprès desquels je ne faisais à priori que diplomatie pour les intérêts des miens. Cette réalisation m'a fait éprouver des sentiments contraires, une fierté mitigée par la peur, une émotion vite émoussée par l'immense fatigue de m'en être, des semaines durant, trop mis sur les épaules. Si je ralentissais mon activité, pareil on venait me solliciter. Mais j'avais tant besoin de repos... Ultimement, de ce piédestal, je n'ai pas voulu.

Car ce n'était pas moi, mais mes amis qui avaient su comment trouver le matériel nécessaire — les chandelles, les couvertures, les outils, le bois — pour accommoder les nôtres. Ce n'était pas moi, mais mes amis qui avaient eu les connaissances pour réellement s'adapter. Des mycologues, par exemple, avaient appris aux ventres vides ce qui était comestible parmi les champignons qui poussaient à une vitesse fulgurante sur les sols et parois de la ville.

Et moi, j'avais tant besoin de repos. Un après-midi, une altercation puérile a éclaté entre certains de nos confrères et des militaires hors service. C'était peu, à vrai dire, mais c'en était assez. Je les ai regardés s'abrutir sans dire un mot, laissant à d'autres le devoir de désamorcer le conflit. De toute manière, un ami m'a interpellée. Je savais qu'un envoyé du Parlement était arrivé en ville ce jour-là ; ce que j'apprenais maintenant, c'est qu'il me cherchait, insistait pour me rencontrer.

Non, Boucane, je ne pouvais plus. Je me suis éclipsée dans les rues qu'on avait cédées à la faune. Ayant trouvé la rue Marie-Anne étonnamment tranquille, je l'ai parcourue la tête baissée, m'efforçant de ne plus penser ni m'arrêter, dans l'espoir de réprimer une énième attaque de panique. Me rendant compte, le pied dans le parc Jeanne-Mance, tapissé de couleurs d'automne, que j'avais atteint la fin de la route, j'ai relevé les yeux. De là, de là, il m'a semblé que le mont Royal était plus beau, plus haut. Il me révélait son secret. Je veux dire : le mont véritable s'est dévoilé à moi, démesuré, comme si de colline il était devenu montagne.

Pareil à toi, Boucane, j'ai dernièrement beaucoup vécu. Contrairement à toi pourtant, je n'ai pas eu cette chance d'être transporté dans un lieu impossible — d'être ailleurs. Malgré l'épuisement de mon corps, je craignais de revenir plus tard, et que le charme ait été rompu. Me souciant à peine du fait que j'avançais maintenant vers un lieu réellement devenu sauvage, sans humain qui m'entendrait crier, j'ai entamé l'ascension. Or, dans les sentiers connus — pour m'y être maintes fois promenée avec toi —, je n'ai croisé que très peu de faune. Elle semblait me fuir. Cela seulement a réussi à m'inquiéter, puisque j'avais cette impression d'être traquée ; c'était comme si cette faune plutôt m'abandonnait, me laissait être mangée par un animal plus fort qu'eux — comme si c'était lui qu'elle fuyait. Mon inquiétude est devenue angoisse quand, pour poursuivre la montée, j'ai eu à quitter les sentiers communs, mais que cela s'élevait encore, en escarpements labyrinthiques, une forêt alpine sans plus de fin visible. Et à la lisière de ce dédale, je l'ai enfin aperçu, mon prédateur, le cougar miraculé, ayant eu la chance de croître vers l'âge adulte. Non, dans ce lieu sauvage, je n'avais pas à me soucier des prédateurs, puisque veillait sur moi l'apex, le plus funeste d'entre eux. Il m'a ouvert la voie, m'a guidée jusqu'au sommet caché du mont Royal. Les arbres se sont faits plus rares, cédaient la place au ciel. Derrière l'un des derniers bosquets, le félin s'est soustrait à ma vue, me laissant seule pour ce qu'il restait de mètres à grimper. Cependant, j'avais déjà beaucoup donné avant d'entrer en ce lieu, puis beaucoup donné pour avancer au même rythme qu'un fauve hors des sentiers. Bien

qu'atteignant les derniers mètres d'altitude, si près du but, j'ai eu à m'arrêter. Oui, j'allais m'efforcer de continuer, mais j'ai senti que la ville s'ouvrait, lointaine et pesante, sa vue dégagée. J'ai senti mon dos être attiré par le vide. Écroulée contre le roc, chanceuse de ne pas avoir roulé plus près de son bord, j'ai pu contempler Montréal. Ici et là entamée par le fleuve, je l'ai trouvée belle sous sa canopée majestueuse et impossible, parcourue d'arbres et de troupeaux, pleine de vie dans sa ruine. Sur ma main qui me cachait du soleil est venue se poser une abeille. Elle s'est aventurée quelques instants sur ma peau, puis s'en est allée, je l'ai suivie des yeux jusqu'au-dessus du rocher qu'il me restait à escalader pour atteindre le sommet de la montagne. Venant de là-haut, j'entendais un bourdonnement. Je me suis résolue à grimper la paroi du rocher, et plus je montais, plus je sentais que l'on me portait.

Là-haut, des milliers d'ailes — abeilles, libellules, papillons, scarabées — embaument l'air. M'écorchent la peau. Prudente à chaque pas, j'attends qu'elles se dispersent avant de poser ma semelle au sol. Et tout au centre du tourbillon, je le vois. Assis, les jambes croisées comme en méditation, parmi ses sentinelles. Un monstre de broussailles et d'écorce, le front ceint d'une couronne tels des bois de cerf. Ses yeux s'ouvrent, comme deux lucioles — se fixent sur moi. Je maîtrise ma peur. Lentement, dans le grincement de sa ramure, Urubu se lève. Colossal. Il écarte ses bras, ils prennent de l'expansion. La créature se déploie en un immense vautour. Un battement d'ailes : les légions d'insectes reculent, forment un bouclier autour d'Urubu et moi. Me voilà comme dans l'œil du cyclone, ne sachant pas ce qui est attendu de moi. Le vautour s'incline. Par un signe de son bec, il me donne permission d'approcher. Avec le peu de forces qu'il me reste, trop peu pour hésiter, je me rends à lui. Il m'ouvre l'une de ses ailes. Je tends une main tremblante, la passe sous ses plumes, éprouve sa chaleur. Urubu referme son aile. Et prenant congé de mes travaux, hissée contre son flanc, je m'assoupis.

Je hante la maison d'un banquier. Devant moi, celui-ci cherche ses enfants. Les trouver ici prend du temps, puisque la maison est grande, les pièces nombreuses. Qui plus est, il est difficile de bien voir, puisque l'électricité est coupée, puisque pour ne rien laisser entrer du dehors, le banquier a barricadé ses fenêtres. Il me remarque, pointe vers moi un doigt accusateur : qui es-tu, qu'as-tu fait de mes enfants ? Boucane, monsieur. Rien du tout, monsieur : mais avez-vous pensé à regarder dans votre sous-sol ? Le banquier esquisse un pas de recul, pensif. Il hoche la tête, je traverse avec lui le rez-de-chaussée jusqu'à l'escalier. Une lueur provient d'en bas. Le banquier descend trop vite les vieilles marches, les néons d'un plafonnier mystérieusement allumé l'aveuglent une fois rendu. Il sent l'odeur d'humidité, de sueur, entend le vrombissement de machines à coudre. Sa vision s'adapte à la lumière : il discerne enfin ses jumeaux le dos courbé sur leur table de travail. Leurs cernes sous des paupières mi-closes, leurs mains tremblantes sur le textile. Le banquier crie, les secoue, mais les petits travailleurs ne peuvent se permettre de prendre une pause. Alors, il tire brusquement vers lui les câbles traînant sur le ciment : tout s'éteint, la lumière. Sa vision s'adapte à la noirceur : le sous-sol est vide. Devant moi, un banquier cherche ses enfants. Nous entrons en collision lorsqu'il ressort de son bureau. Toi, as-tu vu mes enfants ? Non, monsieur : mais avez-vous pensé à regarder dans leur chambre ? Le banquier, d'abord étonné par l'idée, laisse échapper un rire de soulagement, amusé de ne pas avoir considéré quelque chose d'aussi évident. Il me suit jusqu'à l'étage, je lui ouvre la porte de la chambre : ses enfants sont bel et bien encore au lit. Avant de redescendre, il se penche vers le premier pour corriger sa couverture, embrasser son front — son front brûlant. De

l'autre côté de la chambre, le banquier entend tousser. L'autre garçon s'est réveillé, d'une voix faible, demande son père. Un instant, mon chéri, ton frère est fiévreux, je dois m'occuper de lui. Il essaie de redresser ce dernier, mais bien qu'il respire, rien ne le réveille, rien ne le réveillera. Le banquier se rue sur moi, essaie de me tasser du chambranle, m'ordonne d'aller chercher du secours, me demande ce qui afflige ses enfants. Ils doivent avoir été nourris de toxines, il doit y avoir des déchets enfouis sous les champs. Je saisis le banquier et le retourne : deux lits froids, il n'y a plus rien sous les couvertures. Dans mes bras, un banquier abattu me demande si j'ai vu ses enfants. As-tu pensé à regarder sur le toit ? J'aide un banquier à avancer jusqu'au toit-terrasse de son manoir. Leurs pieds sur le garde-fou, deux jumeaux devenus adolescents nous font dos ; ils se tiennent la main. Leur père les supplie, ne sautez pas, ne sautez pas. Et ses fils lui répondent : il ne reste plus rien, tu as tout pris pour toi. Leur père s'écroule, son regard voilé de larmes. Deux rires cristallins interrompent ses sanglots, ils proviennent d'en bas. Le père rebrousse chemin, est pris en embuscade par les embrassades de ses enfants. Où étais-tu papa, pourquoi es-tu triste papa ? En les serrant fort, il se jure qu'un jour il les méritera. Il se jure, dans l'espoir que cette crise prenne fin, de ne plus salir la Terre de son argent. Je suis laissé seul sur le toit. Et après avoir été témoin de tant de choses, je constate qu'il est encore possible de me surprendre : à l'horizon, je vois le mont Royal comme je ne l'ai jamais vu, je vois le ciel rompu par son sommet caché.

Trop tard. Lorsque tu entames l'ascension, la porte s'est déjà refermée. Je me réveille étendue sur les dalles du belvédère Kondiaronk, donnant sur les gratte-ciels réclamés par le lierre. Combien de temps s'est écoulé, je ne le saurai pas. Le soleil est haut dans le ciel, là où plus tôt la montagne l'aurait occulté, le soleil est doux sur ma peau. Quelques instants encore de transe, les sillons du plus paisible sommeil. Les rêves que j'ai faits. La fatalité de l'éveil les émiette en ma mémoire, mais préserve leur parfum. Je te vois approcher, Boucane, tu as suivi jusqu'ici le grand escalier. Tu m'as l'air changé. Nos regards se croisent. Je vois dans ton léger sourire la consolation de me retrouver, je vois dans tes yeux la déception de ne retrouver que moi. Tu traverses le belvédère, tu t'assois sur la balustrade, tournes la tête vers les Montérégiennes. De ta main, tu balaies mollement l'air ; rien ne se passe, la matière a ravalé ses secrets. Cela est sans importance. Ils ne servaient qu'à t'engager dans un combat. Ils ne servaient qu'à te sortir du désœuvrement, à motiver ton action. Non, tu n'auras pas eu la communion que tu espérais avec Urubu. Mais grâce à lui, tu auras trouvé forme.

La fin de la partie. Il n'y aura pas d'autre ronde. Nous redescendons du versant. Entre les murs et les arbres de Montréal, nous rencontrons ; nous sommes encore nombreux à nous voir pour la première fois, nous sommes contents d'être encore là. Il n'y aura pas d'autre chance. Nous dictons ensemble les termes du cessez-le-feu. Cette entente, nous n'en sommes pas les auteurs, son évidence s'est imposée. Nous accusons les coupables. Nous encaissons le blâme. Nous avons chacun rencontré nos fantômes, nous les avons conjurés ensemble. Nos deuils ont été confondus et nous avons poussé un même cri. Certains d'entre nous avaient oublié ce que c'était d'avoir mal. Il a été bon de retrouver notre vulnérabilité. Elle est une meilleure maison que l'orgueil. Nous décidons de ne pas reconstruire ; nous construisons différemment. Logeons différemment. Cela implique parfois de détruire encore. Nous n'usons pas du marteau en vain.

Que la poussière ratisse les mètres, qu'à cela ne tienne, nous accueillons la pluie. Elle fait tomber le rideau sur nos chimères. Mais une brèche est laissée. À travers elle, nous arpenterons à jamais le relief merveilleux de Montréal. Le territoire prend l'habitude de nous murmurer ses secrets, lie son avenir au nôtre, car la corruption du fruit présage la corruption de l'arbre. Dorénavant, oiseaux, reptiles et mammifères mêlent leurs empreintes aux nôtres sur les chemins, ils se nourrissent aux mêmes sources que nous. À chaque année, nous fêtons notre union, honorons les morts qu'elle a engendrés. Il est essentiel de commémorer nos tourments pour ne pas oublier les erreurs qui les ont entraînés. Au terme de nos deuils, un carnaval est inauguré. Il symbolise l'héritage d'Urubu. Une fête en tant que nouveau socle de notre ville. Son

engrais. Un baptême renouvelé, notre archéologie. Une fête qui marque chacune des années que nous avons rescapées du précipice, il durera des jours et des jours, son règne ne cèdera qu'après une longue bataille à celui des mois froids.

Nous deviendrons de vieux animaux, nos portées seront prospères. Ce carnaval sera une machine curieuse, il prendra chaque année ampleur, nourri par la continuité de nos apprentissages. Le voilà qui commence. Les rues muettes ; soudain, un bourdonnement. Des notes d'harmonica. Les voitures sont mises en panne, les horloges sont arrêtées. Chaque quartier éteint ses lumières, sous les étoiles maîtrise ses feux — chaque quartier habite le carnaval selon sa propre texture ; mais souvent ils débordent, et les processions se croisent, costumées dans le même esprit, portées par les mêmes joies. L'île est balayée par les bourrasques de noceurs, par dizaines de milliers, de labyrinthiques sillons de couleurs étincelantes. Nous marchons avec les chiens errants, nous accueillons dans notre flanc les troupeaux. Temps de récolte : notre fièvre est soutenue par les légumes et les noix que nous avons partout plantés. Nous esquissons les merveilles à venir, nous tapissons les parois de notre ville de peinture, partageons pigments, pinceaux et matériaux, ici et là laissons des collages parfumés d'encens. Notre inspiration bousculée par les danses : tel un bal sous l'abri des feuillages, nous faisons tant de pirouettes sans nous essouffler — mais par moments, un coin de rue se calme, nous formons un cercle ; au centre certains comédiens, performeurs ou poètes, dégênés par une gorgée de whiskey canadien, nous présentent ce qu'ils ont fébrilement préparé pendant de nombreux mois. D'autres les écoutent distraitement, taillant au couteau de poche des figurines dans les retailles de bois laissées par les ouvriers. Car nous comptons d'autres artistes encore : les boîtes à outils renversées sur le sol, nous rénovons ce qui est devenu désuet pour ceux qui n'ont nulle part où loger. Cela n'est pas un travail, cela est une culture : puisse-t-elle ne jamais s'étioler.

Il y a quelque chose de diffus dans l'air, nous essayons de donner forme à cette émotion. Nos cordes vocales ne sont plus les nôtres : elles sont tendues en un chant

souverain. Du creux des poumons, une chaleur dans nos gorges. Le privilège d'une lune éclatante : nous enfilons nos masques d'écorce, nous retournons la peinture contre nos traits. Nous crispions nos mains telles des griffes, nous sommes les monstres qui terrorisent les rues. Un essaim sonore de grognements. Nous courons comme des bêtes, déchirons nos manteaux au ras de l'asphalte, déboulons en corps-à-corps les collines, trébuchons enivrés dans la boue. Dans les escarpements, nous jouons à cache-cache avec les orphelins. Mille instantanés de vies : en tournant à vive allure les mains dans les mains, nous voyons défiler du coin de l'œil tant de silhouettes endiablées ; et les lanternes et les chars allégoriques ; nous en oublions nos noms, et la spirale nous prend dans son vertige. Mais il y a quelque chose là semé dans le sol qui nous rappelle épisodiquement où nous sommes, qui nous sommes. Un havre subsiste au cœur de l'exaltation. Restaurée à l'essentiel, Saint-Eusèbe-de-Verceil. Sous la nef, la lueur des chandeliers, les *Variations fantômes*. Quelques carnavaliers repus s'installent avec leurs jeux de dames. Alors qu'ils avancent la première pièce blanche, des yeux s'ouvrent dans les ombres, des mains curieuses surgissent par derrière les colonnes, des museaux invisibles reniflent les joueurs, méfiants.

Ailleurs encore. Je travaille de mes mains. J'amasse le bois mort, je hache, je scie, je creuse, je plante. De mon bois je fais des pieux pour ma clôture, des tuteurs pour mon jardin, des poutres pour ma cabane, des murs, des paliers, je me chauffe du feu de mon bois. La fatigue, le soir venu. Mes paumes calleuses léchées par la vapeur du poêle, mon corps avachi, le soir venu. Au lendemain. L'arche de mes pieds suit la courbe de la Terre ; je marche et grimpe le relief de la Terre. Je m'arrête là où rompent les tendons de mes jambes, et j'amasse le bois mort... De toutes parts, il y a beaucoup à aimer. Quand en vient le temps, je milite. Autrement, je cultive mon ascèse. Mes pensées, je ne les connais pas. Elles brûlent avec la graisse. Mais le soir venu, le foyer, les flammes font glisser le regard, sans complètement fermer les paupières. Des images viennent, une allure de souvenirs, ceux d'une communauté nouvelle, qui veille sur ma ville lors de mes absences, qui aime chaque fois me retrouver le temps d'un carnaval.

Je deviendrai un vieil animal, je n'oublierai jamais les lieux de mon enfance. M'arrive ce bête incident d'entrer de nuit par un chemin inhabituel dans le parc Baldwin, chef-lieu de pique-niques passés. Je m'y faufile entre deux distractions. Baldwin, mais je ne le reconnais pas. Baldwin, mais vaste à présent : les muscles de mes jambes redécouvrent le nivellement de ses sentiers, sillages de lampadaires vierges de mes pas — et au loin encore sa lisière s'étend. Le parc Baldwin, cela pourrait bien l'être, mais ainsi muet, en attente de la première neige, il m'est plus franc que les souvenirs gisant dans son herbe. Un vent montant. Et de tous côtés, le vide obscur entre les arbres : un ruban noir en tension. Un bruissement diffus. Indéchiffrable. Je l'entends comme une forêt — inutile à déchiffrer. S'infuse en moi ce lieu en dessous de la pensée.

Lieu qui pourrait bien être Hanoï, lieu qui pourrait être Yellowknife, lieu qui entre par les poumons et y demeure dans l'instant précédant les mots. Surgit un signe de vie, un rappel : à travers le feuillage, j'entrevois le petit carré jaune de ta fenêtre de l'autre côté de la rue, fenêtre de l'appartement où tu m'invites à souper. Mais entre ici et là, la distance n'existe plus. Ce lieu pourrait bien être là aussi, il pourrait bien être dans la vapeur des tisanes sur votre table, les mains d'Élise et toi l'une dans l'autre autour des tasses ; ce lieu pourrait bien être là autour de cette table, y durer tout l'hiver. Nous nous taisions pour mieux l'accueillir. Notre parole en hibernation en marge d'une Montréal sans frontières, près de ta fenêtre où du coin de l'œil je me vois encore de nuit marcher sans histoire dans n'importe quel parc, n'importe quelle montagne. Sur le ventre du géant, bercé par la respiration d'un dieu endormi.

PASSAGES SECRETS

(essai)

PRÉAMBULE

Si la foi chrétienne de mon enfance avait été préservée du doute, si pour moi elle n'était pas devenue que le motif de frayeurs distraites, je ferais comme ces ermites qui, retirés au creux d'un vallon toscan, au recul d'une falaise irlandaise, s'abîment en prières pour le salut de la Terre. Je disparaîtrais en communion avec la nature, qui est pour eux la plus belle des brumes, et derrière elle se cache le visage de la divinité. Ma foi s'en est allée, mais dans des moments de calme, offerts par la générosité imprévue d'un sentier en forêt, d'un belvédère en montagne, où mes sens peuvent empiéter sur mes pensées, je connais cette impression d'une brume recelant une insaisissable merveille.

Une impression de mystère me revient, mais qui est chaque fois inattendue. Je ne sais pas par quel expédient la provoquer ; j'ai intérêt à le découvrir, puisqu'elle suscite chez moi une douce euphorie. Je sais cependant, lorsque cette impression survient d'elle-même, comment la perdre : il suffit de me mettre à y réfléchir ; de tenter de m'expliquer cet état ou d'élucider le mystère qui semble l'occasionner.

Je n'y manque jamais, et l'apaisement ne dure ainsi que très peu de temps. Le mystère, qui me semble d'abord timidement atteignable, retrouve en un clin d'œil son opacité totale. Le charme se rompt, comme en certaines nuits où je me découvre dans un rêve et que la plus infime tentative d'y intervenir me réveille.

Bien que j'aie maintes fois tenté de prolonger le saisissement de ces éclats sensibles dans la volonté de deviner ce « quelque chose qu'ils semblaient contenir et dérober à la fois¹ », je soupçonne maintenant que mes échecs répétés n'étaient pas dus aux limites de ma concentration, mais à une tendance à négliger la matière au profit de l'esprit. Un mauvais pli culturel m'aura détourné du contentement, trouvant naïf de

¹ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Le Livre de Poche, 1992, p. 226.

croire que les points d'orgue que je perçois parfois du milieu naturel ne sont soutenus que par leur propre vitalité.

Ce phénomène ne doit pas être bien différent de l'expérience religieuse, où le fidèle stupéfait se sent touché par sa divinité, mais je me suis trop tôt départi de la religion qui m'aurait fourni le cadre pour comprendre ma propre expérience. Il est peu probable que je devienne bientôt un ermite empli de ferveur, mais cela ne m'empêche pas moins de rencontrer l'indicible. Sans le secours de la religion, la lecture d'œuvres littéraires est venue baliser mon questionnement. Elle m'a offert les mots pour mieux le penser, le déployer, jusqu'à le muer en préoccupation écologique.

Les diverses sections de cet essai se veulent à l'image de mes expériences de connivence avec le milieu naturel. Elles explorent des médiations littéraires et philosophiques de l'environnement. Bien que fragmentaires, elles se répondent, rebondissent l'une sur l'autre, dans la volonté d'esquisser un imaginaire ontologique qui, d'une part, inviterait au dialogue entre les formes du vivant, et d'autre part, cultiverait une disposition affective écologique. Les sujets qu'elles couvrent ne sont pas entièrement méconnus, ils ont été pour moi, à leur découverte, comme des passages secrets : des brèches insoupçonnées dans la vision dualiste du monde dont j'ai héritée ; au travers desquelles pouvaient se rencontrer l'humain et l'animal, la culture et la nature.

LE CAS DE PROUST

Il m'est évident que, sans les qualités évocatrices de mes lectures, je n'aurais jamais su comment laisser mes sens me guider durablement vers une disponibilité à mon environnement. Je m'étais mis à supposer que cette dernière nécessitait un relâchement des facultés de l'esprit au profit de celles des sens. Or, alors même que les

représentations littéraires jouent avec ces facultés, elles semblent pouvoir mener le lectorat vers une attention semblable. Ce qui importe, est-ce alors seulement le relâchement, de l'esprit comme des sens, sans discriminer ?

En lisant, notre langage et notre imaginaire se laissent contaminer par les mots et les conceptions des autres, ce qui équivaldrait peut-être à une *mise à disposition* de soi : « une situation d'art [...] impose un retranchement, une passivité, des reculs de la volonté auxquels il faut faire droit². » Il y a de ces moments littéraires où l'on retrouve un véritable génie du lieu, avec une intensité non moindre que celle éprouvée lors de promenades en nature. Ils m'ont permis de garder le toucher du monde en des périodes où je sentais en perdre l'accès, faute d'en avoir proprement mémorisé le mot de passe.

J'ai reconnu mon expérience dans les promenades du narrateur contemplatif d'*À la recherche du temps perdu*. Ce personnage qui souhaite, déjà en pleine jeunesse, devenir écrivain célèbre, et qui souffre de ne pas trouver ses premiers essais bien prometteurs. Rien ne s'écrit. Il échoue à trouver même un sujet. La sérendipité aura voulu que ce soit au travers d'impressions semblables aux miennes qu'il puisse enfin découvrir un embrayeur pour sa créativité.

Quand, « par une sorte d'inhibition devant la douleur, [son] esprit s'arrêt[e] entièrement de penser³ » à son avenir littéraire, le personnage devient en contrecoup davantage attentif à ce qu'il perçoit sensoriellement. Il ne suffit soudainement que d'« un reflet de soleil sur une pierre » ou de « l'odeur d'un chemin » pour le happer par le « plaisir particulier qu'ils [lui donnent], et aussi parce qu'ils [ont] l'air de cacher au-delà de ce [qu'il voit], quelque chose qu'ils [l'invitent] à venir prendre et que malgré [ses] efforts [il n'arrive] pas à découvrir⁴. » Et initialement, il commet la même erreur que moi. Il tâche « d'aller avec [sa] pensée au-delà de l'image ou l'odeur⁵ » pour

² Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011, p. 18.

³ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 224.

⁴ *Idem.*

⁵ *Idem.*

élucider le mystère qu'elles semblent couvrir, mais aussitôt compromet sa seule prise sur ce mystère.

Il ne réussira à élucider aucune vérité secrète — il déplore d'ailleurs que ce « devoir de conscience⁶ » lui coûte trop en termes de ressources cognitives. Néanmoins, et différemment de moi, il a l'intuition d'un pis-aller dont je tente de suivre l'exemple. Lors d'un voyage en calèche dans la campagne, le héros est émerveillé par trois clochers fissurant l'horizon du crépuscule, ainsi la sensation lui revient que cette vision dissimule une chose plus merveilleuse encore. Il se résout à approfondir au mieux du possible son impression, délaissant cette fois le raisonnement métaphysique. Plutôt, il focalise toute son attention sur les lignes et les surfaces ensoleillées des clochers, dans l'attente que quelque chose d'autre, par évocation, surgisse en lui.

Soudainement, comme si une infime part de leur arrière-fond lui était révélée, ceux-ci lui évoquent quelques mots, quelque poésie, qu'il se précipite à coucher par écrit. Il disait précédemment que ses visions enchantantes semblaient *l'inviter* à venir y cueillir quelque chose d'inconnu, tel un appel. En taisant cette fois sa raison, fonctionnellement inquisitrice, il cesse de demander une explication au phénomène, mais plutôt, par un rebond créatif, décide de répondre à cet appel. Les quelques lignes qu'il en tire formeront son premier morceau jugé réussi.

LE SENS DU MYSTÈRE

L'un des principaux disciples du Bouddha historique, le moine Ananda, n'a prétendument réussi à atteindre l'illumination qu'une fois épuisé de l'avoir trop ardemment voulue. L'abandon a été le véhicule de son épanouissement, et l'envie, son obstacle. Dans sa quête d'inspiration, le héros de Proust semble bénéficier d'une même

⁶ *Ibid.*, p. 225.

ironie du sort. En devenant insensible à ses inquiétudes quant à son potentiel littéraire, il trouve par quoi l'activer : le mystère pressenti comme amorce d'un dialogue avec la réalité qui l'entoure. Il se découvre « un sens du mystère des choses⁷ », pour reprendre la formule du philosophe David E. Cooper, et en tire rapidement parti.

Ce sens du mystère ne s'apparente nullement à une faculté surnaturelle, mais bien à une disposition d'esprit, plutôt analogue au sens de l'humour⁸. Il est une capacité intuitive qui « intègre la croyance, la pratique et plus encore — le sentiment, l'accord et l'humeur⁹ ». Un penchant personnel qui se développe à la lumière de situations vécues et qui en retour module la manière de *répondre* aux situations encore à vivre. C'est-à-dire que le sens général d'un phénomène s'enrichit avant tout « au travers de l'exemplification de ce dont il est le [récepteur attitré]¹⁰ ». Conformément, le sens de l'humour ne se bonifie pas tant par l'étude de l'humour que par l'expérimentation recrudescence de plaisanteries et de péripéties insolites¹¹.

Tout en défendant la sécularité de son concept, Cooper se permet de supposer que le sens du mystère équivaldrait au fondement du sentiment religieux. La religiosité d'un individu ne devrait pas, selon lui, être prise pour le cours intime de sa ferveur, mais pour le véhicule de son engagement avec le monde. Considérer les choses qui nous échappent comme étant (plus ou moins) « sacrées » aurait un côté pragmatique : cela permet peut-être une humilité éthique, une ouverture à ce que l'on ne peut pas comprendre, contrôler ou décider ; une fuite hors des dogmes.

Se distançant néanmoins des grandes religions, qui du reste n'incarnent pas toujours ce fondement, Cooper conçoit le jardinage comme étant le lieu idéal pour cultiver un sens du mystère. Il déplie comment « l'appréciation du mystère par le

⁷ David E. Cooper, « Sense, Mystery and Practice », *International Journal of Philosophy and Theology*, 79/4, p. 434. Je traduis Cooper.

⁸ *Ibid.*, p. 428.

⁹ *Idem.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 429.

¹¹ *Idem.*

jardinier est exercé non au travers d'élucubrations métaphysiques mais dans le style ou le ton de son engagement avec le jardin¹². » Le philosophe illustre son propos par le portrait célèbre que Cézanne a peint de son jardinier, Vallier.

Il s'intéresse à l'humilité pieuse des traits, de l'expression de celui-ci : « Heidegger, dans son poème "Cézanne", décrit Vallier comme étant "méditatif", non pas en raison de ce qui peut bien se passer dans sa tête, mais en vertu de sa manière de "prendre soin de ce qui passe [normalement] inaperçu"¹³. » Le jardinier aurait un aperçu privilégié sur deux dimensions de notre expérience des choses. Par la nécessité de s'ajuster aux aléas de la nature pour mener à bien le travail de ses cultures, il peut aisément prendre conscience de la réciprocité entre le monde et lui. Puis, en voyant prospérer (ou même dépérir) le fruit de son travail, il est, en quelque sorte, invité à développer une reconnaissance pour le caractère « donné » (ou non) des choses.

La longue croissance des végétaux à partir de simples semences dans le sol évoque l'émergence du monde à partir d'un fond inconnaissable, c'est-à-dire à la fois la question de l'origine et le « miracle » de l'existence¹⁴. L'expérience du jardinage serait donc également généreuse en moments de fascination subite pour « "[ce] mystère inhérent au zeste de la vie" auquel Hésiode réfère quand il écrit "que les dieux ont caché ce qui fait vivre les [êtres humains]"¹⁵ », cette intrigue au travers de laquelle est mis en appétit notre attachement au monde.

En ce qui concerne le héros de Proust, le rituel des promenades familiales lui a fourni une exemplification de ce type : une suite d'énigmes perceptives, augmentée par sa reconduction dans l'écriture, a progressivement accordé son esprit au mystère.

¹² *Ibid.*, p. 433.

¹³ *Ibid.*, p. 432.

¹⁴ *Idem.*

¹⁵ Jane Bennett, *The Enchantment of Modern Life*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 169.

LE CONTE DES TROIS CLOCHERS

Malgré son dépaysement initial, le héros proustien semble s'être si bien familiarisé, non pas aux secrets de la matière, mais au voile insaisissable qui paraît les recouvrir, qu'il a appris à le reconduire dans son écriture. C'est du moins à cette impression que me mène la lecture du tableau qu'il tire de sa rencontre avec les trois clochers ; pour ainsi dire enchantées, ces trois solitudes « s'élev[ent] du niveau de la plaine [...], mont[ent] vers le ciel [...], [tournoient] dans la lumière comme trois pivots d'or¹⁶ ». Garanties de leur transfiguration par l'écriture, les métamorphoses se succèdent : tantôt « trois oiseaux posés sur la plaine¹⁷ », tantôt « trois fleurs peintes au ciel¹⁸ », les clochers débordent du simple cadre architectural tout en éludant leur prédestination chrétienne.

Justement, le passage surprend par son indifférence aux significations religieuses : alors qu'il aurait été prévisible que le héros attribue au dieu chrétien la prégnance affective des trois lieux de culte, il n'y flaire manifestement rien de tel. J'ai mentionné que le personnage avait éprouvé des émotions semblables devant des objets séculiers, qu'il s'agisse d'un arbre ou d'un toit¹⁹. Cette prégnance me semble donc davantage prendre sa source dans la matière même.

Un rééquilibrage s'opère : dans le court texte du héros, ce n'est plus tant la sinuosité de la route qui détermine si les clochers se donnent ou non à la vue du héros en voiture, mais eux-mêmes qui surgissent « en une volte hardie » ou qui « s'écar[tent], pr[ennent] leurs distances²⁰. » Cette valse imaginaire semble rejouer, symboliquement,

¹⁶ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 227-228.

¹⁷ *Ibid.*, p. 227.

¹⁸ *Ibid.*, p. 228.

¹⁹ *Ibid.*, p. 226.

²⁰ *Ibid.*, p. 227.

l'expérience affective du héros, où celui-ci tardait à faire sens de son émotion — jusqu'à ce qu'une inspiration subite lui vienne.

Une trame qui se reconnaît, refigurée par l'écriture : « nous allions vite et pourtant les trois clochers étaient toujours au loin devant nous, [...] quand, tout d'un coup, ils [se jetèrent] si rudement au-devant [de la voiture] qu'on n'eut que le temps d'arrêter pour ne pas se heurter au porche²¹. » En reléguant ainsi aux clochers, dans son texte, la responsabilité première de la rencontre, le héros semble vouloir reconduire l'intensité que leur présence a d'abord eue pour lui. (Au tour, peut-être, de ses lecteurs et lectrices d'être émerveillé.e.s.)

Selon la même logique, ce n'est plus tant le héros seul qui contemple l'architecture à l'horizon, mais celle-ci qui est devenue attentive au mouvement de celui-là : « restés seuls [...] à nous regarder fuir, [les] clochers [...] agitaient encore en signe d'adieu leurs cimes ensoleillées²² », mais « parfois l'un s'effaçait pour que les deux autres pussent nous apercevoir un instant encore²³ ». Cette rencontre, ainsi signifiée, semble donc s'augmenter d'une réalisation : ce qui nous entoure, incluant ce qui est inerte, posséderait en soi-même la capacité (ou le potentiel) de nous affecter ; une affectivité autonome qui pourrait être traduite par l'écriture (et donc comprise) sous la forme d'une vitalité. Qui plus est, la préhension de cette vitalité serait facilitée par une résignation au mystère — ou, semblablement, par la suspension du besoin d'expliquer et d'ordonner son expérience de rencontre.

²¹ *Idem.*

²² *Idem.*

²³ *Ibid.*, p. 228.

SUR LA QUESTION D'UNE VITALITÉ

La philosophe Jane Bennett mène au centre de son œuvre une réflexion sur l'agentivité de la matière. Ses travaux cherchent par ce moyen à éluder le narratif d'un monde « désenchanté » par — et pour les besoins de — la modernité. Dans les dernières décennies, des philosophes, tels que Val Plumwood²⁴ et David Abram²⁵, sont arrivés au constat que ce « désenchantement » cautionnait l'abus des ressources naturelles et la dégradation des écosystèmes. Il s'agit d'une prise de conscience tardive pour la pensée occidentale, puisque rien de cela n'est essentiellement étranger aux philosophies autochtones (d'Amérique, mais aussi au-delà : Plumwood, étant Australienne, dialogue avec la pensée aborigène).

En parallèle du rejet des cosmologies spirituelles et religieuses ainsi que de la propagation de convictions scientistes²⁶, l'Occident a décuplé ses moyens techniques et ses motivations économiques en vue de l'exploitation des territoires : « de même que nous avons amplifié notre pouvoir de déterminer la nature, de même nous l'avons rendue moins apte à converser avec nous » ; il est devenu difficile « de penser la nature hors du cadre de sa valeur d'usage²⁷. » Ses ressources, aussitôt devinées, ne sont déjà plus siennes, n'ont en théorie jamais pu l'être, car l'humain seul a l'avantage de la notion de propriété.

Bennett, Plumwood et Abram, parmi d'autres, proposent chacun.e leur forme d'animisme (philosophique) à partir de l'impératif éthique de rétablir une sensibilité pour — et en dialogue avec — l'environnement. Leur mouvance de pensée tente de

²⁴ Deborah Bird Rose, *Val Plumwood's Philosophical Animism*, *Environmental Humanities*, vol. 3, no 1, p. 93-109.

²⁵ David Abram, *The Spell of the Sensuous*, New York, Pantheon Books, 1996.

²⁶ David E. Cooper, *op. cit.*, p. 430. Le scientisme postule que « les seules vérités qui soient [se doivent d']être énoncées dans le vocabulaire, sans égal, des sciences naturelles » (*idem*). En limitant les manières de se rapporter à la nature, il peut occasionner son objectification. La critique du scientisme ne met pas en cause la méthode scientifique en soi mais plutôt sa déformation paradigmatique.

²⁷ Robert Macfarlane, « A Counter-Desecration Phrasebook », dans Gareth Evans et Di Robson, *Towards Re-enchantment*, London, Artervents, 2010, p. 117.

décentrer le point de vue dominant sur les changements environnementaux et climatiques : il ne devrait plus tant être question d'une crise que l'humain subit, mais de ce que l'humain fait subir aux nombreuses formes de vies animales et végétales.

Par le biais d'outils conceptuels, elle cherche à guider la communauté humaine vers des modes de fonctionnement soucieux de la santé des écosystèmes. Déjà, en reconnaissant d'emblée l'agentivité et les besoins de sujets autre-qu'humains, ces philosophes espèrent émousser la séparation entre l'humain et son environnement (qui a jusqu'ici caractérisé l'imaginaire occidental).

En lisant et en pensant avec eux, les dualismes convenus (nature/culture, humain/animal, esprit/corps, etc.) en viennent à être brouillés, nos catégories remises en question. Par exemple : à quel point l'écriture poétique diffère-t-elle réellement de la composition, c'est-à-dire l'appel chanté et dansé, d'un oiseau-lyre²⁸ ? L'appel maîtrisé de l'oiseau mâle n'est-il pas culturel, n'a-t-il pas aussi le pouvoir d'affecter celui ou celle qui en possède les codes ou qui se laisse surprendre par lui ? Et encore : à quel point les villes diffèrent-elles des fourmilières ? Les matériaux des briques, des pavés et des tuyaux n'ont-ils pas été puisés dans le sol ? Transformés par des humains non moins « naturels » que les fourmis ? Que sont les trois clochers par rapport à cette plaine dont ils « s'élèvent » ? Ils semblent bien faire partie du même monde qu'elle.

« A CARNIVAL SENSE OF THE WORLD²⁹ »

En investissant ces dernières questions, je me sens ramené aux balbutiements de mes recherches. À la découverte de l'essai « Fictions documentaires³⁰ » d'Emmanuelle

²⁸ Stuart Cooke, « Toward an Ethological Poetics », *Environmental Humanities*, vol. 11, no 2, 2019.

²⁹ Mikhaïl Bakhtine, « Characteristics of a Genre », in *Problems of Dostoevsky's Poetics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984, p. 107.

³⁰ Emmanuelle Pireyre, « Fictions documentaires », dans Bédauedeau, François [dir.], *Devenirs du roman*, Paris, Naïve, 2007, p. 119-137.

Pireyre qui a aidé à faire naître en moi des préoccupations écologiques. Les fictions dont parle Pireyre sont plutôt des reconfigurations réfléchies de données, d'articles ou d'autres manifestations réelles de ce bombardement d'informations qui est aujourd'hui notre réalité (entre autres en raison des médias de masse) pour mieux représenter et répondre à ce rapport au monde.

L'essai de Pireyre a été consulté entre deux séances de lecture où je plongeais dans la notion du folklore carnavalesque selon Mikhaïl Bakhtine³¹ ; ainsi il a été, en quelque sorte, contaminé dans mon esprit par la pensée de Bakhtine et lu à travers la grille d'un « sens carnavalesque du monde³² », qui fait appel au jeu, se veut symbole du renouveau et remise en question de la hiérarchie.

Si les fictions documentaires témoignent de notre rapport au monde en usant du matériau manifeste qui le constitue, de ses réseaux, ma pratique d'écriture pourrait, ai-je pensé, dans un même esprit carnavalesque, mettre à l'avant-plan les données actuelles de réseaux moins visibles, comme celles de la biosphère, dans l'espoir de problématiser une coexistence inscrite dans la contemporanéité.

Car voilà ce qu'est le « folklore carnavalesque », une fois transposé dans la littérature : un univers où les binarités sont problématisées et le plus souvent déhiérarchisées, inversées. Le fou du roi devient le roi et le roi son fou du roi ; autant célébrées sont la vie et la mort, la présence et l'absence ; et multipliés sont les oxymores, qu'ils soient thématiques ou simplement poétiques.

La carnavalesque, comme quand d'un souffle ennuyé on répand sur la table les cartes qui formaient le château, renverse le monde pour traiter de chacun de ses éléments sur le même plan : « les images du carnaval [...] unissent en elles-mêmes simultanément les pôles du changement et du temps de crise³³ ». Le carnavalesque

³¹ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*

³² *Ibid.*, p. 107. Je traduis.

³³ *Idem.*

comme principe est heuristique, c'est une façon d'appréhender le monde qui permet la découverte d'idées nouvelles ou dissimulées.

Ainsi, l'écriture devient irriguée par les ramifications d'un rhizome deleuzien³⁴ ; celui-ci étant une « forme » qui permet la coexistence de plusieurs éléments hétéroclites dans une même suite et, en étant un semblant de chaos décentré, elle évacue les hiérarchies ; les racines horizontales s'opposant au tronc vertical. Foncièrement compatible, me semble-t-il, avec le carnavalesque, le rhizome comme manière de connaître conteste, par sa mise à plat et sa multiplicité, les structures oppressives et les prétendues vérités objectives ; contestations qui peuvent notamment, pour rejoindre ce désir de partage dont j'ai fait mention, profiter d'une « diffusion » artistique.

L'ENCHANTEMENT

J'informe ma lecture de Proust par le concept de « *thing-power*³⁵ » de Jane Bennett. Plus tôt, j'ai parlé de mes propres expériences avec le mystère en des termes plutôt romantiques : elles m'étaient offertes par les sentiers des forêts, les belvédères des montagnes. Ainsi que Cooper parle du sens du mystère, Bennett parle de l'enchantement auquel peut inviter la matière — et elle maintient que même les choses inertes peuvent émerveiller. Ce serait donc, d'après elle, un leurre de penser devoir s'éloigner le plus possible de la communauté humaine pour éprouver, envers son environnement, l'émotion — privilégiée, bien que parfois inquiétante — soit d'une fascination soit d'une adéquation.

Même les ordures ménagères, mises par soi au bord de la rue en prévision de leur collecte, pourraient venir court-circuiter la litanie de nos pensées. Leur contact peut

³⁴ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie II : Mille plateaux*, Paris, Les éditions de Minuit, 1980, 648 pages.

³⁵ Jane Bennett, *The Force of Things*, Political Theory, vol. 32, no 3, 2004, p. 347-372.

être l'occasion de s'étonner des métamorphoses et migrations que subissent les ressources naturelles au cours des chaînes de production et de consommation, ou encore de spéculer sur les impacts environnementaux de la gestion des déchets. L'occasion de se laisser à la fois être pris de vertige par la complexité implicite de ce que l'on rejette ainsi que de se sentir concerné au sein d'inconcevables relations de cause à effet.

De manière tout aussi simple, ces animaux de ville — rats, écureuils, moineaux, pigeons, guêpes, fourmis, etc. — que l'on peut surprendre à s'approvisionner à même nos ordures pourraient eux aussi susciter l'enchantement. Ils témoignent des assemblages et transactions tacites qui ont cours entre l'humain et les « actants³⁶ » de son milieu ; ils démentent l'étanchéité de la ville par rapport à la nature ; ils font montre de leur résilience en superposant leur habitat au nôtre, lui-même superposé à l'écosystème d'anciennes forêts. Leurs nombreux nids soudainement perceptibles comme étant « de la même nature » que nos appartements et maisons — que nos villes cosmopolites.

Ces derniers exemples ne sont pas totalement dépourvus d'une certaine naïveté. Or, selon Bennett, cette naïveté est à assumer : un *moment of naivety*³⁷ est ce qui lui permet d'entrevoir des alternatives innovantes à l'imaginaire environnemental dominant ; il restitue une ambiguïté aux sens arrêtés ; il rétablit notre curiosité vis-à-vis des phénomènes, autant visibles qu'invisibles. L'élément à retenir, en d'autres mots, est de cultiver une curiosité par rapport à l'interconnexion (ou l'interdépendance) des choses ; ainsi de pouvoir remarquer comment elles agissent en nous et autour de nous. Cette vision du monde possède une affinité manifeste avec la pensée écologiste³⁸.

Par cette pratique, Bennett ne cherche pas à découvrir une quelconque vérité supraréelle. Elle admet que cette conception d'une vitalité de la matière peut être

³⁶ *Ibid.*, p. 355.

³⁷ *Ibid.*, p. 357.

³⁸ *Ibid.*, p. 348.

contestée et ne chercherait ni à la prouver ni à la défendre avec zèle³⁹, mais elle s'intéresse à son caractère évocateur pour la pensée théorique et à son potentiel pragmatique. En fait, ce dépoussiérage moderne de l'enchantement équivaldrait peut-être non pas tant à un renouvellement théorique d'une vieille notion qu'à l'adoption d'un autre « imaginaire⁴⁰ » ; c'est-à-dire une manière de se représenter (ou d'interpréter) le monde prompte à orienter l'action.

Laura Zebuhr, lectrice de Bennett, dépeint l'enchantement dans les textes d'Henry David Thoreau : « nous [y] sommes accordés [...] en tant qu'êtres révélateurs de sens. Avant l'interprétation, [...] il y a quelque chose d'autre, [...] qui nous incite à interpréter. Non pas “vous aimeriez peut-être réfléchir à x, y ou z”, mais “vous aimeriez peut-être réfléchir”⁴¹. » Thoreau insiste d'ailleurs sur l'aspect incarné, corporel, de ces moments d'évocation et de « création de sens⁴² ».

Au sujet de ce côté pragmatique, Bennett dirait que « dans une certaine mesure, modeste mais irréductible, il faut être épris de l'existence et parfois même *enchanté* face à elle pour être capable de donner une partie de ses maigres ressources mortelles au service des autres⁴³. » Il ne serait plus tant question de ce que le monde nous doit, ou de ce qu'on peut lui prendre, mais de ce qu'il nous donne, et ainsi de ce qu'on lui doit en retour.

Au travers du déploiement des valeurs implicites des choses, Bennett espère donc effriter l'indifférence moderne à leur égard. Elle estime que le désenchantement du monde n'a pas nécessairement eu lieu ; peut-être que le monde accroît même pour l'humain ses sources d'enchantement, tel qu'on peut le voir avec la physique quantique, où chaque avancée tend à conduire vers de nouveaux mystères (ou comme le dit le

³⁹ Jane Bennett, *The Enchantment of Modern Life, op. cit.*, p. 16.

⁴⁰ Michiel Meijer et Hent De Vriese, *The Philosophy of Reenchantment*, New York, Routledge, 2020, p. 12.

⁴¹ Laura Zebuhr, « Sound Enchantment », *New Literary History*, vol. 48, no 3, 2017, p. 599.

⁴² *Idem.*

⁴³ Jane Bennett, *Enchantment, op. cit.*, p. 4. Je souligne.

philosophe Timothy Morton : « plus nous en savons, moins les choses sont certaines et plus elles deviennent ambiguës⁴⁴ ». Ainsi, les dieux ne seraient pas nécessaires pour animer le monde, celui-ci saurait s'animer seul (ou du moins, donnerait à se concevoir comme étant animé).

Cette interprétation semble du moins plus féconde en considérations éthiques que celle du « désenchantement », puisqu'elle « entretient le sentiment d'être connecté de manière positive à ce qui nous entoure⁴⁵ ». D'ailleurs, Bennett ne cache pas que le motif de sa pratique d'écriture réflexive autour du *thing-power* est de se rendre elle-même davantage disponible aux « appels » et aux « demandes » de la matière et des autres formes du vivant dans une perspective fondamentalement écologique. Elle s'inscrit ainsi, d'une certaine manière, dans la tradition de Thoreau qui usait semblablement de l'écriture pour accroître sa sensibilité envers l'environnement⁴⁶.

Bien que le court texte du héros de Proust soit manifestement dépourvu de thèmes écologiques (au sens actuel), je ne peux les évacuer de l'interprétation que j'en fais. Par sa façon de relier horizontalement ses différents actants, c'est-à-dire le groupe de promeneurs et les divers éléments de leur milieu (« le village après nous avoir accompagnés quelques secondes avait disparu⁴⁷ »), et d'animer « naïvement » ces éléments (« la lumière du couchant que [...], sur [les pentes des clochers], je voyais jouer et sourire⁴⁸ »), le passage m'a mené à repenser mon rapport aux choses, ma situation dans le temps.

Je l'ai d'abord apprécié pour sa traduction d'une expérience affective envers le « mystère » des choses ; une expérience que j'ai quelques fois vécue sans pouvoir en

⁴⁴ Timothy Morton, *The Ecological Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 2010, p. 14. Je traduis.

⁴⁵ Michiel Meijer et Hent De Vriese, *op. cit.*, p. 13. Je traduis.

⁴⁶ Jane Bennett, *The Force of Things*, *op. cit.*, p. 349.

⁴⁷ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 227.

⁴⁸ *Idem.*

faire sens seul. Or, par la différence d'époque, il me semble que, contrairement à Proust, je ne peux me permettre d'éprouver mon milieu sans une pensée pour le contexte de mon expérience : cette menace climatique qui y pèse.

Je ne peux, pour ainsi dire, m'improviser mystique, ni tendre vers une communion autant durable qu'ineffable avec mon environnement, sans considération pour le fait que notre espèce avilit cet environnement ; et de combien nombreux sont ceux et celles, moins aisé.e.s, pour qui la « nature » est devenue un danger, soit par la pollution soit par la multiplication de catastrophes naturelles. J'adhère, cela dit, à l'idée directrice de Bennett : appréhender la matière comme étant agentive, prompte à enchanter — puis écrire à partir de cette appréhension (de sorte à la cultiver) — serait susceptible de motiver à la fois l'éthique et l'action environnementales.

Ce que j'ai puisé chez Proust, c'est une exemplification de cette perspective au sein d'un processus créateur, et par le biais d'une écriture spécifiquement créative. De mes expériences d'« enchantement », j'ai pu apprendre à tirer un usage — conforme à mon domaine — alors qu'elles ne me laissaient auparavant qu'un questionnement insoluble.

LE SUJET QUI N'EST PAS

Il semble que chaque être vivant est doué de la capacité de communiquer et d'interpréter, sans quoi il ne pourrait ni interagir ni cohabiter avec ce et ceux et celles qui l'entourent. Maurice Merleau-Ponty concevait la biosphère comme un lieu empli de langage, dont tout le vivant fait l'expérience⁴⁹. Depuis cette prémisse, la littérature

⁴⁹ Louise Westling, « Merleau-Ponty's Human-Animality Intertwining and the Animal Question », *Configurations*, 18/1-2, 2010, p. 163.

peut être comprise comme la consolidation d'un va-et-vient entre l'agentivité communicatrice de l'humain et ce qui lui est donné à percevoir. Une manière parmi d'autres de sonder le monde. Un phénomène qui contribue peut-être à distinguer l'humain de l'autre-qu'humain, mais seulement si l'on s'attarde à sa ramification singulière, non à son principe.

Mise en lien avec les changements climatiques, la difficulté manifeste de traduire en mots les formes animales et végétales du langage ne devrait pas décourager les tentatives de spéculer sur ces « voix », afin de mieux les recevoir dans nos considérations écologiques, car l'humain n'est pas la victime première de la crise. Le domaine littéraire peut, à cet égard, faire œuvre utile. Il est tout indiqué comme lieu d'une enquête, au sens pragmatique, sur la matière langagière. Sans pouvoir compter sur des résultats précis, le poétique et le narratif peuvent affecter des perspectives décentrées ; ils peuvent explorer d'autres potentialités d'existence (et donc du *faire sens*).

Qu'une forte connaissance pratique découle ou non d'un tel travail, celui-ci a — au minimum — pour effet probable d'encourager et d'affermir une conscientisation environnementale au sein des communautés d'auteurs, d'autrices et de lecteurs, lectrices. À petite ou à grande échelle, il vise à cultiver les liens intuitifs d'empathie entre l'humain et l'autre-qu'humain. En ces temps de crise, nous devrions selon moi porter une attention toute particulière à la qualité de nos médiations.

À l'ère néolibérale, l'État s'arrogé le monopole des savoirs experts et fait de la mise en chiffres « une machinerie de production de l'indifférence morale, un processus de mise à distance qui rend convenable, présentable et acceptable un phénomène qui ne l'est pas⁵⁰ ». Depuis cette conversion inadéquate, il ne suffirait plus que de manipuler les chiffres pour contenir la crise climatique ; c'est-à-dire, entre autres,

⁵⁰ Béatrice Hibou, *Anatomie politique de la domination*, Paris, La Découverte, 2011, p. 134.

d'établir des quotas arbitraires qui semblent plutôt servir à contourner le ralentissement économique que demandent les changements climatiques.

Ainsi, par un paradoxe prémédité, les discours prédominants sur l'environnement tendent à invisibiliser davantage l'autre-qu'humain, ce qui me rappelle le « sujet qui n'est pas⁵¹ » de Jacques Rancière (« celui dont on parle beaucoup, mais que l'on n'entend pas⁵² »). Un sujet conceptuel qui n'est certes pas muet, mais qui s'est fait « impos[er] une langue étrangère » et qui est maintenant « enseveli dans un langage et des pratiques de plus en plus techniques et bureaucratiques⁵³. » Selon moi, cette description s'applique aisément à l'autre-qu'humain.

Le processus d'écriture de Baptiste Morizot exemplifie un tel apprentissage. Morizot informe sa réflexion environnementale d'un empirisme de terrain au moyen de la pratique du pistage. Même si les intérêts des vies autre-qu'humaines « ne sont pas [aisément] pensables sur le même modèle que les nôtres » et que leur intériorité est inaccessible, les pisteurs savent que « rien n'existe sans laisser de traces⁵⁴. » En (ré)apprenant à reconnaître et à interpréter les signes que ces êtres inscrivent dans leur milieu, il nous serait plus facile de nous départir de l'imaginaire contemporain qui fait de l'environnement l'arrière-plan de l'activité humaine ; ainsi que de nous refamiliariser avec toute cette « communauté omniprésente dont il faut connaître les mœurs pour vivre avec elle et vivre d'elle⁵⁵. »

En investissant le domaine du vivant pour repenser le rapport humain-environnement, un autre geste peut venir suppléer au pistage : Stuart Cooke propose une méthodologie pour analyser les compositions créatives autre-qu'humaines⁵⁶. Ces

⁵¹ Jacques Rancière, *La méésentente*, Paris, La Découverte, 1996.

⁵² Louise Blais, « Savoir expert, savoirs ordinaires : qui dit vrai ? », *Sociologie et sociétés*, vol. 38, no 2, automne 2006, p. 161.

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, Arles, Actes Sud, 2018, p. 158.

⁵⁵ *Idem.*

⁵⁶ Stuart Cooke, *op. cit.*

ethological poetics, dont l'actualisation littéraire me semble prometteuse, demandent un certain glissement : « [un besoin d'enraciner] l'art non pas dans la créativité de l'espèce humaine mais plutôt dans le caractère superflu de la nature, dans la capacité de la Terre à rendre le sensorial surabondant⁵⁷ ». Autant les chants et danses des oiseaux que les sillons des écorces tracent dès lors des chemins — ils invitent à l'investigation non seulement du pisteur, de la pisteuse ou du, de la scientifique, mais aussi du chercheur, de la chercheuse en littérature.

FACETTES SPIRITUELLES

Les choses du monde reviennent maintenant à nos consciences bien malmenées. Il ne sert plus d'espérer qu'elles soient plus qu'elles ne sont, elles sont déjà beaucoup. D'après le poète (fictif⁵⁸) Alberto Caeiro, elles sont, se doivent déjà d'être, à la fois la source et la finalité de nos occupations ; pour lui, elles sont les seules interlocutrices qui vaillent d'une vie bien menée, à la fois dépourvue d'illusions et fondamentalement spirituelle.

Il me rappelle Bennett, qui déplore que, dans le cadre de la tradition occidentale, les expériences d'« enchantement » ont trop souvent dépendu — tel que semblait d'abord le croire le héros de Proust — d'une métaphysique typée : « soit d'un créateur divin, soit de la Providence, ou, minimalement, sur un monde physique perçu comme ayant une dépendance originelle à une volonté [ou sentience] divine⁵⁹. » Au fait de l'influence qu'ont nos narratifs culturels sur notre sensibilité éthique, Bennett oppose à ce qui précède son « modèle d'enchantement quasi païen », ramenant envers les choses mêmes cette sensibilité.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 307. Je traduis.

⁵⁸ L'un des hétéronymes de Fernando Pessoa.

⁵⁹ Jane Bennett, *Enchantment, op. cit.*, p. 12.

À sa suite, j'endosserais donc, moi-même, une écriture que l'on pourrait qualifier de païenne. J'en reconnais l'exemple chez Alberto Caeiro, que son apprenti (tout aussi fictif) surnommait le « paganisme même⁶⁰ ». Son regard inhabituel, sa pensée qui se développe à travers chacun de ses poèmes, n'est jamais aussi bien synthétisée qu'en son XXXIXe poème, où il se moque des élucubrations métaphysiques de ses contemporains :

[...]
 Car l'unique signification occulte des choses,
 c'est qu'elles n'aient aucune signification occulte.
 Il est plus étrange que toutes les étrangetés
 et que les songes de tous les poètes
 et que les pensées de tous les philosophes,
 que les choses soient réellement ce qu'elles paraissent être
 et qu'il n'y ait rien à y comprendre.

Oui, voici ce que mes sens ont appris tout seuls : —
 les choses n'ont pas de signification : elles ont une existence.
 Les choses sont l'unique sens occulte des choses⁶¹.

De ce que j'ai lu jadis sur Fernando Pessoa, l'auteur factuel des poèmes d'Alberto Caeiro, il me semble me souvenir qu'il était pourtant porté vers l'occultisme. Qu'à cela ne tienne ; je ne peux savoir combien Pessoa lui-même adhérerait aux vues du païen, mais voici un gage de la possibilité pour l'écrivain.e de « saisir d'autres modalités d'approche⁶² », comme l'entend David Le Breton, au travers de son écriture. Il y en a long à contempler, même creuser (à explorer et approfondir) ; la matière est vaste, authentiquement complexe, parfois même étrange, et toujours digne d'intérêt.

⁶⁰ Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro*, traduit du portugais par Armand Guibert, Paris, Gallimard, 1987, p. 31.

⁶¹ *Ibid.*, p. 91.

⁶² David Le Breton, « Rassembler les fragments épars de soi », dans Bécél, Anne (dir.), *L'invention du voyage*, Paris, Le Passeur, 2016, p. 107.

Je ne sais pas pourquoi il nous est pourtant si facile de chercher éperdument au-delà d'elle et d'aussi vite la perdre de vue — non, les conceptualisations des philosophes et les inventions des poètes ne rencontreront pas de problèmes plus grands que ceux, immuables, que pose le terrestre : voilà peut-être pourquoi si longtemps on l'a mis de côté, dédaigné, pour qu'il ne nous gêne pas. Car aussi importants peuvent être ces problèmes, ils sont surtout persistants. Nous ne pouvons pas en finir avec eux tant que nous voulons vivre sur cette planète.

Alors que nous pensons notre finitude humaine — qui longtemps a été apprivoisée spirituellement — comme intrinsèquement liée à la finitude des ressources terrestres, le philosophe Michael Staudigl remarque une résurgence de sémantiques spirituelles, notables au sein des discours écologiques contemporains, pour faire sens de l'ampleur de ce qui se détruit⁶³, autant chez ceux et celles qui côtoient et subissent les impacts directs de cette destruction que chez ceux et celles qui la voient sournoisement s'installer.

Le pas de côté sociétal que nous faisons hors des institutions religieuses n'émousse pas les limites de notre raison ; le besoin d'outils déraisonnés demeure, semble-t-il, pour s'acclimater à l'impensé ou à l'invisible. Il y a des phénomènes que nous devons appréhender sans tout à fait les comprendre. C'est ainsi, sur un autre registre, que me semble fonctionner l'empathie, sans laquelle on ne connaîtrait que la discorde. L'efficacité de la spiritualité à générer un sentiment de communauté entre ceux et celles qui la partagent est à même de soutenir l'organisation de réponses collectives aux crises écologiques et climatiques ; elle le fait déjà⁶⁴.

En réaction à l'aviissement de la nature, dont la progression est contemporaine à l'approfondissement du savoir sur celle-ci, une curieuse bête a vu le jour dans les

⁶³ Michael Staudigl, « On Seizing the Source », *International Journal of Philosophical Studies*, 24/5, 2016, p. 750.

⁶⁴ J'ai en tête les Premières Nations et certains écoféminismes, qui comptent d'ailleurs un nombre croissant de manifestations littéraires.

milieux théologiques et scientifiques occidentaux, suscitant polémique chez l'un et l'autre : le naturaliste religieux. La « doctrine » du naturaliste religieux offre une perspective écologique réconciliant religion et science ; non une religion en voie d'institutionnalisation, mais une religiosité savante qui peut être décelée dans différents courants de pensée s'en revendiquant à leur façon, et même perceptible, anachroniquement, chez d'anciens systèmes de croyances.

Le naturaliste religieux témoigne à la fois du succès de la science comme mode de connaissance et de l'indélogeabilité de la spiritualité comme mode d'attention au monde. Il considère seulement dangereuses certaines facettes traditionnelles des grandes religions qui attisent le désir d'élévation de l'humain et de l'humain seul, en dépit des autres constituants de la biomasse.

Se dissociant du mythe anthropocentré — et couramment, pourrais-je ajouter, ethnocentré —, d'un salut, le naturaliste religieux pourrait promulguer un mythe biocentré, un mythe focalisé sur l'établissement et la défense des conditions d'une riche diversité de formes de vies, qui ancre la survie de l'être humain dans la prospérité de toutes espèces⁶⁵. Et ce, dans le contexte actuel, rappelons-le, de la sixième extinction massive de la biodiversité, dite de l'Anthropocène.

Une extinction immensément plus dévastatrice que celles qui l'ont précédée du fait que, pour la première fois, l'humain est en cause. Le naturaliste religieux n'accorde pas crédit à la main d'un créateur, mais voit le divin (ou l'équivalent du divin) soit dans l'unité de la biosphère — n'est-elle pas toute faite des mêmes atomes ? —, soit dans la sérendipité créative de l'existence : tout est le fait du plus complexe et infini des hasards.

⁶⁵ Mikhael Leidenhag, « Religious Naturalism. The Current Debate », *Philosophy Compass*, vol. 13, no 8, 2018, p. 6.

En se réappropriant la notion du sacré, il devient possible de choisir ce qui devrait, selon le besoin, être perçu comme sacré. Et maintenant que la Terre nécessite tous les soins, de la sacraliser, en toute connaissance de cause, permet de prendre la responsabilité de cette chose sacrée, de la traiter comme une chose sacrée⁶⁶. Comme plus tôt avec Cooper, il serait question d'une certaine pragmatique du fait spirituel.

Le naturaliste religieux, lui non plus, n'évacue pas le mystère de son questionnement : il y a encore tant qui n'est pas su, et tant auquel l'humain, par manque de temps et surtout de portée, ne saura trouver explication. Indénombrables sont les phénomènes insondables ; il est clair, pour le naturaliste religieux, que « tout ne peut pas être articulé à travers des catégories scientifiques⁶⁷ », qui sont du reste toujours humainement situées (parfois globalisantes mais jamais globales). S'admettre que le propre de toute recherche scientifique véritable est de voir une réponse générer de nouvelles questions équivaut peut-être seulement à décider de ne plus se leurrer.

Ainsi, lorsque la science contemporaine fait défaut — par exemple, comment s'expliquer que des phénomènes physiques d'une grande complexité peuvent émerger de phénomènes souvent très simples⁶⁸ ? —, le versant spirituel offre compensation. Soit par amplification de l'émerveillement (rappelant Bennett), pouvant ainsi se fasciner de ce qui est perceptible, devinable, ou de ce qui ne l'est pas encore ; soit par plaisir d'une spéculation prenant son assise dans la matière (notamment lorsque d'un « pourquoi » émerge la rêverie, ou lors de méditations sur l'origine de la matière). Des limites de sa compréhension, le naturaliste religieux réussit tout du moins à tirer reconnaissance de ce qui lui est donné à contempler, du don qu'est le monde et l'existence en ce monde.

D'ailleurs, anecdotiquement, je repense à mes plus grands moments de gratitude. Ce qui les faisait naître en moi comportait chaque fois une dimension inexplicable

⁶⁶ *Ibid.*, p. 4.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 3.

⁶⁸ *Idem.*

(« qu'ai-je fait pour mériter tant de générosité ? » ; « qu'est-ce qui m'a motivé à choisir telle voie, que serait-il arrivé si je n'avais pas pris tel raccourci ? »), une question de chance. Il est plus facile de tenir pour acquis ce qui n'a pas de secret pour soi, ou ce qui est de l'ordre de la convention. Alors que l'on pourrait s'enorgueillir de nos découvertes jusqu'à croire que l'univers n'a plus de secrets pour nous, le naturaliste religieux réinjecte cette dimension inexplicable dans la matière. Il ne la pose pas si rapidement comme un problème.

Tel que je le lis, Caeiro, lui non plus, ne réfute pas totalement le mystère au sein de son matérialisme païen. Il l'exprime également sur le registre de la gratitude dans la finale de son recueil, son XLIXe poème :

Je rentre à la maison, je ferme la fenêtre.
 On apporte la lampe, on me souhaite bonne nuit,
 et d'une voix contente je réponds bonne nuit.
 Plût au Ciel que ma vie fût toujours cette chose :
 le jour ensoleillé, ou suave de pluie,
 ou bien tempétueux comme si le Monde allait finir,
 la soirée douce et les groupes qui passent,
 observés avec intérêt de la fenêtre,
 le dernier coup d'œil amical jeté sur les arbres en paix,
 et puis, fermée la fenêtre et la lampe allumée,
 sans rien lire, sans penser à rien, sans dormir,
 sentir la vie couler en moi comme un fleuve en son lit,
 et au-dehors un grand silence [comme] un dieu qui dort⁶⁹.

Une intuition, l'apparence seule d'une métaphysique divine, qui correspond à la profondeur affective des choses. Une trame invisible berce le poète et le lie au macrocosme. Elle lui permet un sentiment d'adéquation entre l'intérieur et l'extérieur, peu importe le climat.

⁶⁹ Fernando Pessoa, *op. cit.*, p. 103.

AU DÉTOUR DE LA ROUTINE

Ce sentiment d'adéquation peut être considéré comme une variation du sentiment d'appartenance. Une manière privilégiée de reconnaître l'amarrage de notre organisme au monde sensible. Ses occurrences sont selon moi à préserver, à redoubler. Cultiver leur renouvellement équivaldrait à apprécier une réciprocité entre l'environnement et l'humain, mais faciliterait aussi, par le fait même, le remplacement du désir anthropocentré de survivre aux dérèglements environnementaux par celui, plus durable, de s'accorder aux modalités et signaux de l'environnement⁷⁰.

Selon cette visée, je ne crois plus qu'il soit nécessaire de demeurer terré en des coins secrets de la nature pour conserver la teneur des affects et raisonnements que celle-ci instille. Au contraire, il faut peut-être enfin accepter que la nature contamine nos modes d'existence urbanisés, voire institutionnalisés. Telles des charges explosives qui seraient déclenchées pour entraîner la démolition contrôlée d'un édifice, les secondes sporadiques d'émerveillement sont susceptibles de lézarder par à-coups l'indifférence ; d'instaurer, par le souffle de leurs détonations, une disposition, sans dire continue, du moins sujette à de récurrents éveils.

Lorsque les phrases sont inspirées par une attention soutenue aux choses, elles semblent conserver un peu de leur teneur qui transparaît à la lecture, qui enracine les livres, comme l'écrit la poétesse Louise Warren, « à l'intérieur de nous comme autant de cellules vivantes⁷¹. » Et en ce qui aurait trait au collectif, je dirais : les lectures s'enracinent à l'intérieur de nos communautés d'attention comme autant de ces virus

⁷⁰ Cette nuance m'est inspirée du projet de recherche-crédation *Dear Climate* qui suggère que « les humains auront à se réorganiser socialement, politiquement et géographiquement afin de s'adapter radicalement au climat changeant au lieu de le conquérir. » (Kayla Anderson, « Ethics, Ecology, and the Future : Art and Design Face the Anthropocene », *Leonardo*, vol. 48, no 4, 2015, p. 342. Je traduis.)

⁷¹ Louise Warren, *Le lièvre de mars*, Montréal, Hexagone, 1994, p. 76.

méconnus qui, parfois plus bénéfiques qu'on ne le croit, contribuent durablement à l'évolution de nos gènes⁷².

Peut-être ai-je pris *La Recherche* pour première assise puisqu'elle est une œuvre qui incarne cette vitalité ; ou peut-être, dans les mots de Pierre Vadeboncoeur, puisque « Proust est un cueilleur de réel » : « Chez lui, ce n'est pas le texte qui prête quelque chose au sujet et lui ajoute, c'est plutôt l'inverse. La réalité n'y est pas augmentée de ce que l'écriture y met ; c'est plutôt celle-ci qui s'augmente de ce qu'elle va capter de la réalité⁷³. » Ainsi, un parti pris littéraire m'encourage à soutenir, avec Marielle Macé, qu'il « n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre la vie⁷⁴ » ; ou du moins qu'il n'est pas ici souhaitable, non plus, de penser par opposition.

Sur ce point, Macé s'appuie fortuitement elle aussi sur Proust. Si son narrateur, dit-elle, « se tourne en permanence vers des livres [...] et s'il engage dans ses lectures tout son effort existentiel », sans doute est-ce parce que, « pour lui comme pour nous, c'est dans la vie ordinaire que les œuvres d'art se tiennent, qu'elles déposent leurs traces et exercent durablement leur force⁷⁵. » Il est vraisemblablement rare qu'une œuvre seule puisse altérer la manière d'être ou d'agir de qui la reçoit, mais il me semble qu'une disposition de lecture peut, quant à elle, y prétendre. Elle peut participer d'une écologie de l'attention⁷⁶, soucieuse de nous relier à nos milieux par le biais de nos lectures et non pas de nous en distraire.

Grâce à une telle disposition, s'amoncellent des bribes d'expériences qui n'auraient autrement pas été accordées par le hasard ou qui n'auraient pas été observées comme telles ou proprement incorporées. Ces expériences textuelles — exercices de pensée qui favorisent nos compétences fictionnelles (en venant à bout de notre

⁷² Marylin J. Roossink, « Move Over Bacteria! Viruses Make Their Mark as Mutualistic Microbial Symbionts », *Journal of Virology*, 2015.

⁷³ Pierre Vadeboncoeur, « La modestie de Proust », *Liberté*, vol. 4, no 1, 1982, p. 68.

⁷⁴ Marielle Macé, *op. cit.*, p. 9.

⁷⁵ *Idem.*

⁷⁶ Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014.

résistance imaginative) — suppléent aux manquements ponctuels du vécu et permettent, par extension, de nourrir ou de corriger notre compréhension des faits du réel :

La littérature est une extension de la vie non seulement horizontalement, mettant le lecteur en contact avec des événements ou des lieux ou des personnes ou des problèmes qu'il n'a pas rencontrés en dehors de cela, mais également, pour ainsi dire, verticalement, donnant au lecteur une expérience qui est plus profonde, plus aiguë et plus précise qu'une bonne partie des choses qui se passent dans la vie⁷⁷.

J'aimerais cela dit préciser que la littérature, bien qu'elle me touche particulièrement, n'est pas à cet égard davantage généreuse que les autres formes d'art. Cela me semble indubitable que de telles opportunités se rencontrent selon des principes similaires en des médiums divers. Je me permets ce détour, car je découvre une complicité entre mon propos et le plaidoyer du réalisateur Bernard Émond pour le cinéma comme remède d'un « monde encombré d'images », où « [t]out ce qui transite par la moulinette médiatique est déréalisé », alors que « ce qui n'y accède pas n'a pas d'existence pour nous⁷⁸. »

En réaction à cet état de fait, la pratique artistique d'Émond est doublement motivée : par le pari qu'à travers « le travail du cinéma il soit possible de parvenir à une véritable attention au monde » ; par la prière « qu'il se trouve encore des spectateurs pour librement accorder aux films réalisés dans cet esprit une égale attention et par là une même attention au monde⁷⁹. » Il est clair que cette finalité, sous le signe de la transmission, n'advient pas d'elle-même et n'incombe pas qu'au récepteur, à la réceptrice d'une œuvre ; le créateur ou la créatrice doit y avoir été disposé.e. Je crois

⁷⁷ Cette citation de Martha Nussbaum et sa traduction sont empruntées à Jacques Bouveresse, *La connaissance de l'écrivain*, Marseille, Agone, 2008, p. 31.

⁷⁸ Bernard Émond, *Il y a trop d'images*, Montréal, Lux, 2011, p. 11.

⁷⁹ *Idem*.

qu'il ou elle doit être travaillé.e par cette « attention au monde » et doit désirer la partager.

Pour l'écrivain voyageur Nicolas Bouvier, le voyage tient moins de l'aventure que de cette forme d'attention, d'un état d'esprit qui peut selon lui autant survenir par le « Sésame » des kilomètres que par celui de la « méditation immobile » : « [u]ne fois gagné ce point central, reste à raconter⁸⁰. » Ainsi ce serait sans l'avoir cherché que le narrateur de *La Recherche* a pu accéder à « cet interlude et cet équilibre qui sont [si] difficiles à préserver, cette légèreté née du dépouillement qui est toujours si fragile [: cette] transparence faite d'érosion, d'usure et sans laquelle on ne peut pas rapporter ce qu'on a vu⁸¹. »

Il s'agit de faire la part des choses. En cessant de s'obstruer soi-même la vue, après s'être longtemps débattu contre les parois de son propre monde — l'illusion occidentale de l'esprit clos, le plus petit qu'on peut faire le monde —, on prend conscience de la taille du reste. On découvre soudain de meilleures amarres au gré desquelles flotter.

Il devient possible de dialoguer avec autre que soi. De s'adapter à un autre mouvement que le sien. Il devient possible d'emprunter des chemins de traverse dont on ne soupçonnait jusqu'alors pas l'existence. Tout un territoire à sillonner, à connaître ; d'où écrire. S'y recueillir et apercevoir l'affinité paradoxale entre écriture et dépouillement.

Bouvier m'aide à y voir plus clair : « [L'écriture] n'est certes pas une affirmation de la personnalité, mais au contraire, sa dilution consentie au profit d'une réalité qu'il faut rejoindre : faire si bien un avec les choses qu'on puisse ensuite prétendre parler en leur nom⁸². » Puiser dans la réalité les mêmes embrayeurs créatifs que ceux du narrateur

⁸⁰ Nicolas Bouvier, « La clé des champs », dans Borer, Alain et al. [dir], *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1999, p. 42.

⁸¹ *Ibid.*, p. 43.

⁸² *Ibid.*, p. 44. J'atténuerais : parler en leur compagnie, en les prenant en considération.

de *La Recherche* (d'infimes astres dont la combustion réchauffe celui ou celle qui s'y attarde), il y a quelque chose là qui appelle une convection.

Il n'est pas de mon ressort — ou de mon besoin immédiat — de comprendre le sens de cet appel, mais d'en préserver par tous moyens la substance ; l'accueillir, en ce qui me revient, par un usage poétique du langage prompt à en imprimer le relief. Bouvier parle en des termes semblables au sujet de ces « brèves illuminations » que peut apporter, en ce qui le concerne, le voyage. Ne sont-elles pas « d'une qualité si lumineuse et magique qu'on est obligé d'en rendre compte malgré l'indigence d'un vocabulaire peu fait pour exprimer la félicité⁸³ » ?

L'impulsion première est de les écrire pour soi, peut-être, pour mémoire ou pour hommage. Cela dit, on peut « prier » que ceux et celles qui en liront le rendu apprendront à les recevoir à leur tour. La transmission littéraire d'une réceptivité parente de la félicité. De toute manière, poursuivrait Bouvier, il faut un exutoire à cette surcharge affective⁸⁴.

En empruntant le pari et la prière d'Émond pour ma propre pratique, je songe d'abord à l'écriture lorsqu'il décrit le cinéma comme « une manière de s'appliquer à voir, [...] à voir ce qui ne se voit pas du premier coup d'œil, à voir ce qui est devenu invisible⁸⁵ ». Fortuitement, il ne semble pas que cette « attention au monde » dont parle le cinéaste demande nécessairement à être maîtrisée au début du processus créatif, puisque souvent, elle prend son ampleur à travers lui. Écrire lui donne une portée.

Les métamorphoses auxquelles elle invite se font au travers du texte : « la lecture [et] l'écriture “déroutinisent” la pensée sur le monde, elles appellent au dépouillement des schèmes anciens d'intelligibilité afin d'ouvrir à un élargissement du regard⁸⁶. » La

⁸³ *Ibid.*, p. 42.

⁸⁴ *Idem.*

⁸⁵ Bernard Émond, *op. cit.*, p. 11.

⁸⁶ David Le Breton, *op. cit.*, p. 107.

lecture et l'écriture peuvent dépoussiérer nos sens, retirer nos œillères. Nous remodelant dans les intervalles de nos jours, elles dressent tant de passages par lesquels laisser entrer (ou reconnaître) en nous le dehors.

UN FERMENT POUR L'IMAGINAIRE

Dans les campagnes françaises, on trouve une interminable rivière du nom de l'Èvre. Elle donne à la vue du batelier quantité de profusions pittoresques, qui pour Julien Gracq s'apparentent à des « mots de passe, encore inutilisables, incompréhensibles et scellés, [...] tels que les romans de la Table Ronde en sont pleins⁸⁷ ». De leur défilé s'impose, « saisissante, [et] de bout en bout, [...] l'impression de *raccourci*⁸⁸. » Un *raccourci*, permis par nos organes sensoriels, par lequel l'« arrière-plan » de la nature déjoue nos défenses et nous atteint directement — et qui, par cette référence au monde des contes, semble avoir l'effet curieux d'aiguillonner l'imaginaire.

L'impression de Gracq me rappelle celle qui a inspiré le court texte du héros de Proust ; un texte dont la finale, au-delà de la vitalité accordée aux clochers, revêt également une épaisseur fantasmagorique. En effet, au moment du crépuscule, les clochers se confondent « aux trois jeunes filles d'une légende, abandonnées dans [...] l'obscurité ; [...] [comme elles, ils] se serr[ent] les uns contre les autres [...] [jusqu'à] ne plus faire sur le ciel encore rose qu'une seule forme noire, charmante et résignée, et s'effacer dans la nuit⁸⁹. »

Juste avant que les clochers redeviennent insaisissables, et qu'ils retrouvent le mystère qui les caractérisait en premier lieu, ils ont brièvement eu l'effet d'un ferment

⁸⁷ Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1981, p. 34.

⁸⁸ *Idem*.

⁸⁹ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 228.

pour l'imaginaire. C'est ainsi que je constate la répétition d'un phénomène dans mes lectures, celui de la métaphorisation d'une expérience sensorielle marquante par le moyen d'un vocabulaire mythique.

Il semble que « certains objets, en même temps que nous les percevons, sollicitent en nous l'imagination et requièrent [...] un halo d'imaginaire, sans que cet imaginaire soit alors, comme dans le rêve, illusoire et irréel⁹⁰. » Une fois où Thoreau, au fondement de la pensée de Bennett, se sent en adéquation avec la nature, les acrobaties de chevaliers et de leurs montures lui viennent à l'esprit sans le distraire de son immersion⁹¹. Ces images ne font qu'animer davantage l'union entre son milieu et lui, tout en lui permettant, au moment de l'écriture, de mieux en évoquer l'intensité.

Le même procédé est présent chez Bouvier. Lorsque celui-ci rend compte de ses propres expériences d'adéquation, il soutient qu'il est nécessaire de ne pas renfermer leur intensité trop longtemps en nous, « sous peine d'éclater comme la grenouille de la fable ou de “fondre de plaisir” comme ces vizirs des “Mille et une nuits” sans laisser plus de trace de notre passage que celle, brillante et argentée, d'une limace sur une feuille de salade neuve⁹². »

J'infléchis quelque peu sa formule pour la lire à plus grande échelle : l'humain se verrait bien blessé dans son orgueil s'il ne laissait, figurativement, pas plus de trace de son passage qu'en laisse une limace sur la végétation. Les spéculations apocalyptiques abondent où les vestiges d'une humanité décimée, piétinés par la marche des siècles, deviennent litière de forêt, en leurs temps engloutis par le renouveau des sols.

En ce qui me concerne, les scènes littéraires qui présentent, comme à portée de main, des moments d'attachement profond avec le monde invitent à ne pas tenir pour acquise notre cohabitation avec les autres formes du vivant. Les écrivains et écrivaines

⁹⁰ Mikel Dufrenne, *Le poétique*, Paris, PUF, 1963, p. 173.

⁹¹ Laura Zebuhr, *op. cit.*, p. 595.

⁹² Nicolas Bouvier, *op. cit.*, p. 42.

qui m'accompagnent me font en cela penser aux prêtres *lambus* au flanc des montagnes du Népal, qui servent de médiateurs entre les villages et les dieux du sol, qui errent de nuit en forêt pour que les leurs accueillent au travers d'eux un savoir essentiel puisé du territoire même — et parfois de ses démons⁹³. Peu importent les artifices littéraires auxquels ces écrivains et écrivaines ont recours pour ce faire, puisqu'ils n'y réussiraient peut-être pas aussi bien sans eux.

Il faut par là pouvoir se raccrocher affectivement à la nature d'une autre manière que simplement en l'idéalisant ; c'est-à-dire que notre environnement donne aussi lieu à des expériences qui ne sont pas positives. Même les promenades quasi mystiques du héros de Proust étaient marquées par une sensation de trouble. Bennett abonde en ce sens que l'enchantement génère sa part de peur⁹⁴.

Les mystères de la matière, comme toute chose qu'on ne comprend pas tout à fait, peuvent donner des frissons, même repousser. Le caractère souvent soudain d'expériences d'enchantement peut également effrayer, puisqu'elles impliquent une perte de contrôle, en quelque sorte, de notre vie affective.

Il faut ainsi savoir se familiariser avec la peur pour aller au-delà d'elle, malgré elle, et accepter que même l'émerveillement, comme l'environnement qui le suscite, puisse être ambivalent. Son intensité peut provoquer autant le trouble que la joie, sans scission claire entre les deux. L'enchantement sert à faciliter notre engagement avec le monde et non à en sortir ; s'il n'était que félicité pure, il nous ferait l'oublier.

Nos rapports avec notre environnement semblent difficilement se déployer sans une certaine notion de danger ou de menace ; ils conservent peut-être l'ambivalence

⁹³ Gérard Toffin, « Dieux du sol et démons dans les religions himalayennes », *Études rurales*, no 107-108, 1987, p. 85-106.

⁹⁴ Jane Bennett, *The Enchantment*, *op. cit.*, p. 5.

qu'ils avaient lorsque nous n'avions pas, en tant que civilisation, la capacité technique de maîtriser et d'exploiter la nature.

Je pense à la nuit en marge des villes, dont la tombée invite à la prudence ; elle ravive chez Gracq d'anciennes craintes : « cette vie bestiale qui s'éveill[e] et sembl[e] naître du silence même des feuillages [rend] tout à coup l'esprit docile à la pente d'un conte de fées un peu noir⁹⁵ ». Maintenant que nous perdons chaque année davantage le contrôle de la crise environnementale, il me semble que cette ambivalence fondatrice est destinée à devenir plus marquée, et ce, même sous le ciel des villes.

Je me demande quel aurait été l'effet d'un tel conte obscur, si Gracq s'était empressé de l'écrire. N'y avait-il pas un temps où la croyance en des êtres invisibles, en des fées ou encore en des elfes, encourageait les Européens, craintifs, à respecter les forêts que ceux-là peuplaient ?

Aujourd'hui, ces créatures auraient peut-être peu de choses à envier, en matière d'horreur, à de nombreuses facettes de la crise environnementale, qui elles ne font que commencer à se dévoiler. Une frange de la population, croissante au sein des nouvelles générations, se sent abattue par l'incertitude de son avenir. La nature est pour elle désenchantée, non tant par les discours dominants, que par

l'épuisement des espèces [et des ressources], les extinctions massives, l'acidification des océans, les déchets nucléaires et toxiques, le réchauffement climatique — ces phénomènes peuvent provoquer un sentiment de dissociation et d'impuissance, ainsi qu'une incapacité à agir de manière à faire une différence⁹⁶.

Et si, de surcroît, nous sommes animistes, ou si nous adhérons aux idées néo-matérialistes de Bennett, que pour nous chacune des composantes de l'environnement

⁹⁵ Julien Gracq, *Nœuds de vie*, Paris, José Corti, 2021, p. 17.

⁹⁶ Alan Macpherson, « Art, Trees, and the Enchantment of the Anthropocene: Caroline Wendling's *White Wood* », *Environmental Humanities*, vol. 10, no 1, 2018, p. 245.

possède vitalité et agentivité, notre enchantement face à elle peut, dans ce contexte où beaucoup se détruit, rapidement céder à l'épouvante, au sentiment d'un ensorcellement.

Cela aussi, peut-être, serait susceptible de rendre l'esprit docile à un « conte de fées un peu noir ». Une fois hanté par le fantôme de la crise, on peut se demander, outre l'action responsable, comment digérer ce surplus d'affectivité, que faire de cette anxiété. Quand Bouvier traite des illuminations qu'il vit sur la route, de celles qui demandent à être écrites, il n'oublie pas leur envers, c'est-à-dire les expériences malencontreuses que risque tout voyageur — quel usage peut-on faire de celles-ci ?

Encore, il offre l'écriture en réponse, mais pour d'autres raisons : « [c]e qui se passe peut parfois être si nocif, délétère, maléfique qu'on écrit pour conjurer [l']expérience négative qui, si on la laissait croître en nous comme une maladie, nous conduirait à la démence ou à la mort. » Il est question d'une « écriture d'exorcisme, la “formule” de magie blanche opposée à l'informe⁹⁷. » Il y a quelque chose dans ce qui nous effraie, aussi, qui semble appelé à être mis en récit. Bien nommer sa peur ; par ce moyen, avoir l'impression de mieux saisir son essence, tels les mages de la tradition juive hellénistique qui sommaient aux démons, lors de rituels d'exorcisme, de leur révéler leurs noms, sans quoi ils ne pouvaient les chasser⁹⁸.

Cela dit, je ne crois pas que nous apprivoisons nos peurs, en les baptisant ou en les narrativisant, que pour mener à bien des « exorcismes » intimes et personnels. On ne le fait pas que pour soi ; dans le recoupement de récits traversés par les mêmes préoccupations, une collaboration se dessine.

Lorsque la peur devient culturelle, son usage pragmatique se concrétise : prémunir. Les folklores regorgent de figures surnaturelles qui ne surviennent curieusement qu'en temps de crise, lors de moments critiques, sinon d'incertitude. Les créatures

⁹⁷ Nicolas Bouvier, *op. cit.*, p. 42.

⁹⁸ Emma Abate, « Contrôler les démons. Formules magiques et rituelles dans la tradition juive entre les sources qumrâniennes et la Genizah », *Revue de l'histoire des religions*, no 230, 2013, p. 273-295.

suraturelles et les vampires de toutes sortes guettent les erreurs lors des accouchements et des funérailles ; lorsque d'anciennes coutumes ne sont plus respectées, que la tradition se perd, elles deviennent particulièrement nombreuses et mesquines — car par leurs admonestations, l'identité culturelle doit savoir résister à l'oubli⁹⁹.

Dans notre modernité avancée, l'imaginaire du crime se manifeste comme la dernière itération du folklore. La communauté humaine ne croit plus qu'en peu de chose sans pourtant avoir éradiqué l'anxiété qui motivait ses croyances¹⁰⁰ ; et lorsqu'un tueur rôde, les récits de combat ou de fuite prolifèrent pour rappeler qu'à tout moment la vigilance est de mise¹⁰¹.

Je ne peux ici m'empêcher de penser aux mensonges que l'on raconte aux enfants. Omettons ceux qui les rassurent (tel que : « les animaux de compagnie ne meurent pas, ils partent pour la campagne »), et prenons ceux qui effraient. Tel que ce scabreux croque-mitaine, qui emporte les petits qui dépassent la limite arbitraire d'un coin de rue ou défient le coucher du soleil.

L'influence d'une telle histoire perdue parfois au-delà de l'enfance. On en comprend désormais l'artifice, mais la figure légendaire aura *impressionné*, elle aura laissé une marque affective, et la menace réelle qu'elle recouvrait ne sera pas disparue, elle aura plutôt mué. C'est alors un moindre mal que cette supercherie ait été autant répandue de famille en famille. Pour qu'une chose prenne et influence le comportement, il est sans doute nécessaire de d'abord stimuler l'imagination.

⁹⁹ Evangelos Avdikos, « Vampire Stories in Greece and the Reinforcement of Socio-Cultural Norms », *Folklore*, 124(3), 2013, p. 307-326.

¹⁰⁰ Pamela Donovan, *No Way of Knowing : Crime, Urban Legends, and the Internet*, Abingdon, Routledge, 2004.

¹⁰¹ Amma A. Davis, « Narrative Reactions to Brutal Murders: A Case Study », *Western Folklore*, vol. 49, no 1, 1990, p. 99-109.

Nous sommes encore relativement aveugles à de nombreuses réalités pourtant évidentes ; insensibles à une variété de souffrances qui dépassent la seule espèce humaine. La négligence par laquelle nous avons mis en péril la biosphère ne pourra possiblement jamais trouver son pardon ; la moindre des choses est de promouvoir, par les outils qui nous assurent encore une transmission sensible, la prise de conscience collective, et guider vers la conception d'une responsabilité, laquelle dote du pouvoir d'action.

Émond disait bien que la création offre une méthode pour « nous arrach[er] à notre aveuglement¹⁰² » — pourquoi ne pas chercher à montrer de la manière la plus évocatrice possible, pour que d'autres points de vue ou perspectives d'avenir puissent plus aisément s'imprimer en nous?

À L'HEURE DE PROCHAINS RENDEZ-VOUS

En se remémorant ses excursions sur le cours de l'Èvre, Gracq vieillissant décide de ne plus y retourner, puisque pour lui, ces moments d'adéquation avec la nature d'enfance étaient irrémédiablement tournés vers l'avenir. Son attention aux réseaux de sens tacites entre le temps et l'espace s'était déjà fait connaître dans *En lisant, en écrivant* où, traitant d'un thème un peu plus « romantique », Gracq sonde depuis un belvédère « la distribution des couleurs, des ombres et des lumières d'un paysage » :

Cet engouffrement de l'avenir dans la délinéation, pourtant si ferme et si stable, des traits de la Terre est l'aiguillon d'une pensée déjà à demi divinatoire, d'une lucidité que la Terre épure et semble tourner toute vers l'avenir : une des singularités de la figure de Moïse, dans la Bible, est que le don de clairvoyance semble lié chez lui chaque fois, et comme

¹⁰² Bernard Émond, *op. cit.*, p. 11.

indissolublement, à l’embrassement par le regard de quelque vaste panorama révélateur¹⁰³.

Telles des promesses, les points de vue secrets de l’Èvre lui évoquaient ainsi intuitivement, émotivement, les rendez-vous de ce monde auxquels il n’avait pas encore été convié. Il décide de ne plus y retourner, puisqu’il se juge devenu trop vieux, et bien que les charmes du grand air existeraient toujours à ses sens, il sait ne plus avoir de temps pour tenir ces rendez-vous que l’Èvre lui aurait encore promis.

Gracq est mort au début du XXI^e siècle ; un siècle où l’inverse s’annonce : une accumulation de rencontres manquées pour cause d’une nature étiolée, dégénérante, laissant notamment en plan une jeunesse avide d’expériences, mais qui arriverait soit à la dernière minute soit trop tard pour les vivre. Sans aucun doute est-il encore possible d’assurer la survivance de quelques-uns de ces rendez-vous, mais est-ce qu’il y a suffisamment de personnes parmi nous qui craignent de les manquer pour que nous puissions nous entraider efficacement à en prévenir l’éventualité ?

La sociologue Marie Drique rappelle l’idée que Günther Anders se faisait d’une « supraliminarité ». Par la supraliminarité, dit-elle, Anders désignait « notre incapacité sensorielle à saisir les conséquences de l’usage de la bombe atomique¹⁰⁴. » Drique suggère que, dans bien des cas, l’étendue des diverses formes et impacts de notre commerce avec l’environnement pourrait bien dépasser nos capacités mentales.

Par exemple, il est aujourd’hui difficile de comprendre réellement combien nos activités déciment une espèce végétale ou animale tant le nombre de pertes devient vite inconcevable, ou encore d’incorporer les effets prévisibles mais encore distants de la montée du degré Celsius. Cela nous protège, d’une certaine manière : l’horreur d’une compréhension intégrale de telles réalités risquerait sans doute d’être paralysante.

¹⁰³ Julien Gracq, *En lisant, op. cit.*, p. 88.

¹⁰⁴ Marie Drique, « Libérons nos imaginaires ! », *Revue Projet*, vol. 320, no 1, 2016, p. 79.

Cependant, il faut selon moi être habilités à craindre les menaces environnementales pour leur répondre plus adéquatement. L'article de Drique s'intitule « Libérons nos imaginaires ! » ; voilà justement ce à quoi la sociologue invite pour remédier aux carences, pour ainsi dire, de notre empathie, qui est plus facilement tournée vers l'humain que vers l'autre-qu'humain.

Dans cette optique, Drique appuie sa réflexion sur Hans Jonas, grand ami d'Anders, qui « préconisait une "heuristique de la peur", soit d'imaginer la catastrophe afin de prendre les décisions qui permettront d'éviter qu'elle n'advienne¹⁰⁵. » La proposition de cette avenue créative face aux changements climatiques m'inspire une réinterprétation de l'impression de raccourci qu'éprouvait Gracq dans sa fascination pour l'Èvre. Puisque Gracq était porté à augmenter sa contemplation de l'espace d'une contemplation du temps, ne pourrait-on pas lire son idée d'un raccourci avec une lunette écologiste ?

Les « œuvres environnementales¹⁰⁶ » qui s'écrivent actuellement peuvent tenir lieu de raccourcis au travers desquels rencontrer, par une proximité virtuelle, les formes de vie autre-qu'humaines, mais aussi tenir lieu de raccourcis *spéculatifs*. Elles auraient la capacité de nous donner un accès privilégié à notre avenir climatique. Poussée à l'extrême, l'anticipation de « la ruine peut mener à un sentiment de désespoir ou d'aliénation¹⁰⁷ ». Or, les œuvres environnementales de ce type peuvent être « porteuses, à défaut d'[une] utopie radicale et systématisée, [...] d'un véritable horizon utopique¹⁰⁸ » si, en faisant resurgir la peur, elles travaillent conjointement le dépassement de celle-ci.

¹⁰⁵ *Idem*.

¹⁰⁶ Lambert Barthélémy, « Logique utopique et imaginaire environnemental », *TRANS-*, vol. 14, 2012, pr. 3. DOI : <https://doi.org/10.4000/trans.563>.

¹⁰⁷ Franklin Ginn *et al.*, « Unexpected Encounters with Deep Time », *Environmental Humanities*, vol. 10, no 1, 2018, p. 216. Je traduis.

¹⁰⁸ Lambert Barthélémy, *art. cit.*, pr. 1.

Leurs récits peuvent, notamment, inclure des personnages qui s'adaptent aux catastrophes de leur époque, ou encore des réseaux d'entraide qui s'établissent au seuil des apocalypses. Mais pour que nous puissions être inspirés par la résilience et l'inventivité de ces communautés spéculatives, il faut d'abord qu'on puisse être menés à craindre les mêmes dangers qu'eux. « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres¹⁰⁹ », disait Antoni Gramsci. J'interprète cette phrase comme si les monstres pouvaient servir de passeurs, qui mènent d'une époque, d'un paradigme, à l'autre.

Voilà donc pourquoi, selon moi, les œuvres environnementales ont autant à gagner à jouer avec la peur qu'à encourager notre attachement envers le monde naturel. C'est en conciliant les deux qu'elles permettent de croire en un autre avenir que celui qu'annoncent les « modes d'administration politique et économique de la société libérale¹¹⁰ » ; ces modes qui, inversement, promettent la continuité de l'exploitation de l'environnement, et ce, en raison d'une incrédulité et d'une indifférence vis-à-vis des représailles.

Si les monstres surgissent, peut-être ne faut-il pas chercher aussitôt à les chasser : « le défi consiste [peut-être] à vivre avec ses fantômes, ce qui signifie vivre avec nous-mêmes en tant que fantômes futurs. » D'habiter ce « sentiment d'être hanté par notre passé et de hanter notre propre avenir¹¹¹ » pour y puiser un impératif éthique, une responsabilité par rapport à ce que l'on décide de léguer.

¹⁰⁹ Cité dans Marie Drique, *op. cit.*, p. 80.

¹¹⁰ Lambert Barthélémy, *op. cit.*, pr. 3.

¹¹¹ Stefan Skrimshire, « Confessing Anthropocene », *Environmental Humanities*, vol. 10, no 1, 2018, p. 322.

BIBLIOGRAPHIE

- Abate, Emma, « Contrôler les démons. Formules magiques et rituelles dans la tradition juive entre les sources qumrâniennes et la Genizah », *Revue de l'histoire des religions*, no 230, 2013, p. 273-295.
- Abram, David, *The Spell of the Sensuous*, New York, Pantheon Books, 1996.
- Anderson, Kayla, « Ethics, Ecology, and the Future : Art and Design Face the Anthropocene », *Leonardo*, vol. 48, no 4, 2015, p. 338-347.
- Avdikos, Evangelos, « Vampire Stories in Greece and the Reinforcement of Socio-Cultural Norms », *Folklore*, 124(3), 2013, p. 307-326.
- Bakhtine, Mikhaïl, *Problems of Dostoevsky's Poetics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984.
- Barthélémy, Lambert, « Logique utopique et imaginaire environnemental », *TRANS-*, vol. 14, 2012. DOI : <https://doi.org/10.4000/trans.563>.
- Bennett, Jane, *The Enchantment of Modern Life*, Princeton, Princeton University Press, 2001.
- , « The Force of Things », *Political Theory*, vol. 32, no 3, 2004, p. 347-372.
- Blais, Louise, « Savoir expert, savoirs ordinaires : qui dit vrai ? », *Sociologie et sociétés*, vol. 38, no 2, automne 2006, p. 151-163.
- Bouveresse, Jacques, *La connaissance de l'écrivain*, Marseille, Agone, 2008.
- Borer, Alain et al. [dir], *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1999.
- Citton, Yves, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014.
- Cooke, Stuart, « Toward an Ethological Poetics », *Environmental Humanities*, vol. 11, no 2, 2019, p. 302-323.
- Cooper, David E., « Sense, Mystery and Practice », *International Journal of Philosophy and Theology*, 79/4, p. 425-436.

- Davis, Amma A., « Narrative Reactions to Brutal Murders: A Case Study », *Western Folklore*, vol. 49, no 1, 1990, p. 99-109.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Capitalisme et schizophrénie II : Mille plateaux*, Paris, Les éditions de Minuit, 1980.
- Donovan, Pamela, *No Way of Knowing : Crime, Urban Legends, and the Internet*, Abingdon, Routledge, 2004.
- Drique, Marie, « Libérons nos imaginaires ! », *Revue Projet*, vol. 320, no 1, 2016, p. 76-80.
- Dufrenne, Mikel, *Le poétique*, Paris, PUF, 1963.
- Émond, Bernard, *Il y a trop d'images*, Montréal, Lux, 2011.
- Ginn, Franklin, *et al.*, « Unexpected Encounters with Deep Time », *Environmental Humanities*, vol. 10, no 1, 2018, 213-225.
- Gracq, Julien, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1981.
- , *Nœuds de vie*, Paris, José Corti, 2021.
- Hibou, Béatrice, *Anatomie politique de la domination*, Paris, La Découverte, 2011.
- Bécel, Anne (dir.), *L'invention du voyage*, Paris, Le Passeur, 2016.
- Leidenhag, Mikhael, « Religious Naturalism. The Current Debate », *Philosophy Compass*, vol. 13, no 8, 2018, s. p.
- Gareth Evans et Di Robson, *Towards Re-enchantment*, London, Artevents, 2010.
- Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
- Macpherson, Alan, « Art, Trees, and the Enchantment of the Anthropocene: Caroline Wendling's *White Wood* », *Environmental Humanities*, vol. 10, no 1, 2018, p. 241-256.
- Meijer, Michiel et De Vriese, Hent, *The Philosophy of Reenchantment*, New York, Routledge, 2020.
- Morizot, Baptiste, *Sur la piste animale*, Arles, Actes Sud, 2018.

- Morton, Timothy, *The Ecological Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 2010.
- Pessoa, Fernando, *Le Gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro*, traduit du portugais par Armand Guibert, Paris, Gallimard, 1987.
- Bédaudeau, François [dir.], *Devenirs du roman*, Paris, Naïve, 2007.
- Proust, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Le Livre de Poche, 1992.
- Rancière, Jacques, *La mésentente*, Paris, La Découverte, 1996.
- Roossink, Marilyn J., « Move Over Bacteria! Viruses Make Their Mark as Mutualistic Microbial Symbionts », *Journal of Virology*, 2015, p. 6532-6535.
- Rose, Deborah Bird, « Val Plumwood's Philosophical Animism », *Environmental Humanities*, vol. 3, no 1, p. 93-109.
- Skrimshire, Stefan, « Confessing Anthropocene », *Environmental Humanities*, vol. 10, no 1, 2018, p. 310-329.
- Staudigl, Michael, « On Seizing the Source », *International Journal of Philosophical Studies*, 24/5, 2016, p. 744-782.
- Toffin, Gérard, « Dieux du sol et démons dans les religions himalayennes », *Études rurales*, no 107-108, 1987, p. 85-106.
- Vadeboncœur, Pierre, « La modestie de Proust », *Liberté*, vol. 4, no 1, 1982, p. 61-71.
- Warren, Louise, *Le lièvre de mars*, Montréal, Hexagone, 1994.
- Westling, Louise, « Merleau-Ponty's Human-Animality Intertwining and the Animal Question », *Configurations*, 18/1-2, 2010, p. 161-180.
- Zebuhr, Laura, « Sound Enchantment », *New Literary History*, vol. 48, no 3, 2017, p. 581-603.